



SARA CRAVEN

Coup de foudre en Grèce



collection *AZUR*



Coup de foudre en Grèce

De Sara CRAVEN

1.

— J'ai bien réfléchi, dit George, et je pense vraiment que toi et moi, nous devrions nous marier.

A ces mots, Zoe Lambert, qui venait de boire une gorgée de chardonnay, crut bien avaler de travers.

Si quelqu'un d'autre lui avait fait une proposition aussi absurde, elle aurait pu simplement répondre par un rire moqueur. Mais elle ne pouvait pas faire ça à George, assis en face d'elle dans un bar à vin, avec ses cheveux bruns ébouriffés et sa cravate de travers.

George était son ami, un de ses rares amis au lycée de Bishop, où elle enseignait la littérature anglaise et lui les mathématiques. En général, ils allaient boire un verre après la réunion hebdomadaire des enseignants, mais ils n'étaient jamais « sortis ensemble » à proprement parler. Et même si l'idée saugrenue de tomber amoureuse de George lui avait traversé l'esprit, elle aurait immédiatement été suivie de l'image de la mère de celui-ci — le meilleur moyen de l'arrêter net dans ses projets.

La mère de George était une veuve en apparence frêle, mais au cœur d'acier, prête à tout pour que son fils reste célibataire afin de le garder chez elle, obéissant et soumis.

Zoe prit une profonde inspiration.

— George, commença-t-elle doucement. Je ne crois pas que... Mais il l'interrompit, emporté par son enthousiasme :

— Ecoute, les choses risquent d'être difficiles pour toi, maintenant que tu te retrouves... seule. Ta as été vraiment très courageuse pendant toute la durée de la maladie de ta mère, mais maintenant, j'aimerais que tu me laisses m'occuper de toi. Je ne veux plus que tu aies à t'inquiéter de quoi que ce soit.

« Si ce n'est de ta mère, qui pourrait tenter de m'empoisonner, avec la complicité probable de ma tante Megan, sa meilleure amie... », pensa Zoe.

Elle se remémora le comportement glacial de sa tante lors de l'enterrement, deux semaines auparavant.

Lorsque les proches s'étaient rendus au cottage après la cérémonie pour une petite collation, Megan Arnold avait refusé tout ce qu'on lui avait proposé, se contentant de dévisager en silence les gens qui l'entouraient, ses yeux plissés n'exprimant que la méfiance.

— Ne t'en fais pas, ma chérie. La douleur se manifeste chez certaines personnes de façon étrange, avait murmuré Mme Gibb, qui avait fait le ménage dans le cottage chaque semaine pendant ces dix dernières années, et essayait à présent de reconforter Zoe, restée muette et déconcertée avec son assiette de sandwiches dans les mains.

Mais aucun signe de douleur n'était visible sur le visage dur de sa tante. Celle-ci avait gardé ses distances pendant les longs mois qu'avait durés la maladie de sa sœur. Si Megan était en deuil à présent, elle le cachait bien. Même après l'enterrement, elle ne s'était pas manifestée.

Zoe chassa cette pensée désagréable de son esprit et remit machinalement en place une mèche de cheveux blonds qui avait glissé sur son front. Posant son regard gris clair sur son prétendant inattendu, elle lui demanda doucement :

— Es-tu en train de me dire que tu es tombé amoureux de moi ?

— Euh, je t'aime beaucoup, Zoe, dit-il d'un air embarrassé. Mais je ne suis pas du genre à me laisser enflammer par la passion... Et je crois deviner que toi non plus. Je pense que le plus important dans un couple, c'est d'être... bons amis.

— Oui, je comprends. Et tu as peut-être raison.

« Mais je ne vois pas les choses comme ça, se dit-elle. Loin de là ! »

Elle avala sa salive.

— George, tu es vraiment un type génial, et j'ai bien écouté ce que tu viens de me dire, mais je ne veux

pas prendre de décision précipitée pour mon avenir. Je suis encore sous le choc de la mort de ma mère, et j'ai du mal à y voir clair pour l'instant.

— Oui, bien sûr, je comprends.

Par-dessus la table, il posa sa main sur celle de Zoe et la caressa.

— Je ne veux pas te bousculer, crois-moi. Je voudrais juste que... que tu réfléchisses à ce que je t'ai dit. Tu veux bien ?

— Oui, répondit Zoe, croisant mentalement les doigts. Bien sûr, j'y réfléchirai.

C'était sa première demande en mariage. Rien à voir avec ses rêves romantiques de jeune fille...

George resta silencieux pendant un moment.

— Je suis prêt à t'attendre, aussi longtemps que tu voudras, dit-il en hésitant. Je ne veux pas précipiter les choses.

Zoe se mordit la lèvre en remarquant l'expression anxieuse de son ami.

— George, vraiment, je ne te mérite pas. Elle le pensait vraiment.

Elle avait du mal à penser à autre chose dans le bus qui la ramenait chez elle une demi-heure plus tard, et pourtant il le fallait : cette invraisemblable proposition de George n'était qu'un des nombreux problèmes auxquels elle devait faire face en ce moment. Et peut-être le moins urgent, en réalité !

Elle était venue habiter avec sa mère à Astencombe trois ans auparavant, lorsqu'elle avait quitté l'université. C'était peu de temps avant que la maladie de Gina Lambert soit diagnostiquée. Elles habitaient un cottage en location — la maison appartenait au défunt mari de tante Megan, Peter Arnold, et celui-ci avait accordé le bail à sa belle-sœur.

Zoe avait cru comprendre que cela avait été un sujet de conflit entre les époux. D'ailleurs, depuis la mort de son mari, Megan avait augmenté légèrement mais régulièrement le loyer chaque année, bien que, veuve riche et sans enfants, elle ne dût pas réellement avoir besoin de cet argent. Elle avait également tenu à ce que l'entretien et les diverses réparations soient à la charge de sa locataire.

Gina, qui elle aussi était veuve, avait réussi à compléter la maigre retraite de son mari en se mettant à peindre des paysages, mais cela ne lui rapportait qu'un faible revenu, et le salaire de professeur de Zoe avait été le bienvenu pour boucler les fins de mois. En particulier lorsque Gina n'avait plus été capable de peindre.

Au départ, Zoe n'avait bien sûr pas prévu de travailler dans cette petite ville et de rester vivre avec sa mère. A l'université, elle avait rencontré Mick, qui avait l'intention de faire un tour du monde d'un an après son diplôme, en finançant son voyage au fur et à mesure en effectuant des petits boulots dans chaque pays. Il voulait qu'elle l'accompagne, et elle avait été très tentée par l'aventure.

Lorsqu'elle était rentrée chez elle le week-end pour annoncer son projet à sa mère, elle l'avait trouvée étrangement calme et l'air faible. Gina avait fermement nié avoir le moindre problème, mais Zoe avait fini par apprendre que tante Megan avait encore fait irruption au cottage la veille et que, comme lui avait confié Adèle, la voisine, « elles avaient eu des mots ».

Zoe avait passé tout le week-end à essayer de parler à sa mère de son projet de tour du monde, mais elle n'y était pas parvenue. Au contraire, obéissant à son instinct sans trop réfléchir, elle s'était entendue dire à Mick qu'elle avait changé d'avis à propos de ce voyage. Elle avait malgré tout espéré qu'il l'aimait assez pour ne pas vouloir partir sans elle, mais elle avait été amèrement déçue.

Elle eut une cruelle désillusion en réalisant que Mick ne changerait pas d'avis... mais seulement de compagne de route. Alors qu'elle avait naïvement cru lire dans ses yeux un amour éternel, il s'était avéré qu'elle n'avait été qu'une passade pour lui. En quelques jours, elle avait été remplacée dans son cœur et dans son lit.

Cette histoire lui avait au moins permis de tirer une bonne leçon sur les hommes, se disait-elle avec une ironie désabusée, et il valait peut-être mieux se faire larguer en Angleterre qu'au beau milieu de l'Hindou Kouch. Depuis Mick, elle n'avait eu aucune relation sérieuse. Et voilà que maintenant, George la demandait en mariage, et il ne l'aimait pas non plus. L'histoire se répétait, apparemment.

En y repensant, pourtant, elle ne regrettait nullement d'avoir sacrifié son indépendance. Son travail et la petite ville où elle vivait avaient peut-être leurs limites, mais elle était contente d'avoir été présente aux côtés de sa mère pendant les premiers tests, les traitements à l'hôpital, puis la brève rémission qui avait suivi et enfin pendant la phase terminale de sa maladie, qui grâce au ciel avait été assez brève pour qu'elle ne souffre pas trop longtemps. Jusqu'au bout, Gina avait conservé sa gentillesse et son optimisme, et il restait à Zoe beaucoup de bons souvenirs à chérir malgré le chagrin qu'elle éprouvait.

A présent, elle était arrivée à la fin d'un chapitre de sa vie, et elle ne se voyait pas consacrer le reste de son existence à enseigner à Bishop Cross. Ayant hérité du contenu du cottage ainsi que d'une petite somme d'argent, c'était peut-être l'occasion pour elle de tourner la page et de commencer une nouvelle vie.

Une chose était sûre : tante Megan ne pleurerait pas son départ ! Décidément, Zoe n'arrivait pas à comprendre cette femme, si différente de sa mère. Certes, sa tante était l'aînée de douze ans, mais il n'y avait jamais eu aucun signe d'amour fraternel entre les deux sœurs. Elle avait un jour interrogé sa mère à ce sujet.

— Je crois que Megan était heureuse quand elle était une enfant unique, avait répondu Gina tristement. Et mon arrivée n'a été qu'une source d'embarras pour elle. Pauvre Megan !

Megan était aussi plus grande, plus maigre et plus brune que sa sœur cadette, et son visage semblait en permanence exprimer la rancune. On ne voyait jamais en elle la joie de vivre qui, au contraire, caractérisait Gina. Cette dernière semblait vouloir faire oublier par ses sourires chaleureux les moments où elle se repliait sur elle-même, perdue dans un monde secret et douloureux. « Ses petits moments à elle », comme elle les appelait.

Zoe s'était parfois demandé ce qui pouvait faire naître ces accès de mélancolie. Sans doute le souvenir de son mari... Peut-être leur mariage, en apparence calme et sans orage, avait-il dissimulé une passion intense dont sa mère portait toujours le deuil.

Sa tante était différente. Elle semblait avoir tout pour être heureuse : elle n'avait jamais eu de souci d'argent, et son mari avait été un homme aimable, plein de vie, extrêmement populaire dans leur localité. L'attraction des contraires, s'était souvent dit Zoe. Il ne pouvait y avoir d'autre explication à un couple aussi mal assorti.

Megan Arnold possédait une jolie demeure de style géorgien, entourée d'un haut mur de briques. Elle sortait de sa forteresse pour présider la plupart des manifestations de la région, son règne autoritaire sur les associations locales ne souffrant aucune concurrence. Mais même cela ne semblait pas avoir le pouvoir de la rendre heureuse.

Son antipathie pour sa sœur cadette semblait s'être naturellement reportée sur son unique nièce. Le fait que Megan Arnold ait été autrefois professeur de littérature comme elle n'avait pas suffi à les rapprocher. Zoe ne pouvait que se désoler de l'hostilité ouvertement déclarée de sa tante, mais elle avait appris à être polie avec elle lorsqu'elles se rencontraient, et à ne rien attendre en retour.

Elle descendit du bus au carrefour, et commença à descendre l'avenue. Il faisait encore chaud et une douce brise emplissait l'air de délicieuses senteurs végétales. En respirant le mélange des parfums, Zoe savoura ce moment de plénitude. Les examens de fin de trimestre étaient une période chargée à Bishop Cross, elle pourrait se détendre après sa dure journée en faisant un peu de jardinage ce soir, pensa-t-elle en tournant au coin de la rue qui menait au cottage.

En arrivant, elles s'arrêta net et fronça les sourcils en s'apercevant qu'on avait ajouté une nouvelle «

décoration » devant le cottage : une pancarte « à vendre », avec le logo d'une agence immobilière.

« Ce doit être une erreur, pensa-t-elle en courant jusqu'à la porte. Il faudra que je les appelle. »

Lorsqu'elle eut atteint le seuil, Adèle apparut à la porte de la maison voisine, portant son petit dernier comme un paquet sur sa hanche.

— Tu étais au courant ? demanda-t-elle en désignant la pancarte du regard.

Et comme Zoe secouait la tête sans rien dire, elle reprit :

— C'est bien ce que je pensais. Quand ils sont venus ce matin, je leur ai posé des questions, mais ils ont dit qu'ils agissaient sur ordre de la propriétaire.

La voisine désigna le cottage d'un mouvement de la tête.

— Elle a ouvert la porte avec sa propre clé et elle est entrée. Elle t'attend.

— Oh non, murmura Zoe. Il ne me manquait plus que ça. Une expression de colère passa sur son visage tandis qu'elle levait le loquet et pénétrait dans le cottage.

Elle trouva Megan dans le salon, debout devant la cheminée vide, regardant fixement le tableau qui y était accroché.

Zoe, hésitante, s'arrêta sur le seuil pour l'observer, intriguée. C'était une peinture plutôt surprenante, qui différait des sujets que Gina choisissait d'habitude. Cela ressemblait à un paysage méditerranéen : quelques marches de marbre blanc, parsemées de pétales de fleurs roses, le long d'un mur tout aussi blanc, menant à une terrasse entourée d'une balustrade. En haut de cette balustrade, sur un fond de ciel bleu vif et d'une mer azur, une grande vasque ornementale emplie de géraniums roses, pourpres et blancs. Le plus curieux, c'est que les Lambert avaient toujours passé leurs vacances en Angleterre dans le Yorkshire. Pour autant qu'elle sache, sa mère n'avait jamais mis les pieds en Méditerranée, et c'était d'ailleurs son seul tableau sur ce sujet.

Sa tante parut soudain sentir le regard insistant de Zoe, et se retourna, une expression étrange sur son visage dur.

— Te voici ! Tu arrives bien tard, commenta-t-elle d'un ton sec.

— Il y avait une réunion d'enseignants, répondit Zoe aussi sèchement. Tu aurais dû me dire que tu venais, tante Megan. Veux-tu un thé ?

— Non, ceci n'est pas une visite de courtoisie.

Megan Arnold était habillée comme d'habitude d'une jupe plissée bleu marine et d'une veste tricotée main assortie, sur un chemisier bleu pâle. Ses cheveux gris étaient tirés en arrière en un chignon serré pour dégager son visage maigre.

— Comme tu peux le voir, j'ai mis la maison en vente. J'ai demandé aux agents immobiliers de commencer les visites immédiatement, il faut donc que tu débarrasses tout ce désordre, dit-elle en désignant d'un geste les livres et les bibelots qui remplissaient les étagères de part et d'autre de la cheminée. Je te serais reconnaissante de bien vouloir quitter les lieux avant la fin du mois. Zoe en eut le souffle coupé.

— Si vite que ça ?

— Qu'est-ce que tu croyais ? Mon mari a autorisé ta mère à occuper cette maison pendant qu'elle vivait, c'est tout. Cet arrangement ne te concernait pas. Tu ne croyais tout de même pas que tu allais rester ici éternellement !

— Je ne croyais rien du tout. Mais je pensais qu'on me laisserait un peu respirer.

— J'estime que tu as eu tout le temps pour cela. Aux yeux de la loi, tu n'es qu'une intruse ici. Tu ne devrais pas avoir de difficulté à trouver une chambre meublée à Bishop Cross. D'ailleurs, ce sera plus pratique pour ton travail.

— Un meublé ne conviendrait pas vraiment.

George devait être au courant de tout cela. Sa mère avait dû lui annoncer ce que sa tante préparait. Ou bien il les avait entendues parler un jour. Et c'était pour cela qu'il lui avait demandé de l'épouser : parce qu'il savait qu'elle allait très vite se retrouver à la rue.

Elle frissonna. Oh, pourquoi George ne l'avait-il pas prévenue au lieu de jouer au preux chevalier ?

Elle prit une longue et profonde respiration, et fit de son mieux pour que sa voix ne trahisse pas son désespoir.

— Tous les meubles ne font pas partie du cottage. Certains appartenaient à maman, et je veux les emporter avec moi, ainsi que les livres et les tableaux.

Elle vit le regard de Megan se diriger de nouveau vers la peinture au-dessus de la cheminée. Même s'il était un peu tard, Zoe fit un effort pour amadouer sa tante.

— Peut-être que tu voudrais en garder un, en souvenir, suggéra-t-elle. Celui-ci, par exemple.

Sa tante eut un mouvement de recul.

— Ce n'est qu'un pauvre barbouillage, dit-elle d'une voix tremblante. Je ne voudrais pas de ça chez moi.

Zoe la regarda, atterrée. Elle dit lentement :

— Pourquoi, Tante Megan ? Pourquoi la détestes-tu tellement ?

— Que dis-tu ? Que je... déteste Gina, la sœur parfaite ? Quelle idée ! Personne n'avait le droit de la détester ! Jamais ! Peu importe ce qu'elle faisait, peu importe les conséquences, on l'adorait et on lui pardonnait. Tout le monde.

— Elle est morte, tante Megan, dit Zoe d'une voix faible. Si jamais elle t'a fait du mal, ce n'était certainement pas volontaire. Et, de toute façon, elle ne peut plus rien te faire maintenant.

— Tu te trompes. Elle n'a jamais réussi à m'atteindre en aucune façon, parce que je l'ai toujours vue telle qu'elle était vraiment. Je n'ai jamais été dupe de cette façade innocente, de son air de sainte-nitouche, pas une seconde. Et j'avais raison.

Elle s'arrêta brusquement et se leva.

— Bon, tout ça, c'est du passé ; ce qui compte, c'est l'avenir. Vendre cette maison, pour commencer. Je te conseille de louer une benne, ou de tout mettre dans un dépôt-vente. Arrange-toi comme tu veux, mais je veux que tout soit débarrassé avant que les premiers visiteurs arrivent. A commencer par ça.

Elle tendit les bras pour retirer le tableau méditerranéen de son crochet, et le jeta dédaigneusement sur le tapis devant la cheminée. Il y eut un craquement de mauvais augure.

— Le cadre, dit Zoe dans un souffle.

Elle se laissa tomber sur un genou, comme pour le protéger.

— Tu l'as cassé.

Elle leva les yeux, secouant la tête.

— Comment as-tu pu faire ça ? Sa tante haussa les épaules.

— Il ne tenait pas bien de toute façon. Le bois était de mauvaise qualité.

— Et alors ? Tu n'avais pas le droit ! Pas même d'y toucher.

— Je suis chez moi. Je fais ce que je veux ici, lança Megan en attrapant son sac à main. Et je veux que tu enlèves les autres, et que tous les trous dans les murs soient rebouchés. Je reviendrai à la fin de la semaine pour vérifier que mes instructions ont bien été suivies. Sinon je ferai moi-même venir une entreprise de débarras.

Sur ce, elle sortit majestueusement de la pièce et un instant plus tard, Zoe, toujours agenouillée sur le tapis, entendit la porte d'entrée claquer.

Presque immédiatement, la porte de derrière s'ouvrit, et elle entendit Adèle l'appeler.

— Jeff s'occupe des enfants, annonça-t-elle en entrant. J'ai vu Mme Arnold partir, et je suis venue voir si tout allait bien.

Zoe secoua la tête.

— Mon Dieu, elle a été ignoble. Je... je n'arrive pas à y croire.

— Je vais faire du thé. Qu'est-il arrivé au tableau ?

— Elle l'a jeté au sol. C'était complètement dément. Bien sûr, ce n'est pas le meilleur tableau que ma mère ait peint, et il a passé beaucoup de temps au grenier avant qu'elle ne le mette ici, mais...

Elle s'interrompt, ne trouvant plus les mots.

— Moi, il m'a toujours plu, dit Adèle. C'est en Grèce, non ? Je suis allée en Crète l'année dernière, et à Corfou l'année d'avant, grâce à l'agence de voyages de ma sœur.

Zoe haussa les épaules.

— Ce doit être quelque part dans cette région, je suppose. Elle jeta un regard pensif sur le tableau, puis se releva, tenant le cadre abîmé avec précaution, avant de le poser sur le canapé.

— Pourtant nous ne sommes jamais allés là-bas, reprit-elle. Mon père n'aimait pas les climats trop chauds.

— Eh bien, peut-être qu'elle l'a peint d'après une carte postale que quelqu'un lui avait envoyée, suggéra Adèle tandis qu'elle remplissait la bouilloire dans la cuisine.

— Peut-être.

— Alors, quand est-ce que tu es mise à la porte ?

Les deux femmes s'assirent à la table de la cuisine pour boire leur thé.

— Je dois être partie avant la fin du mois. Et elle ne plaisante pas.

— Mmm... Adèle resta pensive.

— Crois-tu qu'elle soit vraiment folle ?

— Pas au point de l'enfermer, répondit Zoe, désabusée. Elle devient juste complètement irrationnelle dès qu'il s'agit de ma mère.

— Tu sais, ce n'est peut-être pas entièrement sa faute, dit Adèle, songeuse. Ma grand-mère se souvient que, quand elle était petite fille, elle était très jolie, et ses parents la chérissaient comme la prune de leurs yeux. Puis ta mère est née, après coup, et elle est immédiatement devenue la préférée. Et c'est elle qu'on trouvait jolie. Cela n'a pas dû être très agréable. Comme quoi, c'est peut-être simplement une histoire de jalousie enfantine.

Zoe réfléchit un instant.

— La jolie princesse serait devenue la méchante reine de Blanche-Neige ? Tu as peut-être raison, mais j'ai l'impression qu'il y a autre chose.

— Et le fait que tu ressembles trait pour trait à ta mère au même âge ne doit rien arranger.

Adèle versa encore un peu de thé dans sa tasse.

— Pourtant, toujours selon ma grand-mère, elles ne se sont pas toujours si mal entendues, reprit-elle. A une époque, elles faisaient des choses toutes les deux : elles sont même parties en vacances ensemble. Pourtant même en ce temps-là, ta tante se comportait plus comme une mère que comme une sœur avec elle, aux dires de tous. C'est peut-être ça qui a créé des problèmes.

Elle fit une pause.

— Et toi ? Comment vas-tu faire, si elle te met dehors ?

— Je vais devoir trouver un appartement... non meublé.

— Ou même une petite maison. Le jardin te manquera.

— Oui. S'il n'y avait que le jardin... Elle se força à sourire.

— Peut-être que tante Megan me rend service, après tout. J'étais en train de me dire que ma vie pourrait prendre une tout autre direction. C'est peut-être l'impulsion dont j'ai besoin. Je pourrais même partir d'ici tout de suite.

— Et trouver un endroit où la méchante reine ne pourrait pas faire irruption en utilisant son propre trousseau de clés, compléta Adèle. Tu sais, tu vas me manquer.

— Oh, je ne vais pas partir tout de suite. Mon contrat stipule qu'il y a un préavis de trois mois. Mais je peux commencer à me renseigner et à m'organiser.

— Tu ne crois pas qu'un prince sur un cheval blanc va arriver au galop pour te sauver ? demanda Adèle, pince-sans-rire. il y en avait bien un qui avait essayé, mais il conduisait une petite Austin, et il ne faisait jamais d'excès de vitesse. Quant à savoir lequel des deux sauverait l'autre...

— Pas à Bishop Cross, répondit-elle sur le même ton. Les chevaux blancs n'arrivent pas à respecter la circulation à sens unique.

Elle termina son thé, et mit sa tasse dans l'évier.

— Je ferais bien d'organiser le déménagement des affaires de ma mère et trouver un endroit où les entreposer pour l'instant. Tante Megan a parlé de les jeter dans une benne, dit-elle d'air lugubre. Elle serait bien capable d'aller jusque-là !

— Quel dommage pour le tableau !

— Il n'est pas complètement fichu. Il lui faut juste un nouveau cadre. Je le ferai réparer demain.

— Ecoute, il y a un encadreur non loin de là où Jeff travaille. Je pourrais lui demander d'y déposer le tableau en passant, et puis tu pourrais y faire un tour pendant ta pause déjeuner et choisir un nouveau cadre, qu'en penses-tu ? Tu n'as qu'à l'attacher avec un peu de ficelle, et je le prends tout de suite avec moi.

— Oh, Adèle, ce serait vraiment gentil.

— Elle l'a vraiment saccagé, commenta Adèle d'un air réprobateur, tandis que Zoe retournait dans le salon et rapportait de la ficelle. Même le dos est déchiré.

Elle essaya de le remettre en place, et s'arrêta.

— Attends un peu, il y a quelque chose à l'intérieur. Regarde. Adèle fouilla au dos de la toile, et en sortit une grosse enveloppe en vieux papier kraft.

Elle la tendit à Zoe, qui la soupesa dans sa main, la fixant avec un étrange malaise.

— Eh bien, tu ne l'ouvres pas ? demanda Adèle au bout d'un moment. A ta place, je ne pourrais pas attendre.

— Oui, dit Zoe, lentement. Je... suppose. Mais cette enveloppe a attendu... un bon bout de temps, à en juger par le papier. Et, comme ma mère l'avait mise ici, je me demande pourquoi elle ne m'en a pas parlé...

Adèle haussa les épaules.

— J'imagine qu'elle avait dû l'oublier.

— Ça m'étonnerait beaucoup. C'était accroché là, au-dessus de la cheminée depuis qu'elle a emménagé ici : elle devait y penser constamment.

Zoe secoua la tête.

— C'est sûrement quelque chose qu'elle voulait garder secret, Adèle, alors que je pensais qu'il n'y avait aucun secret entre nous.

Sa compagne lui tapota l'épaule.

— C'a été une dure journée pour toi. Je vais te laisser tranquille pour décider ce que tu vas faire. Tu peux m'apporter le tableau plus tard, si tu veux toujours réparer le cadre.

Se retrouvant seule, Zoe se laissa tomber sur le canapé. Il n'y avait aucun message sur l'enveloppe. Pas de « Pour ma fille » ni de « A ouvrir après ma mort ».

Cette enveloppe faisait partie de la vie intime et secrète de sa mère. Si Megan ne s'était pas mise dans cet

état et n'avait pas jeté le tableau sur le sol, les choses seraient probablement restées ainsi. Sans doute devait-elle respecter le souhait tacite de sa mère, et jeter cette enveloppe à la poubelle sans l'ouvrir.

Mais si elle faisait cela, elle se poserait la question à jamais...

Se décidant soudain, Zoe déchira l'enveloppe et en sortit le contenu. Elle y trouva une liasse de papiers, ressemblant à des documents juridiques, et quelques photographies.

Elle déplia d'abord les papiers, fronçant les sourcils en réalisant qu'ils étaient rédigés en langue étrangère.

« Du grec, se dit-elle déconcertée, en avisant l'alphabet. C'est bien écrit en grec ! Comment se peut-il que maman ait possédé un tel document ? »

Elle le posa et se mit à examiner les photographies. La plupart d'entre elles semblaient représenter des scènes de la vie grecque : une rue dans un village, bordée de maisons blanches, un marché aux étals chargés de fruits, une vieille femme vêtue de noir menant un âne chargé de bois...

L'une d'elles, cependant, était différente des autres. Elle représentait un jardin protégé par de hauts cyprès, et un homme, d'allure décontractée en short et chemise, se tenant sous l'un d'eux. Son visage était dans l'ombre, mais Zoe sut d'instinct qu'il n'était pas anglais. Il regardait la personne qui tenait l'appareil photo et lui souriait.

Et elle eut soudain la certitude qu'il souriait à sa mère.

Elle tourna la tête et étudia la photographie de son père, qui occupait une place privilégiée sur la petite table près du fauteuil de sa mère. Mais elle savait déjà que l'homme dans l'ombre n'était pas John Lambert. Malgré le temps et la distance qui les séparaient, l'homme sur la photo dégageait une impression d'énergie débordante que son père n'avait jamais possédée.

Zoe n'y comprenait rien... et n'était pas sûre de vouloir comprendre.

Elle retourna la photo, espérant y trouver un indice, un nom, peut-être, griffonné au dos. Mais il n'y avait rien. Elle la posa sur la table avec les autres, et reprit les papiers.

Il y avait plusieurs feuilles agrafées ensemble ; en les dépliant de nouveau, elle découvrit, avec une excitation grandissante, qu'il y avait une traduction en anglais du document juridique qui l'avait tant intriguée.

Elle parcourut les feuilles avec curiosité. Dans le jargon technique des juristes, ce document lui apprenait qu'il s'agissait d'un acte de donation, attribuant à sa mère la Villa Danae, près d'un endroit appelé Livassi, sur l'île de Thania.

Zoe était abasourdie, non seulement par sa découverte, mais aussi par ce qu'elle impliquait.

C'était une donation que sa mère n'avait jamais mentionnée, et dont elle n'avait certainement jamais profité. De toute évidence, elle n'avait pas voulu que cela se sache. Elle avait caché cet acte notarié derrière le tableau, qui prenait à présent une nouvelle signification.

Avait-elle voulu reconstituer un souvenir qu'elle chérissait mais qu'elle avait gardé secret ? Cela semblait fort probable car Zoe se rendait maintenant compte que la toile n'avait jamais été exposée tant du vivant de son père.

Elle parcourut de nouveau la traduction. Le nom du donateur n'était pas mentionné, mais il devait sûrement apparaître sur l'original. Il n'y avait pas non plus de restriction à la propriété de la villa. Gina pouvait la transmettre à ses héritiers, ou la vendre, comme elle le souhaitait.

C'était incroyable ! Alors qu'elle était menacée d'expulsion quelques instants plus tôt, voilà qu'elle se retrouvait à présent propriétaire d'une villa en Grèce, puisqu'elle était l'unique héritière de sa mère.

A cette idée, Zoe se mit à trembler d'émotion. Allons, il fallait se reprendre ! Se levant avec lenteur, elle se dirigea vers le placard où était toujours rangée la précieuse bouteille de cognac de sa mère, et s'en

versa un bon verre. « Mesure d'urgence », se dit-elle.

Lorsqu'elle eut recouvré son calme, elle saisit un atlas, et chercha où se trouvait Thania. Il s'agissait d'une petite île dans la mer Ionienne, dont Livassi semblait être la capitale et l'unique grande ville.

Il fallait qu'elle aille à Thania, c'était évident. Il fallait qu'elle voie la Villa Danae de ses propres yeux... Il fallait qu'elle sache, décréta-t-elle en prenant une autre gorgée de cognac. D'ailleurs, elle avait mis un peu d'argent de côté et c'était le début des vacances. L'occasion était trop belle. Elle ne garderait pas la maison, bien entendu. Si celle-ci était habitable, elle la mettrait en vente. Si elle était en ruines, elle n'aurait qu'à s'en aller.

Mais elle ne se contenterait pas de voir la villa : elle voulait aussi trouver les réponses à certaines de ses questions. Elle avait besoin de savoir la vérité, même si cela devait être douloureux, avant de pouvoir commencer une nouvelle vie.

Elle prit la photo de l'homme dont le visage était dans l'ombre, et resta debout, à le fixer, à la fois songeuse et un peu effrayée.

Elle soupira, et remit la photographie dans l'enveloppe avec les autres papiers. Qui pouvait-il bien être ? Quel rôle avait-il pu jouer dans ce mystère ?

Elle le trouverait, lui aussi. D'une façon ou d'une autre.

2.

La rambarde du bateau était brûlante sous le bras nu de Zoe. Devant elle, les contours escarpés de l'île de Thania se détachaient de la mer scintillante.

Zoe avait encore du mal à réaliser ce qu'elle était en train de faire. La tension qui s'était emparée d'elle depuis qu'elle était arrivée en Grèce la tirait de plus en plus.

Elle n'avait confié à personne le but réel de son voyage, pas même à Adèle. Elle avait prétendu que l'enveloppe trouvée derrière le tableau contenait simplement des souvenirs d'un voyage que sa mère avait beaucoup apprécié, mais dont celle-ci était la seule à se souvenir, et qu'elle n'avait donc pas jugé nécessaire d'évoquer.

— J'ai besoin de vacances, alors pourquoi n'irais-je pas découvrir l'endroit qui l'a tant charmée ? avait-elle répondu sur un ton léger à sa voisine inquiète.

— Bon, mais ne te laisse pas trop charmer tout de même. Ne te fais pas embobiner par un adonis local. Ce serait trop conforme au cliché de la jeune Anglaise qui se laisse tourner la tête par un Méditerranéen ! Tu devras rentrer, après.

« Je suis la fille de ma mère, pensa Zoe ironiquement. Et elle est revenue, quelle qu'ait été la tentation de rester. »

— Aucun danger, assura-t-elle à Adèle.

Lorsqu'elle avait indiqué le nom de l'île à Vanessa, la sœur d'Adèle, pour effectuer sa réservation à l'agence de voyages, cette dernière avait utilisé tous les arguments pour la convaincre d'aller dans une autre île, plus grande et plus animée.

— Thania n'est pas vraiment une destination touristique, avait-elle protesté. De riches Américains y possèdent de luxueuses maisons, et ils aiment tenir les curieux à distance. Les hôtels sont petits, et presque toutes les plages sont privées. C'est très tranquille, et la vie nocturne y est quasi inexistante. Le ferry ne vient que deux fois par jour de Céphalonie. D'ailleurs, pourquoi n'irais-tu pas plutôt là-bas ? Il y a plein de choses à y faire, et tu pourrais toujours prévoir une excursion à Thania si tu as vraiment envie de visiter cette île.

Zoe secoua la tête, une expression déterminée sur son visage.

— Je crois que je me passerai de Céphalonie pour cette fois. Et puis, un petit endroit calme, c'est exactement ce qu'il me faut.

Elle marqua une pause, et se souvenant du nom d'un hôtel mentionné sur l'un des documents, dit d'un ton dégagé :

— Je crois qu'il y a un « Hôtel Stavros » à Livassi. Tu pourrais peut-être m'y réserver une chambre ?

Vanessa pianota sur les touches de son clavier en fronçant les sourcils, puis hocha la tête d'un air résigné.

— Argonaut Holidays propose des séjours là-bas. Tu as de la chance : ils ont de la place.

Elle se remit à pianoter.

— Baignoire, balcon, vue sur la mer ?

— Ce serait parfait.

Elle avait déjà eu droit à la mine pleine de désapprobation de George, qui semblait encore chagriné qu'elle ait gentiment mais fermement refusé sa proposition.

— Mais tu ne pars jamais en vacances à l'étranger ! s'était-il exclamé.

— Non, George, je ne l'ai encore jamais fait, voilà tout.

— Si tu m'en avais parlé avant, nous aurions pu partir quelque part ensemble. Ma mère est partie en voyage organisé il y a quelques années. Le périple était consacré aux trésors de l'Italie. Elle a beaucoup

aimé, et les hôtels étaient très luxueux. Nous aurions pu faire la même chose...

A court d'arguments, il ajouta :

— Je crois savoir qu'en Grèce le confort est un peu rudimentaire.

— Je sais. On m'a raconté tout ça à l'agence, ce n'est pas un problème. Et puis regarde les choses en face, George, ta mère ne t'aurait jamais laissé partir en vacances avec moi... même si on s'était mariés.

Il rougit, mal à l'aise.

— Tu te trompes, Zoe. Elle n'arrête pas de dire à tout le monde combien elle serait heureuse que je quitte le nid, et que je lui fasse des petits-enfants.

Oui, à condition que cela se fasse sans devoir intégrer une belle-fille dans l'équation, pensa Zoe.

— Alors, où vas-tu exactement ? Zoe éluda subtilement la question.

— Je pense que je vais bouger d'île en île, au gré de mes envies, dit-elle d'un air dégagé.

Elle détestait mentir à George, mais elle savait que sa mère arriverait à lui extorquer des informations en un rien de temps, et que Megan serait la première personne qu'elle mettrait ensuite au courant. Quel dommage que le dialogue avec sa tante soit impossible. Elle devait forcément savoir quelque chose, Zoe en était convaincue.

De son côté, elle avait été très occupée avant son départ. Outre sa charge habituelle de travail en fin de trimestre, elle avait réussi à trouver un logement provisoire, au dernier étage d'une vieille maison victorienne, assez proche de son lycée pour qu'elle puisse s'y rendre à pied. Il était meublé et le loyer était raisonnable, ce qui lui avait permis d'entreposer les affaires de sa mère qu'elle classerait plus tard.

Il y avait encore une chose qu'elle n'avait pas mentionné à George : elle avait donné sa démission au lycée et partirait à Noël. Dès son retour de Grèce, elle chercherait un nouveau poste dans une autre région.

« A chaque jour suffit sa peine », se dit Zoe. Elle verrait bien en rentrant. Elle prit une bouteille d'eau dans son sac à dos et but avidement. En remettant la bouteille, elle aperçut le coin de l'enveloppe qui l'avait poussée à faire ce voyage. Elle avait emporté l'acte de donation rédigé en grec, ainsi que la traduction et les photographies.

Elle n'avait aucunement l'intention de faire irruption dans la villa pour réclamer son bien directement. D'abord, elle voulait voir à quoi elle ressemblait. Le propriétaire pouvait très bien avoir changé d'avis et être revenu sur la donation depuis plusieurs années.

Il fallait donc qu'elle trouve cette maison et découvre qui l'habitait à présent. S'il s'avérait que ce legs n'était dû qu'à un moment d'égarement de la part du donateur, elle profiterait simplement de ses vacances et n'ennuierait personne avec ça.

Après tout, cette histoire ressemblait un peu trop à un conte de fées.

— « Villa Danae », murmura-t-elle.

Dans un livre de mythologie grecque, elle avait lu l'histoire de la belle Danae : le roi d'Argos, Acrisios, apprit de l'oracle de Delphes que sa fille, Danae, aurait un fils qui le tuerait. Alors, Acrisios décida d'enfermer Danae dans un donjon aux murs d'airain d'où elle ne pouvait plus sortir. Cependant, attiré par la beauté de Danae, Zeus se transforma en pluie d'or, pénétra dans sa prison et la posséda. Danae donna naissance à un fils, Persée. Lorsque Acrisios apprit la chose, il prit peur mais n'osa pas tuer l'enfant. Il fit donc enfermer la jeune mère et son bébé dans un coffre de bois qui fut jeté à la mer. Mais heureusement, ils furent recueillis à Sérifos par le roi Polydectès. Par la suite, Persée s'illustra en coupant la tête de Méduse, la redoutable Gorgone, et obtint la main d'Andromède.

Aujourd'hui, il s'agissait de sa propre odyssée. Et en principe, elle ne devrait pas avoir besoin de décapiter qui que ce soit !

Le petit port de Thania contenait plus de petits bateaux de pêche que de yachts luxueux. La ville était construite sur le flanc escarpé d'une colline, avec des rangées de maisons aux toits rouges accrochées à même le roc. Le long du port, Zoe aperçut les auvents à rayures des tavernes, et au-dessus un grand immeuble de trois étages, d'un blanc étincelant au soleil : l'hôtel Stavros.

L'après-midi était déjà bien avancé et la chaleur, écrasante. Zoe avait opté pour des vêtements légers : pantalon court blanc et débardeur bleu marine. Elle avait ramené ses cheveux en une grosse tresse sur laquelle elle avait mis un chapeau à large bord, et avait appliqué une bonne couche de crème solaire sur sa peau exposée.

« Je suis prête », se dit-elle en enfilant son sac à dos tandis que le ferry manœuvrait vers le débarcadère. Les autres passagers étaient peu nombreux, et ils avaient tous l'air de gens du coin, non de touristes.

Zoe était consciente de la curiosité bienveillante qu'elle provoquait autour d'elle : lorsqu'elle descendit à terre en marchant avec précaution sur la planche à débarquer branlante, le capitaine lui fit un large sourire.

Elle prit la direction de l'hôtel qu'elle trouva sans difficulté. Pénétrant enfin dans la courette de l'établissement, décorée de larges vasques de géraniums, elle vint se poster devant la réception et en profita pour se rafraîchir sous l'air conditionné.

Bientôt, comme au théâtre, un rideau s'ouvrit derrière le comptoir, pour laisser le passage à une jeune femme rousse aux formes généreuses qui sourit à Zoe.

— Bonjour ! Vous devez être mademoiselle Lambert. Je m'appelle Sherry.

— Et vous êtes anglaise... Je ne m'y attendais pas ! Zoe lui serra la main en souriant à son tour.

— Vous savez, il y a deux ans, je ne m'attendais pas, moi non plus, à tomber amoureuse du propriétaire de cet hôtel puis à l'épouser ! admit la jeune femme avec candeur.

Elle tendit un stylo à Zoe et une fiche à remplir.

— Je vais vous montrer votre chambre, poursuivit-elle en prenant une clé sur le tableau derrière elle. Laissez donc votre sac ici, Stavros vous le montera dans un instant.

— Stavros, comme l'hôtel ? demanda Zoe, essayant de calculer mentalement l'âge qu'il pouvait avoir aujourd'hui.

Sherry secoua la tête en montant les marches d'un escalier de marbre blanc.

— Non, c'est un autre Stavros, son oncle, qui a ouvert cet hôtel : un sacré personnage ! Aujourd'hui encore, il garde un œil de connaisseur sur les femmes. Il ne s'est jamais marié : cela aurait gâché sa carrière de séducteur, selon lui, ajouta-t-elle en riant. Quand il a décidé de prendre sa retraite, il y a quelques années, c'est mon Stavros qui a repris l'affaire. A présent, le vieux Stavros passe son temps assis sous les arbres dans le square, à jouer au backgammon.

— Ce doit être une vie merveilleuse, dit Zoe, en notant dans un coin de sa mémoire toutes ces informations.

— Nous y sommes !

Sherry ouvrit une porte en grand, et fit entrer Zoe dans une pièce fraîche, aux volets fermés pour filtrer les rayons du soleil. Lorsque la propriétaire écarta les rideaux de fin voilage et ouvrit les volets, Zoe découvrit les détails de la chambre : les murs étaient du même blanc crème que le carrelage au sol. La pièce était meublée très simplement : il y avait un placard avec une penderie, une petite commode et un lit. Les draps étaient d'un blanc immaculé et recouverts d'un couvre-lit bleu marine.

— C'est ravissant, dit Zoe sincèrement.

— Si vous avez besoin d'une couverture, ce qui m'étonnerait, n'hésitez pas à demander. La salle d'eau se trouve ici, dit-elle en désignant une petite pièce attenante. C'est assez rudimentaire, mais en principe, on peut prendre une douche chaude à toute heure... Bon, je vous laisse vous installer. Voudriez-vous boire

quelque chose, une bière fraîche peut-être, ou bien un thé au citron ?

— Un thé me ferait le plus grand bien, dit Zoe avec reconnaissance.

Laissée seule, elle sortit sur le balcon, heureuse de découvrir que sa chambre donnait sur le port. Pas étonnant que sa mère ait adoré cet endroit !

Elle fut tirée de sa rêverie par des coups frappés à sa porte : on lui apportait ses bagages. Elle passa dans la chambre et alla ouvrir.

Stavros était un bel homme à la peau mate, qui parlait d'une manière douce et courtoise.

— Ma femme voudrait savoir si vous préférez prendre votre thé dans votre chambre, ou en bas dans notre cour ?

— Oh, en bas, je crois. Il me faut juste cinq minutes pour défaire mes bagages.

La cour, qui se trouvait à l'arrière de l'hôtel, était agréablement ombragée grâce à une vigne luxuriante.

Zoe s'assit à une table dans un coin et but tranquillement son thé en réfléchissant à ce qu'elle allait faire.

D'abord, elle devait trouver l'oncle Stavros et lui demander si, par un heureux hasard, il se souvenait de sa mère. Toutes les informations qu'elle pourrait glaner seraient les bienvenues.

Un gros chien sortit tranquillement de l'hôtel pour se diriger vers elle et gémit doucement pour lui faire comprendre qu'il voulait qu'elle lui caresse la tête.

— Tu es un gentil chien.

Elle aussi aurait un chien, se dit-elle, quand elle aurait trouvé un logement. Sa mère en avait voulu un au cottage, mais Megan avait immédiatement opposé son veto.

— Ne laissez pas Archimède vous ennuyer, déclara Sherry lorsqu'elle vint récupérer le plateau.

— Pourquoi l'avez-vous appelé comme cela ? lui demanda Zoe, intriguée.

— Parce qu'un jour il a plongé dans la baignoire et a tout inondé. A présent, il est banni de toutes les salles de bains, expliqua Sherry en caressant la tête du chien.

— En parlant d'eau, dit Zoe en riant, quel endroit me conseillez-vous pour aller me baigner ?

Sherry ne répondit pas tout de suite.

— Il y a la plage municipale. En sortant de l'hôtel il faut prendre à gauche, et c'est tout droit. Elle est agréable, mais il y a parfois beaucoup de monde. Il y a aussi de très belles plages de l'autre côté de l'île, mais on ne peut les atteindre que par bateau. Stavros y emmène parfois des clients, s'il y a assez de personnes intéressées. A part ça...

Elle fit une grimace et regarda autour d'elle. Puis elle poursuivit sur le ton de la confiance :

— Les propriétaires des villas ne sont pas toujours sur l'île, et nous en profitons parfois pour utiliser leurs plages pendant leur absence. Ce sont des baignades clandestines, ajouta-t-elle gaiement. Mais ne dites pas à Stavros que je vous en ai parlé...

Elle baissa encore la voix :

— En fait, il y a une villa inhabitée qui donne sur une très jolie petite baie. J'y vais quelquefois, même si cela déplaît à Stavros. Il dit qu'il faut respecter l'intimité des propriétaires, même en leur absence.

Zoe eut un pressentiment troublant.

— Si ce n'est pas fréquenté, cela semble idéal, dit-elle d'une voix mal maîtrisée. Peut-être pourriez-vous me dire comment on y va ? Est-ce qu'elle a un nom, cette maison ?

— Mmm... c'est la « Villa Danae ». On peut y aller à pied d'ici, ajouta-t-elle avant de s'éloigner.

C'est bien ce que Zoe avait l'intention de faire. Pas plus tard que le lendemain.

A moitié dissimulé par les herbes hautes, un petit panneau de bois en forme de flèche indiquait un sentier poussiéreux. On y devinait encore les lettres de « Villa Danae ». Après un petit déjeuner copieux : petits pains chauds, miel de fleurs et yaourt épais et crémeux, Zoe s'était mise en route en suivant les indications

de Sherry.

Elle s'arrêta de marcher un instant, et hésita : malgré l'envie de percer le mystère, elle était à présent tentée de passer son chemin et de laisser le passé reposer en paix. Puisqu'elle était ici, pourquoi ne pas simplement se contenter de vacances bien méritées ?

Mais cela ne mettrait pas fin à ses interrogations. Et de retour en Angleterre, lorsqu'elle verrait le tableau de Gina accroché dans sa chambre avec son nouveau cadre, elle pourrait s'en vouloir d'avoir manqué cette opportunité.

Soudain plus décidée que jamais à aller jusqu'au bout, elle commença à descendre le sentier escarpé qui menait à un bosquet d'oliviers. Malgré l'heure matinale, il faisait déjà très chaud, et elle fut contente de pouvoir profiter de l'ombre que ces arbres lui offraient. Il n'y avait pas un souffle de vent et le ciel sans nuages était légèrement brumeux, ce qui laissait présager une nouvelle hausse de température.

Elle portait une robe d'été en tissu léger bleu lavande, sans manches, avec un décolleté rond, sur un bikini de la même couleur, et ses cheveux étaient ramenés sur sa nuque en un chignon flou.

Au détour du sentier, Zoe découvrit une magnifique étendue de vert tendre, parsemée de parterres de fleurs multicolores. Cette vision n'avait rien à voir avec l'endroit désolé qu'elle avait imaginé. Un peu plus loin, comme un joyau serti de verdure, elle apercevait la maison aux murs d'un blanc immaculé et au toit en tuiles rouges.

Zoe s'arrêta un instant, émerveillée. Devant elle, une piscine turquoise étincelait au soleil. Quelques marches larges et basses menaient à une baie vitrée coulissante, derrière laquelle on distinguait une véranda à colonnades, dont le marbre et les gigantesques plantes vertes contribuaient à donner une impression de fraîcheur, et qui était meublée de confortables fauteuils et de chaises longues.

Essayant d'ignorer la petite voix intérieure qui lui rappelait qu'elle se trouvait dans une propriété privée, Zoe longea la piscine, monta les marches et tenta d'ouvrir les portes coulissantes, mais elles étaient verrouillées.

Elle avait l'impression d'être devant une vitrine : elle pouvait regarder mais pas toucher.

En arrivant à un second escalier, son pouls s'accéléra : il lui sembla tellement familier qu'elle aurait pu le monter les yeux fermés. Elle reconnaissait les marches claires, parsemées de pétales fanés du bougainvillier qui descendait en cascade sur un côté de la maison. Ces marches menaient à une terrasse, dont la balustrade supportait une grande vasque en pierre emplie de fleurs. Tout était exactement comme elle se l'était représenté, jusqu'à l'azur parfait de la mer.

Elle prit une profonde inspiration et lentement, prudemment, monta vers la terrasse. Elle se retrouva sur une vaste plateforme de marbre blanc crème qui faisait toute la longueur de la maison. Depuis cette immense terrasse, une volée de marches descendait jusqu'à un banc de sable qui formait une courbe parfaite avec le bleu intense de la mer ondoyante.

Derrière elle, les volets fermés masquaient complètement les pièces du rez-de-chaussée. Mais à quoi s'attendait-elle ? A trouver l'endroit grand ouvert, avec un paillason portant l'inscription « Bienvenue » devant la porte ?

Elle finit par trouver l'entrée principale, une porte massive de bois sculpté, autour de laquelle grimpait un magnifique rosier jaune dont les pétales allaient d'un délicat jaune pâle à une couleur ambrée profonde.

Sans savoir pourquoi, Zoe tendit la main pour toucher une des roses, comme si ce geste allait lui porter bonheur. Puis elle s'approcha de la lourde poignée de fer de la porte et essaya de la faire tourner.

A sa grande surprise, la poignée céda et la porte s'ouvrit sans un bruit. La Villa Danae l'accueillait, finalement.

Elle entra, ferma la porte derrière elle et resta un moment immobile, à l'affût d'un bruit, l'indice d'une présence humaine qui aurait expliqué que la porte ne soit pas verrouillée. Mais elle n'entendit personne.

Elle se trouvait dans un vaste hall, face à Un escalier menant à une galerie à l'étage. D'un côté, la baie vitrée donnant sous la véranda. De l'autre, une double porte menant à un long salon, où des fauteuils et des canapés étaient disposés autour d'une cheminée vide. Une profonde alcôve au bout de la pièce abritait une salle à manger.

Tout semblait flambant neuf. Personne n'avait jamais dû s'allonger sur ces coussins, se dit Zoe, ni allumer de feu dans cet âtre, ou prendre de repas sur cette grande table.

Du côté de la véranda, elle trouva une cuisine équipée entièrement carrelée, avec un grand garde-manger, puis une buanderie. Toutes ces pièces étaient vides, comme si elles avaient été figées dans le temps, attendant que le charme soit rompu.

Prenant une profonde inspiration, Zoe monta à l'étage, gênée de se rendre compte qu'elle avançait sur la pointe des pieds, comme une voleuse.

La première pièce était une chambre qui baignait dans une obscurité fraîche. Zoe alla ouvrir les lourds volets, et se retourna. Ce qu'elle vit alors lui coupa le souffle.

C'était une immense chambre au décor féerique, avec des murs couleur abricot et un carrelage ivoire. Le couvre-lit de soie était couleur crème, de même que les voilages vaporeux qui habillaient les fenêtres.

Une salle de bains attenante comprenait une cabine de douche et une grande baignoire avec des robinets ressemblant à des dauphins souriants, et enfin un vaste dressing-room. Des articles de toilette étaient alignés sur les surfaces carrelées et d'épaisses serviettes avaient été disposées sur les étagères. Tout était à sa place : le palais enchanté attendait sa princesse. Mais depuis combien de temps ?

Zoe retourna lentement vers la fenêtre, l'ouvrit avec précaution, et sortit sur le balcon. Une brise légère vint caresser son visage. Au loin, elle distinguait les formes floues des autres îles qui se détachaient du bleu serein de la mer Ionienne.

Là encore, des roses débordaient de jardinières fixées à la rambarde du balcon en une cascade de jaune pâle et ambré. Zoe respira leur parfum délicieux, se sentant envahie par le charme de ces lieux.

Etait-il possible que tout cela lui appartienne réellement ?

Au même instant, elle réalisa qu'elle n'était plus seule. Quelqu'un se trouvait au niveau inférieur, sur la terrasse. Elle se figea, puis se pencha avec une infinie précaution sur la rambarde.

Un homme, qui lui tournait le dos, marchait sans hâte le long de la terrasse, enlevant les fleurs fanées des bacs en pierre.

Le jardinier, se dit-elle, soulagée. Ce n'était que le jardinier. Un des employés qui avait dû contribuer à maintenir la Villa Danae dans cet état impeccable.

Il était grand, avec une épaisse chevelure brune bouclée qui brillait comme de la soie au soleil et il ne portait sur sa peau magnifiquement bronzée qu'un short blanc. De là où elle était, elle ne voyait que ses larges épaules, son dos musclé, ses hanches étroites et ses longues jambes... Le genre d'apollon contre lequel Adèle l'avait mise en garde, pensa-t-elle, le souffle presque coupé.

De toute façon, son allure n'avait aucune importance. Il fallait qu'elle sorte de là avant qu'il lève les yeux et l'aperçoive.

Avec de multiples précautions, elle recula dans la chambre. Elle referma la fenêtre, qui émit un craquement à peine audible, mais qui ressembla à un bruit de tonnerre pour son imagination exacerbée. Elle s'attendit à un cri venant d'en bas, ou au son d'une alarme, mais il n'y eut rien. Se mordant la lèvre, Zoe referma les volets. Jusqu'ici tout allait bien, pensa-t-elle en laissant échapper un petit soupir de soulagement.

Le travail de l'apollon semblait retenir toute son attention à l'autre bout de la terrasse, loin de la porte d'entrée. Si elle était assez rapide, elle pourrait sortir de la villa et se cacher sous les oliviers sans risquer d'être découverte.

Elle se contenterait de cette visite, se promit-elle silencieusement tandis qu'elle sortait de la chambre et refermait la porte sans bruit. Après tout, elle avait vu tout ce qu'elle avait besoin de voir.

A présent, elle se contenterait de la plage municipale et laisserait son avocat faire des recherches pour déterminer si oui ou non la Villa Danae lui revenait.

« Bon, on peut toujours rêver », se dit-elle en souriant.

Elle avait descendu trois marches lorsqu'elle réalisa qu'elle n'était pas seule. L'homme l'attendait en bas de l'escalier, dans le hall, appuyé nonchalamment contre la rampe, et il la regardait, un léger sourire au coin des lèvres.

Zoe était pétrifiée. Elle aurait voulu faire demi-tour et prendre ses jambes à son cou, mais son bon sens l'en empêcha. Cet escalier était la seule issue, la dernière chose qu'elle souhaitait était de se retrouver coincée dans une chambre avec cet inconnu à moitié nu !

Elle avait très peur, mais en même temps, la chaleur troublante qui se diffusait dans tout son être lui indiquait que l'homme qui se tenait en face d'elle avec une arrogance calme était aussi dangereusement séduisant qu'elle l'avait supposé. Il ne répondait pas exactement aux critères habituels de beauté : son nez aquilin était un peu trop fin ; sa bouche et sa mâchoire trop dures. Mais ses yeux noirs étaient si ténébreux que croiser son regard lui faisait l'effet de plonger dans une nuit impénétrable.

Pourtant elle savait instinctivement qu'il n'y avait pas une femme au monde qui pourrait jeter un œil sur lui sans avoir envie de le contempler plus longuement... Parce qu'il était terriblement, irrésistiblement viril.

Il la salua d'une voix douce :

— Kalimera,

Il devait y avoir un moyen de s'en sortir, se dit-elle. Elle eut un rire embarrassé.

— Je suis désolée, je ne comprends pas. Je ne parle pas grec. Il haussa les épaules.

— Alors nous parlerons en anglais. Cela ne pose aucun problème, ajouta-t-il d'un ton impassible. Dites-moi ce que vous faites ici.

— Je ne suis pas une voleuse, s'empressa-t-elle de déclarer.

— Non, parce qu'il n'y a rien ici que vous puissiez voler.

Son regard sombre la parcourut, étudiant sa robe légère et son sac de plage.

— Ni rien que vous puissiez cacher, conclut-il. Il l'observa de nouveau, avec plus d'insistance.

— Alors, je vous repose la question : pour quelle raison êtes-vous ici ?

— Quelqu'un m'a parlé d'une maison à vendre dans le coin, improvisa Zoe rapidement. J'ai pensé que ça pouvait être celle-ci, puisqu'elle est vide, apparemment.

— Non, il ne s'agit pas de cette maison. Et personne ne vous a dit qu'elle était à vendre, répliqua-t-il d'une voix tranchante.

— Ne croyez-vous pas que le propriétaire peut l'avoir mise en vente sans vous en parler ? demanda-t-elle, essayant de parer l'attaque.

— Non, c'est impossible.

— En tout cas, c'est une très belle maison. Le propriétaire serait peut-être d'accord pour la louer ?

Il haussa les sourcils.

— Vous n'avez nulle part où dormir ?

— Si, bien sûr. Mais cette île est tellement agréable. Je pourrais peut-être y revenir, pour y passer plus de temps.

— Vous êtes arrivée... quand ? demanda-t-il avec une expression sceptique. Hier ?

— Il ne faut pas beaucoup de temps pour tomber sous le charme de quelque chose et avoir envie d'en profiter plus.

Ses yeux sombres la contemplèrent de haut en bas avec une lueur de moquerie.

— Nous sommes au moins d'accord sur un point, déclara-t-il d'une voix nonchalante avant de rire en voyant le rouge monter aux joues de Zoe.

Elle était soudain consciente du corps bronzé et dénudé de son compagnon et du fait qu'elle non plus n'était pas très couverte... ce qui n'avait malheureusement pas échappé à cet homme.

Que n'aurait-elle donné, en cet instant, pour être assise sous la vigne de l'hôtel, à ne rien envisager de plus risqué que de passer sa journée à la plage municipale ! Parce que là, elle était en danger. Son corps tout entier lui envoyait des signaux de détresse.

— Laissez-moi vous dire comment je vois les choses, continua-t-il sur un ton décontracté. Je suppose que vous êtes descendue à l'hôtel Stavros, que la femme de Stavros vous a dit que la plage qui dépend de cette maison est un bon endroit pour se baigner, et qu'elle-même vient ici de temps en temps — elle croit d'ailleurs que personne ne le sait. Une fois ici, et parce que vous êtes une femme, vous n'avez naturellement pas pu résister à votre curiosité. Alors, vous avez trouvé une porte ouverte, et vous êtes entrée.

Zoe rougit et s'en voulut de réagir ainsi. Elle lui en voulait encore plus d'avoir provoqué ce trouble en elle. Elle répondit froidement :

— Vous avez raison jusqu'à un certain point. J'étais intriguée par le fait que la maison soit vide parce qu'elle pourrait m'intéresser...

— Je viens de vous dire qu'elle n'est pas à vendre.

— Vraiment ? Eh bien, ce n'est pas une chose dont je souhaite discuter avec les employés de la maison.

Elle marqua une pause pour ménager son effet, et fut contrariée de le voir sourire.

— Est-ce que le propriétaire se trouve à Thania en ce moment ? demanda-t-elle, décontenancée.

— Non, il est à Athènes.

Elle avait envie de lui dire « c'est ce que vous croyez » en agitant son acte de donation devant lui, mais la prudence l'en empêcha.

Mais le jour viendrait, se dit-elle. Et cette idée la réjouissait. La première phrase qu'elle apprendrait en grec serait « Vous êtes renvoyé ».

Elle fronça légèrement les sourcils. Il fallait qu'elle redescende sur terre : elle était intéressée par une transaction immobilière et elle parlait à un simple membre du personnel. C'était ainsi qu'elle devait gérer la situation.

— C'est dommage. Mais je suppose qu'il y a quelqu'un sur l'île qui pourrait me dire comment le contacter.

— Eh bien oui, despinois. Vous pourriez me le demander.

Son visage était sérieux, mais sa voix trahissait un certain amusement, provoquant en elle l'impression désagréable qu'il savait exactement ce qu'elle ressentait.

Zoe releva le menton.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de l'aborder par l'intermédiaire de son jardinier, rétorqua-t-elle sèchement.

— Mais je ne suis pas seulement le jardinier, dit doucement son compagnon. Je m'occupe de beaucoup d'autres choses pour lui. Enfin, si vous souhaitez lui parler directement, il sera bientôt de retour à Thania. D'ici une semaine, en principe.

— Et il logera ici ?

— Non, dit-il après une pause. Il ne loge jamais ici. Il a sa propre villa, non loin d'ici.

— Quel dommage ! C'est une maison magnifique, mais elle va se détériorer si elle n'est pas habitée, ni aimée.

— Vous vous trompez, despinois. S'il est une chose dont cette maison n'a jamais manqué, c'est d'amour.

Chaque mur, chaque poutre, chaque pierre est emplie d'amour. L'amour est sa raison d'être. Elle fut émue par la passion soudaine qui s'était emparée de lui en parlant, et par la colère qui luisait dans ses yeux. Elle poursuivit, incertaine :

— J'attendrai, alors, et je lui parlerai, quand il sera rentré. Maintenant... je ferais mieux de partir...

— Pour aller où ?

La dureté de son visage avait fait place à un sourire, ses yeux noirs l'étudiaient de nouveau.

— A la plage, comme vous l'aviez prévu ? Zoe se mordit la lèvre.

— Non, c'était une mauvaise idée, je suis désolée.

— Pourquoi ? La mer est chaude, le sable est doux et personne ne viendra troubler votre tranquillité. Elle était troublée, se dit-elle. Tout son être était perturbé, et elle n'aimait pas cela. Elle haussa les épaules, essayant de sourire à son tour.

— Ça m'est égal.

— Vous aimez bien la maison. Et je suis sûr que mon employeur souhaiterait que vous appréciiez aussi sa plage. Il y a un chemin qui descend de la terrasse. Je vais vous montrer.

— Je ne pense vraiment pas que...

— C'est pour cela que vous êtes venue à Thania ? Pour penser ?

Il s'étira paresseusement, reculant un peu pour lui laisser le passage.

— Allons, arrêtez un peu de penser, despinois. Apprenez à vous détendre. Laissez-vous aller.

— Bien, dans ce cas... Mais je ne veux surtout pas vous empêcher de travailler.

— Ne vous inquiétez pas. Mon travail me retiendra loin de vous, vous n'aurez donc rien à craindre. Zoe se raidit.

— Je n'ai pas du tout peur. Et j'ai du mal à croire que le harcèlement des touristes fasse partie de vos attributions.

Il lui lança un regard amusé.

— Mais je ne fais pas que travailler...

Puis il se retourna et se dirigea vers la porte d'entrée.

— Décidez-vous, despinois. J'attends pour fermer la maison. Se mordant la lèvre, Zoe le suivit au-dehors. Ils contournèrent la terrasse jusqu'au portail qu'elle n'avait pas remarqué auparavant et qu'il lui ouvrit galamment.

— Je vous conseille de revenir par ici. Le chemin que la femme de Stavros utilise est trop abrupt.

— Merci, dit-elle froidement.

— Parakalo. Ce fut un plaisir.

Tandis qu'elle descendait les marches, Zoe sentit le regard de l'homme qui la suivait. Elle sut exactement à quel moment il se retourna, comme si le fil qui les avait unis avait soudain été coupé. Quelques instants plus tard, elle entendit une jeep démarrer et s'éloigner. Enfin seule, se dit-elle, étonnée de constater que son soulagement était accompagné d'un sentiment qui ressemblait beaucoup à du regret.

3.

Elle revisita mentalement chaque pièce de la villa pour en prendre possession en rêve. Elle ne s'endormit pas profondément. Elle sentait le sable chaud sous ses doigts, la texture douce de sa serviette sous ses seins nus et les rayons du soleil dardant sur son dos, caressants comme des mains chaudes. Elle émit un léger soupir, et fit lentement rouler ses épaules, se laissant aller au plaisir. Elle se retrouva une fois de plus en haut des marches, regardant vers le bas. Elle rencontra son regard, et cette fois-ci, elle le regarda monter vers elle et...

Elle revint à la réalité dans un sursaut. Son cœur battait la chamade. Elle se redressa sur ses coudes et regarda partout autour d'elle, soudain prise d'une panique inexplicable. La plage était déserte. Elle se laissa retomber sur sa serviette, soulagée. Mais elle se figea soudain, interdite : le flacon de crème solaire qu'elle avait remis dans son sac était là, devant elle sur le sable, posé contre une petite glacière, sortie de nulle part.

Ces deux objets lui indiquaient très clairement que, si elle était seule à présent, elle avait bien eu de la compagnie quelques instants auparavant, pendant qu'elle dormait, vulnérable. Sa gorge se serra lorsqu'elle sentit sur sa peau l'odeur de la crème solaire récemment appliquée, et se remémora la sensation troublante des mains caressantes sur son dos nu, ainsi que sa réaction lascive et sensuelle...

« Oh mon Dieu, il était là, il m'a touchée... et il m'a vue quasiment nue ! »

Il n'avait d'ailleurs même pas essayé de s'en cacher, remarqua-t-elle avec colère. Elle saisit fébrilement le haut de son bikini et l'attacha, les mains tremblantes. Il était certes un peu tard pour ce genre de précautions...

Il lui avait dit qu'il partait, et elle avait entendu sa voiture démarrer. Mais il était revenu discrètement... Les mises en garde d'Adèle résonnaient distinctement à ses oreilles, lui conseillant de fuir tant qu'il était encore temps.

Elle attrapa son sac et y fourra ses affaires. Il existait un autre chemin pour quitter la plage, celui que Sherry empruntait, et elle

Elle était en train de se monter la tête. Il était parti. Il était temps qu'elle reprenne ses esprits et qu'elle l'oublie.

Sa baignade de tout à l'heure avait été très agréable. A présent, après s'être soigneusement appliqué de la crème solaire, elle était allongée sur sa serviette et avait sorti son roman. Mais elle n'arrivait pas à se concentrer sur sa lecture, les lettres semblaient danser devant ses yeux et laissèrent bientôt place à une silhouette au beau visage bronzé.

Au fond, il était normal que l'image de cet homme soit ainsi gravée dans sa mémoire, puisqu'il l'avait surprise en train de fureter honteusement dans une propriété privée. Il aurait pu la remettre aux mains de la police, ou même exiger une tout autre compensation...

Mais inutile de monter cette histoire en épingle. Elle s'assit et fouilla dans son sac pour en sortir sa bouteille d'eau. Elle constata que celle-ci était presque vide, il lui faudrait donc se rationner. Elle repoussa son livre, s'allongea sur le ventre et défit l'agrafe de son bikini. Une vraie séance de bronzage ne lui ferait pas de mal. Elle pourrait ensuite rentrer à l'hôtel, s'asseoir à l'ombre et boire quelque chose de frais.

Elle croisa les bras sous sa tête et ferma les yeux. Le murmure des vagues semblait envahir progressivement ses pensées et balayer les doutes et les inquiétudes de sa journée.

Cette île était vraiment idyllique. Elle se sentait bien. Elle avait l'impression de se trouver devant le

tableau de sa mère et d'y entrer comme Alice dans le Pays des Merveilles. Perdue dans ses pensées, se moquait bien à présent qu'il soit abrupt ou accidenté. Quand elle prit sa robe pour l'enfiler, elle vit l'inconnu descendre les marches, un parasol sous le bras, une bouteille d'eau dans l'autre et une serviette roulée sur les épaules.

Il était trop tard pour courir. Rassemblant son courage, elle se leva et le regarda s'approcher, furieuse.

— Je croyais que vous aviez à faire ailleurs ?

— J'ai aussi droit à une pause déjeuner, répliqua-t-il en montrant la petite glacière. Je me suis dit que vous aimeriez manger quelque chose avec moi, ajouta-t-il, apparemment inconscient du ton hostile de Zoe.

— Eh bien, vous vous êtes trompé !

— Tant pis pour moi. Mais buvez au moins un peu d'eau, je vous en ai apporté. Il est dangereux de se déshydrater, et j'ai vu que votre bouteille était presque vide.

Il planta le pied de son parasol dans le sable et le positionna de façon à faire de l'ombre sur la serviette de Zoe.

— Vous avez osé fouiller dans mes affaires... Il haussa les épaules.

— Je cherchais de la crème pour vous en mettre sur le dos. Vous risquiez de prendre des coups de soleil. C'est comme ça que j'ai vu qu'il ne vous restait que très peu d'eau.

— Je suis sûre que vous avez voulu être gentil, commença-t-elle sèchement.

— Vous croyez ? demanda-t-il en souriant. Oui, il y a peut-être un peu de ça. Ou peut-être que j'ai pensé à la colère de mon employeur s'il avait appris que vous étiez à la clinique avec des brûlures au premier degré ou une insolation, incapable de parler affaires avec lui. Allez, buvez un peu, dit-il en lui tendant la bouteille d'eau.

— Ce ne sera pas nécessaire. Je retourne à l'hôtel, je pourrai boire là-bas.

— Je vois.

Il garda le silence pendant un moment, puis lui demanda :

— Avez-vous déjà séjourné en Grèce ?

— Non, en fait c'est la première fois, mais...

— Mais vous devriez savoir qu'il vaut mieux se reposer pendant les heures les plus chaudes de la journée, et ne pas entreprendre d'effort physique lorsque ce n'est pas indispensable, dit-il d'un ton autoritaire.

Il posa la bouteille sur la serviette de Zoe, et reprit :

— La plage ne vous plaît pas ?

— Elle est parfaite.

— Jusqu'à ce que je vienne gâcher votre plaisir.

— Pourtant, vous avez quand même l'air décidé à rester. Déconcertée, elle le vit étaler sa serviette sur le sable.

— Je viens ici tous les jours à cette heure. Tandis que vous, despinis, n'êtes ici que sur mon invitation. Et la plage est bien assez grande pour nous deux.

— Je ne suis pas sûre que votre employeur serait d'accord. Sait-il à quoi vous occupez votre temps ?

— Il considérerait sans aucun doute comme de mon devoir d'offrir l'hospitalité à son invitée.

— Je ne suis pas son invitée. Pas officiellement. Et vous avez une bien étrange conception de l'hospitalité.

— Comment ça ? demanda-t-il en haussant les sourcils. Je vous ai apporté à manger, à boire et de quoi vous abriter.

Il était debout, les mains sur les hanches, et la contemplait avec une admiration non dissimulée. Son

regard s'attarda sur la courbe de ses seins que son bikini cachait mal.

— Mais si j'ai oublié quelque chose, il vous suffit de me le dire, ajouta-t-il d'une voix chaude.

— Merci, répondit Zoe. Vous en avez déjà bien assez fait. Il éclata de rire.

— Allons-nous enfin déclarer une trêve, despinis ? Cette journée est trop belle pour se quereller. Et si vous ne voulez pas déjeuner avec moi, buvez au moins un peu d'eau.

Zoe lui lança un regard méfiant, puis s'agenouilla et versa dans sa bouteille un peu de l'eau qu'il lui offrait.

— Merci.

Elle reposa la bouteille sur le coin le plus éloigné de la serviette sur laquelle il s'était allongé pendant ce temps, tout à fait à son aise.

— Efharisto, corrigea-t-il. Si vous avez l'intention de prolonger votre séjour sur cette île, il va falloir apprendre un peu de grec.

— J'ai acheté un guide de conversation. Je n'ai pas besoin de professeur particulier, merci.

— Il y a aussi l'attitude. Vous pourriez peut-être apprendre un peu de philoxenia, l'attitude chaleureuse des Grecs envers les étrangers. Parce que certains pourraient ne pas comprendre votre comportement.

— Je ne pense pas que dans cette situation la « chaleur » soit indiquée.

Il se redressa sur un coude et planta son regard dans le sien.

— Qu'est-ce qui vous rend si nerveuse ? Vous croyez peut-être que j'ai l'intention d'abuser de la situation ? Non, despinis. D'abord, il fait beaucoup trop chaud. Ensuite, la perspective de forcer la main à une femme n'a rien d'excitant pour moi.

Il s'allongea de nouveau, les doigts croisés derrière sa tête, contemplant le ciel d'un bleu intense et reprit, pensif :

— Je préfère une chambre fraîche, des rideaux tirés, un lit confortable, et une jeune femme qui aurait envie d'être avec moi autant que j'aurais envie d'être avec elle.

Il tourna la tête et lui sourit.

— Et rien de moins ! Alors vous voyez, vous êtes en sécurité. Zoe rougit et dit d'une voix troublée :

— Vous en dressez un tableau... très vivant.

— Et rassurant, j'espère.

— Oui, concéda-t-elle.

— Assez pour me dire votre nom ?

— C'est... Zoe, répondit-elle après une hésitation.

— Un prénom grec, approuva-t-il. Et moi, je m'appelle Andréas. Maintenant que nous nous sommes convenablement présentés, aimeriez-vous partager mon déjeuner ?

Zoe ne voyait plus aucune raison de refuser. Et il valait peut-être mieux avoir une attitude conciliante avec lui car qui sait si cet homme ne pourrait pas l'aider ?

Elle lui adressa un sourire contrit et murmura :

— Oui, avec plaisir.

La glacière contenait toutes sortes de victuailles : poulet froid, salade, olives noires, tomates, feta et pain frais. Il y avait aussi une boîte en plastique contenant des grappes de raisin et des pêches, ainsi que deux bouteilles glacées de bière, deux verres enveloppés dans des serviettes, des assiettes en papier et des couverts.

Malgré ses réserves, Zoe mangea de bon appétit. Le poulet était succulent, et les olives et les tomates lui parurent bien plus savoureuses qu'en Angleterre.

— Voulez-vous une pêche ?

Il pela le fruit pour elle avec des gestes précis. Elle en profita pour observer ses mains, ses longs doigts et ses ongles soignés... Il était plutôt sophistiqué pour un jardinier ! Et même si sa voix grave trahissait un léger accent, son anglais était parfait.

La pêche était exquise, juteuse et sucrée à souhait, mais Zoe fut gênée de sentir une goutte de jus perler sur son menton pour ensuite aller se perdre au creux de ses seins. Elle vit que cet incident n'avait pas échappé à Andreas, ce qui l'embarrassa encore plus tandis qu'elle s'essuyait avec sa serviette.

Pour détourner son attention, elle lui demanda :

— Vous aimez le jardinage ?

— J'aime beaucoup les résultats que l'on obtient. Pourquoi ? Vous envisagez de faire appel à mes services quand vous viendrez habiter la villa ?

Elle s'essuya les doigts.

— Je n'y ai pas encore réfléchi, mentit-elle.

— Alors réfléchissez-y maintenant.

— Vous êtes si demandé ?

— Bien sûr. Mais je pourrais me laisser convaincre de vous faire une petite place dans mon emploi du temps surchargé.

Soit il avait un ego surdimensionné, soit il plaisantait. Zoe penchait plutôt pour la seconde hypothèse. Elle répondit fraîchement :

— Je crains que vos tarifs ne soient trop élevés pour moi.

— Vous m'en voyez navré. Peut-être pourrions-nous parvenir à un arrangement ?

Il planta son regard dans le sien, et continua d'une voix douce :

— La plupart des échanges économiques de cette île sont basés sur le système du troc. Si vous venez vivre ici, il faudra vous y habituer. Dites-moi, Zoe mou, que faites-vous dans la vie ?

— J'enseigne, répondit-elle brièvement. L'anglais.

— Dans ce cas, il n'y a plus aucun problème. Je m'occuperai de votre jardin et vous me donnerez des cours d'anglais.

Zoe lui lança un regard fulminant.

— Je trouve que votre anglais est déjà très bon.

Les yeux d'Andreas pétillaient. Elle remarqua malgré elle que de petites paillettes dorées scintillaient dans leur sombre profondeur.

— Merci, dit-il en soupirant de manière affectée. Alors, il faudra que nous trouvions autre chose.

— Je pourrais aussi trouver un autre jardinier. De toute façon, rien ne dit que votre patron accepte de me louer la villa.

— Je ne vois pas comment il pourrait vous résister, Zoe mou. Surtout si je vous apporte mon soutien.

— Vous croyez vraiment que le fait de tondre la pelouse et d'enlever les mauvaises herbes vous accorde autant de crédibilité ? Comme c'est intéressant ! Et votre patron vous écoutera ?

— Il a confiance dans mon jugement. Je lui dis quelles branches il faut garder parce qu'elles donneront des fruits et lesquelles il faut couper parce qu'elles sont trop faibles. Pour moi, la nature humaine fonctionne de la même façon.

Stupéfaite, elle s'entendit demander :

— Et moi, je fais partie de quelle catégorie ? Le sourire d'Andreas se fit plus dur.

— Quand je l'aurai décidé, Zoe mou, je vous le dirai.

Il ramassa les reliefs de leur repas et les rangea dans la glacière. Sur ce il se leva, déboutonna son short sans hâte et le laissa tomber sur ses jambes, révélant un boxer noir. Puis il descendit tranquillement vers la mer.

La bouche sèche, Zoe le regarda partir. Il avait un corps extraordinaire, mince, ferme et parfaitement proportionné. Ses longues enjambées lui conféraient une démarche souple, presque féline.

Zoe, en le voyant plonger dans l'eau et commencer à nager vers le large avec des mouvements puissants, revint soudain à la réalité. Peut-être était-ce le moment de lui fausser compagnie ?

Elle enfila sa robe, secoua sa serviette, attrapa son sac et se dirigea vers l'escalier. A chaque pas, elle s'attendait à l'entendre l'appeler, ou même à sentir sa main, humide et salée, posée sur son épaule pour l'arrêter, et l'obliger à se tourner vers lui.

Arrivée en haut des marches, Zoe risqua un œil derrière elle. Elle distingua parfaitement la tête sombre d'Andreas et son corps puissant qui fendait les flots sans difficulté apparente. Heureusement pour elle, il n'avait pas remarqué son départ.

Pourtant, une fois qu'elle eut atteint l'ombre des oliviers, elle se mit à courir de toutes ses forces, et ne s'arrêta pour reprendre sa respiration que lorsqu'elle atteignit la route.

Elle avait très chaud lorsqu'elle arriva à l'hôtel. Elle décrocha sa clé du tableau de la réception et monta dans sa chambre, soulagée de ne pas croiser Sherry et de ne pas avoir à lui raconter comme s'était passée sa journée.

Quand viendrait l'heure du dîner, elle aurait sans doute recouvré son calme et arriverait à faire un commentaire neutre sur les charmes indéniables de Thania.

Elle pourrait peut-être transformer sa mésaventure en une anecdote amusante. « Là-haut, dans la villa, je suis tombée sur le jardinier, surgi de nulle part. Mais pour qui se prend-il avec ses grands airs ? » Et peut-être que Sherry le saurait et pourrait le lui apprendre.

Mais pourquoi avait-elle besoin de le savoir ?

Parce que c'était une très petite île et que même si elle évitait la Villa Danae jusqu'à ce que son propriétaire revienne d'Athènes, elle pouvait tomber sur Andréas à tout moment ; il lui fallait donc un plan pour sauver la face. Elle ne devait cependant pas se faire d'idées : il ne perdrait pas plus de temps avec elle. Après tout, elle n'était pas la seule touriste de moins de vingt-cinq ans sur Thania !

Elle décida de prendre une douche froide et laissa longtemps l'eau fraîche couler sur ses cheveux et le long de son corps brûlant.

Cela ne suffit pas, hélas, à effacer le trouble qui l'avait envahie depuis sa rencontre avec Andreas.

Il fallait regarder les choses en face : cela faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas pris part au jeu de la séduction pour qu'elle puisse se mesurer à un adversaire comme ce beau Grec. Le pauvre George, avec ses déclarations maladroitement, était plus à sa portée. Pas comme cet homme rompu à ce jeu sensuel depuis l'adolescence !

Elle sortit de la douche, se sécha puis enfila un peignoir de soie et prit une canette de limonade dans son minibar. Elle saisit les documents de la Villa Danae et sortit avec sa boisson sur le balcon pour s'installer dans le transat.

Il fallait qu'elle trouve quelqu'un qui puisse vérifier la traduction du document original. Elle devait aussi trouver l'identité de l'employeur d'Andreas. Agacée par la seule mention de ce nom, elle s'agita sur son transat. Elle avait assez pris le soleil pour aujourd'hui. Contre la soie, sa peau était chaude, mais ne brûlait pas. Elle le devait probablement à la crème solaire qu'Andréas lui avait appliquée.

Elle sentait encore ses mains glisser sur son dos... Bizarrement, elle ne se souvenait au contraire d'aucun détail de son intimité avec Mick, qui avait pourtant été son seul partenaire. Elle ne devrait pas se souvenir aussi précisément du contact des mains d'Andreas... elle dormait, en plus !

Que se serait-il passé si elle s'était réveillée ? Serait-elle restée immobile, comme si de rien n'était ? Ou se serait-elle retournée, lui offrant ses seins nus ? L'aurait-elle attiré à elle, sans pouvoir s'en empêcher ?

La gorge serrée, elle sentit son pouls s'accélérer.

Tout cela n'était pas bon pour elle. Il ne fallait pas laisser son esprit vagabonder de la sorte...

Il ne s'était rien passé et il ne se passerait rien. Mais il faudrait qu'elle prenne garde à chaque pas qu'elle ferait à partir de maintenant.

Au loin, le ferry était en train de quitter le port. L'espace d'un instant, elle regretta de ne pas se trouver à bord.

Elle n'aurait jamais dû entreprendre ce voyage — pas sans savoir où elle mettrait les pieds. Elle n'aurait pas non plus dû trahir son intérêt pour la villa si tôt. Mais avait-elle vraiment eu le choix ? C'était ça ou finir au commissariat pour effraction.

Toute cette histoire n'était qu'un malheureux concours de circonstances. A partir de maintenant, il faudrait que les choses prennent un tour plus raisonnable. Zoe tenterait de se renseigner auprès de Sherry, sans avoir l'air trop curieuse, pour savoir quand le patron d'Andreas allait rentrer.

Si elle venait à rencontrer Andreas entre-temps, elle lui laisserait simplement croire qu'elle l'avait fait marcher.

— Alors, la plage vous a plu ? demanda Sherry en apportant une coupelle de tarama sur la table de Zoe.

— Oh oui... seulement, elle n'était pas aussi déserte que vous me l'aviez dit !

— Mince ! Est-ce que Steve Dragos est rentré ? Je n'étais pas au courant. Je croyais qu'il était encore à l'hôpital après sa crise cardiaque.

— Je ne pense pas que l'homme que j'ai vu soit sujet aux problèmes de cœur. Il avait l'air d'être le jardinier.

— Vraiment ? Je ne savais pas qu'il y en avait un. C'est peut-être quelqu'un de la famille de Hara, la personne qui s'occupe de la maison. Comment s'appelle-t-il ?

— Je ne me souviens pas qu'il m'ait dit son nom, prétendit Zoe en versant de l'eau dans son verre.

Elle s'était soudain rendu compte qu'elle ne voulait pas entendre confirmer tous ses préjugés sur lui. Elle ne voulait pas que Sherry lui raconte que le lit d'Andréas ne comptait plus le nombre de ses visiteuses, ni qu'elle la taquine sur leur rencontre.

— Et qui est ce Steve Dragos ?

— Oh, juste notre milliardaire local, répondit Sherry en haussant les épaules. Il possède des pétroliers et des entreprises de transport dans le monde entier. Et entre deux contrats, il a trouvé le temps de faire construire la Villa Danae,

— Je vois..., déclara Zoe d'une voix faible. Mais il ne vit pas dans la villa ?

— Oh, non. Il en a une autre, bien plus luxueuse, un peu plus haut sur la côte.

Sherry lui lança un regard inquiet tandis qu'elle posait sur la table la petite carafe de vin blanc que Zoe avait commandée.

— Dites, j'espère que vous n'avez pas eu d'ennuis parce que vous êtes allée là-bas, dit-elle tout bas.

— Non, ne vous inquiétez pas, la rassura Zoe, baissant la voix à son tour. Mais ils savent que vous utilisez la plage de temps en temps.

— Aïe ! Steve Dragos a dû installer des caméras quelque part... Heureusement que je ne fais pas de nudisme !

Sur ce, Sherry s'éloigna pour prendre la commande d'une famille allemande à une autre table.

En mangeant sa grillade de poisson accompagnée d'une salade, Zoe se laissa assaillir par des questions qui la torturaient : l'homme sur la photographie était-il Steve Dragos ? Était-ce lui qui avait donné la villa à sa mère ? Et si oui, pourquoi ?

Comment diable Gina s'était-elle mise à fréquenter la haute société grecque ? Cela n'avait aucun sens.

Leur famille avait certes toujours bien vécu, mais ils n'avaient jamais roulé sur l'or. Et jamais elle n'aurait soupçonné sa mère d'avoir appartenu à la jet-set !

Zoe se sentait gagnée par le malaise, avec l'impression de plonger dans des eaux troubles et profondes, sans pouvoir remonter à la surface. Son anxiété était accrue par l'idée qu'Andreas pouvait à tout moment entrer dans la cour de l'hôtel. Il savait en effet où elle séjournait, et elle était secrètement persuadée qu'il allait venir la chercher pour lui faire une remarque bien sentie sur sa retraite honteuse.

Pourtant, à chaque nouvel arrivant, son cœur faisait un bond. Mais aucun jeune homme grand et arrogant ne vint parcourir de ses yeux sombres la terrasse de l'hôtel.

Son départ précipité semblait avoir eu l'effet escompté, elle aurait dû s'en réjouir.

Chaque regard, chaque sourire qu'Andreas avait eu pour elle avait trahi des habitudes de séducteur. Ses relations devaient être aussi fragiles et éphémères que les papillons qui voletaient dans le jardin de la villa. C'était bien la dernière chose dont elle avait besoin.

Elle termina son repas par des abricots frais puis un café avec un trait de Metaxa, le cognac local.

— C'était excellent, dit-elle à Sherry lorsque celle-ci vint débarrasser la table. Mes compliments au chef !

— Il s'agit de ma belle-mère. Une cuisinière hors pair. Et une très bonne danseuse également. Vous pourrez le constater demain soir, car nous faisons venir un orchestre.

Tous les autres convives s'en allaient, la plupart se dirigeant vers le port à la recherche d'une taverne où prendre un dernier verre. Zoe se dit qu'elle pourrait en faire autant, mais décida finalement de remonter dans sa chambre.

La journée avait été bien remplie et une longue nuit de sommeil lui ferait le plus grand bien. De plus, elle se sentait encore plus seule au milieu de tous ces gens en couple ou en famille.

Peut-être Gina s'était-elle sentie seule, elle aussi, et que cela lui avait fait oublier ses principes. Elle avait alors flirté avec un homme qui se trouvait être assez riche pour lui offrir une maison au lieu du traditionnel bijou en cadeau d'adieu...

Ce n'était peut-être rien de plus, se dit Zoe en ouvrant la porte de sa chambre.

En allumant la lumière, elle aperçut son reflet dans le miroir — celui d'une jeune femme blonde aux grands yeux clairs, dans une petite robe noire à bretelles, très décolletée. Une robe pour plaire aux hommes, se dit-elle en se moquant d'elle-même. Après tout ce qu'elle s'était dit pendant l'après-midi...

A cette heure-ci, Andreas avait fini son travail pour la journée, et il était probablement rentré chez lui dans une des petites maisons blanches de Livassi, accueilli par sa femme et une ribambelle d'enfants.

A cette idée, sa gorge se serra douloureusement.

4.

Zoe passa une très mauvaise nuit, et se réveilla assez tôt pour voir le soleil se lever dans le ciel immaculé, annonçant une nouvelle journée de chaleur intense.

Elle se leva, prit une douche et mit une jupe de lin noire avec un débardeur assorti par-dessus son bikini. Pour éviter d'avoir trop chaud, elle attacha ses cheveux au sommet de sa tête à l'aide d'une barrette argentée.

— Vous ne retournez pas dans la baie de la Villa Danae ? lui demanda Sherry en lui servant un café.

— Non, je crois que ce serait abuser de ma chance, répondit Zoe. Je pense que je vais plutôt visiter l'île ce matin avant qu'il ne fasse trop chaud. J'aimerais voir tout ce que Livassi a à offrir.

Et, pourquoi pas, rencontrer l'oncle Stavros..., ajouta-t-elle mentalement.

— Eh bien, vous en aurez vite fait le tour ! répliqua Sherry avec une pointe d'ironie. Non, je plaisante, Livassi est une très jolie ville. L'église est vraiment belle, elle possède des fresques magnifiques... mais je vous conseille de couvrir vos épaules si vous voulez y entrer.

— J'ai pris quelque chose au cas où.

Zoe fouilla dans son sac et en sortit une chemise à carreaux noirs et blancs, assez grande pour qu'elle puisse l'enfiler par-dessus son débardeur.

— Et faites attention à l'icône, ajouta Sherry en s'éloignant. Elle est censée aider les femmes qui la regardent à tomber enceintes, alors vous préférerez peut-être l'éviter...

— Il est inutile que je prenne cette précaution, dit Zoe en haussant les épaules. Je suis une célibataire endurcie.

— C'est ce qu'elles disent toutes, répliqua Sherry d'un air entendu.

La route qui montait à la petite place de l'église était en pente raide, et tellement étroite que Zoe dut se plaquer contre les maisons qui la bordaient à plusieurs reprises lorsque des voitures passaient.

Quand elle arriva en haut, elle était à bout de souffle, mais elle devait reconnaître que l'effort en valait la peine : la place était charmante avec ses colonnes vénitiennes et sa petite église byzantine.

Devant l'église, sous les arbres, étaient disposés des tables et des bancs, inoccupés pour l'instant. Peut-être qu'on ne jouait pas au backgammon le week-end, supposa Zoe, déçue. Enfin, elle trouverait d'autres occasions de revenir ici pendant son séjour.

Après avoir revêtu sa chemise, elle pénétra dans l'église où régnait une atmosphère de sérénité et une odeur forte d'encens. Un pope portant une longue barbe et vêtu d'une soutane noire remplaçait les bougies de grands candélabres.

Elle se promena, lentement, tâchant de ne pas troubler le silence par le bruit de ses pas sur la pierre. Elle admira les peintures murales représentant des scènes de la vie du Christ, qui lui étaient familières, et des statues de saints aux traits anguleux et aux yeux pensifs.

Sur les murs latéraux, des niches abritaient de nombreuses icônes, qui étaient apparemment toutes vénérées : elle ne sut donc pas laquelle elle devait éviter de regarder.

De toute façon, c'était un homme en chair et os qu'elle devait fuir, pas une image dorée peinte sur du bois ! Lorsqu'elle sortit de l'église, elle se sentit accablée par la chaleur extérieure. Sous les colonnes, un kafeneion vendait des rafraîchissements. Zoe commanda une citronnade et s'installa sous la devanture pour observer ce qui se passait autour d'elle.

Une des tables sous les arbres était à présent occupée par un groupe de vieux messieurs penchés autour d'une planche qui faisait office de table. Leurs mains bougeaient avec une rapidité impressionnante

pour lancer les dés et déplacer les jetons. L'oncle Stavros était-il parmi ces hommes ? Zoe savait qu'elle n'oserait pas interrompre leur partie pour le leur demander.

Elle sortit de son sac un petit guide touristique qu'elle avait acheté en chemin et se mit à le feuilleter. Le livre louait la merveilleuse tranquillité de l'île et indiquait que Thania était le refuge de quelques célébrités, mais l'auteur n'avait pas grand-chose d'autre à raconter. Le guide mentionnait cependant la Grotte d'Argent, située de l'autre côté de l'île, qui menait à un lac souterrain. On pouvait louer un bateau pour traverser le lac, et la nuit, quand le clair de lune pénétrait par une fissure dans la voûte, les visiteurs se retrouvaient comme dans un écrin d'argent. L'auteur précisait aussi qu'il y avait un écho dans la grotte, que les amoureux utilisaient depuis des générations pour vérifier la fidélité de l'élu de leur cœur. Si on criait le nom de la personne aimée et que l'écho le répétait, il n'y avait rien à craindre. Mais s'il restait silencieux, ce n'était pas de bon augure.

En fermant le livre, Zoe prit soudain conscience que quelqu'un la regardait.

Elle leva les yeux et rencontra le regard méfiant d'un nouvel arrivant dans le groupe des joueurs de backgammon. L'homme était de carrure imposante, avec une masse de cheveux gris et un visage ridé qui avait dû être très beau. Ses mains étaient croisées devant lui sur une canne de bois.

Quand elle croisa son regard, il ne détourna pas les yeux mais continua au contraire à la fixer curieusement, presque féroce, comme s'il la connaissait déjà.

Zoe, de son côté, était prête à parier qu'il s'agissait de Stavros !

Elle s'était à peine levée de sa chaise pour aller lui parler qu'il s'était déjà éloigné, d'une démarche plutôt rapide pour quelqu'un qui avait besoin d'une canne.

Zoe se laissa retomber sur sa chaise, découragée. Elle savait, pour avoir vu des photos de sa mère au même âge qu'elle, à quel point elle lui ressemblait. L'homme avait certainement remarqué cette ressemblance, mais il n'avait visiblement pas voulu nouer de contact.

Enfin, ce n'était que son troisième jour de vacances, elle avait encore le temps de satisfaire sa curiosité à ce sujet. Et elle était convaincue qu'elle y arriverait. Elle jeta un coup d'œil sur les joueurs de backgammon, mais ils étaient totalement absorbés par leur jeu.

Son enquête ayant suffisamment avancé pour aujourd'hui, elle régla son addition et décida de reprendre son rôle de touriste.

Mais sur le chemin de retour, elle se souvint du regard du vieil homme et mille questions lui vinrent à l'esprit.

Sherry n'avait pas menti en disant que la plage municipale était très fréquentée. Zoe commençait à comprendre ce que pouvait éprouver une sardine dans une boîte de conserve... et encore, il n'était même pas midi.

On aurait dit que l'entière population de Livassi s'était donné rendez-vous à la plage pour bronzer, se baigner ou jouer au volley-ball, se dit-elle quand un gros ballon atterrit près de sa serviette, lui envoyant du sable.

Le jeune Grec qui courut vers elle pour le récupérer lui fit un large sourire accompagné d'un regard entendu, tandis que son ami lui criait quelque chose qui devait être un encouragement.

— Eh, jolie fille, tu veux jouer ? demanda-t-il.

— Non, merci.

Après avoir répondu, Zoe se remit à lire ostensiblement son livre pour éviter de poursuivre la conversation.

Ils étaient quatre et n'avaient pas cessé de déranger tout le monde depuis qu'ils étaient arrivés. Elle scruta la plage, espérant apercevoir une des familles qui logeaient à l'hôtel Stavros, mais tout le monde autour

d'elle lui était inconnu. De toute façon, elle faisait probablement toute une histoire de ce qui n'était qu'un chahut innocent. Si elle ne répondait pas, les jeunes gens se lasseraient et cesseraient ce petit jeu.

Mais dix minutes plus tard, comme elle recevait toujours régulièrement du sable, elle en eut assez et préféra s'en aller.

Il était l'heure de déjeuner, de toute façon, et elle avait envie d'essayer la taverne de poisson qu'elle avait repérée sur le port.

Elle enfila sa chemise à carreaux sur son bikini, puis rassembla ses affaires et se leva. Elle avait espéré que les jeunes garçons seraient trop absorbés par leur jeu pour la remarquer, mais au moment où elle atteignit le chemin de pierre qui bordait la plage pour retourner au port, elle réalisa que deux d'entre eux la suivaient.

Elle accéléra le pas, trébuchant parfois sur les pavés avec ses sandales, mais celui qui lui avait parlé en anglais la rattrapa sans effort et posa une main sur son avant-bras.

— Tu viens prendre un verre dans le bar de mon frère ?

— Non merci, répondit Zoe sans sourire. Elle essaya de se dégager mais sans succès.

— Tu dois être gentille avec nous.

Son acolyte vint se poster de l'autre côté, si bien qu'elle se retrouva prise au piège entre eux deux.

— J'ai travaillé à Zakynthos l'année dernière, commença-t-il en roulant des yeux. Toutes les Anglaises étaient très gentilles.

— Tu as un appartement ? demanda le premier. Allons-y prendre un verre, koukla mou. Ce sera plus calme, plus intime.

Il releva la manche de Zoe et caressa sa peau au creux de son coude, de ses doigts chauds et moites.

La colère de Zoe commençait à laisser place à la terreur, mais elle n'osait pas le montrer. Elle dit d'une voix furieuse :

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi immédiatement ! Le deuxième se mit à rire.

— Sois mignonne, et on te fera passer un bon moment.

— C'est ça, et moi je vous ferai visiter le poste de police ! Avec une force qu'elle ne se connaissait pas, Zoe se dégagea et s'éloigna en courant. Mais quelques mètres plus loin, elle se heurta à quelqu'un qui bloquait sa route et recula en poussant un cri.

— Du calme, pehdi mou.

C'était la voix d'Andréas. Ses mains se fermèrent sur les épaules de Zoe.

— Tout va bien. Vous êtes sauvée.

Par-dessus ses épaules, il regarda ses assaillants, leur parlant à voix basse dans sa propre langue.

Zoe vit, incrédule, qu'ils avaient soudain perdu de leur superbe. Puis Andreas haussa le ton et ils repartirent aussitôt vers la plage.

— Eh bien, dit Zoe d'une voix tremblante. Ils ne vous ont pas opposé beaucoup de résistance, à vous. Ils vous connaissent ?

Andreas fronça les sourcils.

— Bien sûr. Thania est une île très petite. Je leur ai simplement rappelé que nous travaillons tous pour le même homme, et que celui-ci ne serait pas content de savoir qu'ils ont harcelé une touriste. Mais je dois vous dire qu'ils sont plus stupides que dangereux.

— Pas de mon point de vue.

Zoe recula d'un pas pour se libérer de son étreinte. Il était en jean, et sa fine chemise blanche était ouverte, révélant, une fois encore, plus de peau dorée par le soleil qu'elle n'aurait voulu en voir.

Troublée, elle se dépêcha de reprendre la conversation :

— C'est vraiment tout ce que vous leur avez dit ?

— Disons que j'ai ajouté quelques tournures bien senties, que je vous épargnerai.

— Je vois. Mais au fait, que faites-vous ici ?

— Eh bien, j'étais, je crois, en train de vous tirer des griffes de ces importuns.

— Non, je veux dire : comment se fait-il que vous soyez arrivé pile au bon moment ? N'est-ce pas une étrange coïncidence ?

— Vous aviez besoin d'aide et il se trouve que je passais par là.

— Il ne s'agit donc que d'une simple coïncidence ? Il haussa les épaules.

— C'est un sentier public, qui mène à une plage publique. Pourquoi ne l'emprunterais-je pas ? Mais j'admets que j'étais venu vous chercher.

Le pouls déjà rapide de Zoe se mit à battre crescendo.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que la plage de la villa me semblait trop calme sans vous, répondit-il en lui souriant. Et hier, vous êtes partie sans dire au revoir.

— J'étais gênée. J'étais entrée par effraction. Je n'avais pas vraiment le droit de me trouver là, je le savais.

— Bien que je vous aie invitée à rester ?

— Vous savez, ce n'était pas vraiment à vous de le faire. Si votre patron désapprouve ceux qui importunent les touristes, il ne doit pas non plus apprécier que vous receviez des visiteurs en son absence.

— Je vous assure qu'il en serait honoré.

— Peu importe, je pense qu'il vaudrait mieux que je garde mes distances à présent.

— Alors la villa ne vous intéresse plus ? Vous avez changé d'avis, vous ne voulez plus vivre ici ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Tant mieux, parce que j'ai parlé à mon employeur de votre intérêt pour sa maison et il est impatient de vous rencontrer.

Zoe ne s'attendait pas à cela. Elle avait tenté de mener sa propre enquête pour garder le contrôle de la situation, mais tout semblait lui échapper à présent.

— N'est-ce pas un peu prématuré ? J'ai cru comprendre qu'il était souffrant...

— Il est en voie de guérison. Et il s'ennuie. Il a besoin de distractions, de nouveaux centres d'intérêt et vous pourriez lui en fournir.

— Je veux parler affaires avec lui, je ne suis pas une actrice de cabaret, répondit Zoe.

— Non, en effet. Elles sont en général plus souriantes. Zoe se mordit la lèvre.

— Je suis désolée. Je suis encore stressée par ce qui vient de se passer.

— Vous avez besoin de manger quelque chose et de boire un bon verre de vin : venez déjeuner avec moi. Ainsi, pendant notre repas, vous pourrez exprimer toute la gratitude que vous éprouvez envers moi pour vous être venu en aide, comme vous souhaitez certainement le faire.

Zoe se sentit désemparée. Il avait encore réussi à tourner la conversation à son avantage. Comment diable y parvenait-il ?

Mais il n'était pas question qu'elle change d'avis. Elle n'était pas prête à risquer un autre repas en tête à tête avec lui, même si cette fois il y avait une table pour les séparer et des gens tout autour d'eux.

Elle parvint à esquisser un sourire.

— J'ai déjà prévu quelque chose pour le déjeuner. Je vous remercie pour tout : vous m'avez tirée d'une situation... désagréable. Je vous en suis reconnaissante, je vous assure.

Elle faillit lui serrer la main, mais se ravisa. Il valait mieux éviter tout contact physique entre eux.

— Alors, merci encore et... à une prochaine fois, peut-être. Sur ce, elle s'en alla. Cette fois-ci, il avait dû

saisir le message. De plus, vu les prix qu'elle avait lus le matin même sur les menus affichés devant la taverne de poisson, elle lui avait fait une faveur : il n'aurait pas pu se permettre de l'inviter avec sa paie de jardinier.

La taverne était bondée, presque toutes les tables étaient occupées. Zoe hésitait sur le seuil, se demandant si elle ne ferait pas mieux de revenir un autre jour, lorsqu'un serveur apparut.

— Vous voulez déguster du poisson frais ? Venez, je vous prie. J'ai une bonne table pour vous.

Elle se retrouva en un clin d'œil attablée sous l'auvent, dans un coin isolé, à l'ombre d'un jasmin grimpant sur une treille.

L'endroit était plus qu'agréable, se dit-elle en soupirant d'aise.

Elle tendit la main pour effleurer les pétales jaune doré des roses en bouton qui ornaient le centre de la table, couverte d'une nappe blanche impeccable. Elle observa au passage que seule sa table possédait une telle décoration.

Le serveur revint avec empressement lui apporter une carafe d'eau fraîche, un panier contenant des petits pains croustillants et des couverts pour deux personnes.

Voyant cela, elle s'adressa timidement au garçon :

— Excusez-moi...

Mais il était déjà parti, slalomant entre les tables. Il revint un instant plus tard avec un seau à glace et une bouteille de vin blanc. Cette fois-ci, Zoe recula sa chaise avec détermination.

— Je suis désolée. Il y a visiblement une erreur.

— Non, il n'y a aucune erreur, dit Andreas en s'asseyant le plus naturellement du monde sur la chaise en face d'elle. J'espère que vous avez faim, poursuivit-il en souriant à Zoe, parce que Kostas nous a trouvé du homard.

Elle se rassit, paralysée par la colère, et le fusilla du regard tandis que le serveur remplissait leurs verres. Dès qu'il fut parti, elle se pencha en avant.

— Que les choses soient bien claires : il n'y a pas de « nous ».

— Non ? Il suffit pourtant que deux personnes se trouvent ensemble pour que l'emploi de ce pronom soit justifié, il me semble. Et vous ne pouvez nier que c'est notre cas en ce moment.

— Je me fiche de vos considérations grammaticales : je m'en vais.

— Vous n'aimez pas le homard ?

— Cela n'a rien à voir avec le menu, répondit-elle en se levant. Je n'apprécie pas d'avoir été ainsi manipulée. Je vous avais clairement précisé que je déjeunais seule.

— Ce mot, «seule », encore. Dites-moi, pehdi mou, savez-vous ce que signifie « Zoe » en grec ?

— Non.

Les yeux noirs d'Andreas fixèrent les siens.

— Cela veut dire «vie ». Alors, comment pouvez-vous avoir tellement peur de vivre ?

Zoe rougit aussitôt.

— Ce que vous dites est méchant. Et totalement infondé.

— Alors pourquoi rejetez-vous l'amitié qui vous est offerte ?

— L'amitié ? C'est ce que vos « collègues » avaient en tête tout à l'heure ?

— Vous pensez que je suis comme eux ? demanda-t-il d'un air incrédule.

Elle baissa les yeux vers la table.

— Comment savoir ? répondit-elle d'une voix étouffée. Comment pourrais-je faire la différence ?

— Voilà une chose à laquelle j'essaie de remédier, mais sans grand succès. Asseyez-vous, Zoe mou, et je vous dirai tout ce que vous voudrez savoir.

Voyant qu'elle hésitait, il ajouta :

— Et puis, Kostas sera triste s'il apprend qu'il a préparé son excellent homard pour rien.

D'un air contraint, Zoe se rassit sur sa chaise.

— Je ne sais pas pourquoi j'accepte, murmura-t-elle.

— Parce que vous avez faim, répondit aussitôt Andreas. Et soif aussi, ajouta-t-il en levant son verre. Je porte un toast à vos yeux, agapi mou.

Surprise par le ton intime d'Andreas et consciente du fait qu'elle rougissait, Zoe fit tinter à contrecœur son verre contre le sien.

— Santé, répondit-elle gauchement.

Le serveur reparut avec des assiettes contenant de l'houmous et du tzatziki, un bol d'olives noires et un plat de salade composée.

— Vous aimez la cuisine grecque ? demanda Andreas en lui présentant la corbeille de petits pains.

— Tout ce que j'ai mangé ici jusqu'à présent était délicieux.

— Tant mieux. Sur Thania, vous ne trouverez que des produits locaux. L'île appartient à ses habitants. Ils pêchent, cultivent leurs olives et font leur vin, et cela leur suffit.

— Et parfois ils jardinent pour les riches, compléta Zoe en prenant un morceau de pain qu'elle trempa dans du tzatziki. Est-ce que cela suffira à votre bonheur pour le reste de votre vie ?

— Probablement pas. Mais le jardinage ne représente qu'une partie de mes activités, comme je vous l'ai dit, Zoe mou. Je suis très polyvalent, termina-t-il en souriant.

— Je vous crois, répondit Zoe d'une voix faible.

Le sourire d'Andreas s'élargit, lui donnant l'impression qu'il savait exactement à quoi elle avait pensé.

— Et vous, pehdi mou ? Vous pensez enseigner l'anglais toute votre vie ?

— Probablement, répondit-elle, sur la défensive.

— Quel dommage. Vous n'avez pas envie de vous marier, d'avoir des enfants à vous au lieu de vous occuper de ceux des autres ? lui demanda-t-il d'une voix douce.

Elle se remémora tout à coup la demande en mariage de George qu'elle avait réussi à esquiver dans le bar à vin et se retint de sourire. Elle le regarda dans les yeux.

— Non, pas du tout. J'ai une carrière professionnelle qui me comble.

— Et c'est cette carrière qui vous tient chaud au lit la nuit ?

— Cela ne vous regarde absolument pas. Je croyais que ce déjeuner était censé m'en apprendre plus sur vous.

— Mais vous pouvez me demander ce que vous voulez. Je suis prêt à vous fournir des réponses.

— Eh bien, vous pourriez commencer par me dire comment vous vous appelez.

— Mon nom est Stephanos, Andreas Stephanos. Que voulez-vous savoir d'autre, Zoe mou ? Mon âge, mon poids, ma taille ?

— Je ne pense pas que cela soit nécessaire.

Elle en savait déjà trop dans ce domaine, d'ailleurs. Tous ses sens en éveil l'avaient déjà bien informée à ce sujet : il devait avoir la trentaine, mesurer un mètre quatre-vingt-cinq, ou peut-être un peu plus, et il n'avait pas un seul kilo en trop.

— Alors, quoi d'autre ? demanda-t-il en la regardant avec amusement. Mon signe astrologique ? Mes revenus annuels ?

Elle haussa les épaules.

— Pour la première question, je dirais que vous êtes scorpion. La seconde ne me regarde pas.

Il lui lança un regard ironique.

— Vous n'êtes vraiment pas une femme comme les autres.

— Non, en effet. Et pour votre signe, j'avais raison ?

— Eh bien, je dois dire que... oui, admit-il en lui servant du vin. Alors, pourquoi ne me posez-vous pas une autre question ?

— Parce que je n'en trouve pas, répondit Zoe simplement.

— Non ? Vous ne voulez pas savoir si je suis marié ?

Elle se servit un peu d'houmous pour se donner le temps de trouver une réponse.

— Je ne suis pas sûre d'obtenir une réponse honnête.

— Quel intérêt aurais-je à vous mentir ? Sur une île de cette taille, il se trouverait bien vite quelqu'un pour vous dire si j'étais marié. Probablement l'épouse en question, d'ailleurs.

Après un silence, il reprit :

— Et vous, Zoe mou ? Vous ne portez pas d'alliance, mais cela ne veut plus dire grand-chose à notre époque. Est-ce qu'un homme attend votre retour, incapable de trouver le sommeil en votre absence ?

Elle se mit à dessiner des formes imaginaires sur la nappe du bout de son doigt.

— Je n'ai pas vraiment eu le temps de sortir et de rencontrer des gens récemment. Ma mère est tombée gravement malade et je suis allée habiter avec elle.

— Je suis désolé. Elle va mieux maintenant, j'espère ?

Zoe fixait toujours la nappe, traçant des cercles. Elle secoua la tête en silence.

— Ah, pedhi mou, dit-il d'une voix douce. Alors nous partageons la même douleur, celle d'avoir perdu une mère.

— Oh, je... je suis désolée, dit-elle en levant les yeux vers lui. Est-ce que c'est... récent ?

— Cela fait maintenant dix ans. Elle a toujours eu une santé très fragile. Mais quand ça arrive, on n'est jamais vraiment prêt.

— C'est vrai, c'est très dur, confirma-t-elle en soupirant. Vous avez toujours votre père ?

— Oh, oui, dit-il en esquissant un faible sourire. Mais vous avez perdu le vôtre, n'est pas ?

— Oui. A présent, il faut que je me construisse une autre vie, que je pense à moi. Ces vacances sont un nouveau départ.

Il posa une main sur la sienne pour apaiser son tremblement.

— C'est pour ça que vous voulez être seule ? Vous croyez qu'en ne laissant personne entrer dans votre nouveau monde, vous ne souffrirez plus ? Ça ne marche pas comme ça, je vous assure. Un jour ou l'autre, quelqu'un entrera dans votre vie, et que ce soit avec de bonnes ou de mauvaises intentions, vous ne pourrez rien y faire.

Elle regarda les longs doigts qui couvraient les siens. Tout son corps était soudain tendu par un désir ardent. Elle retira brusquement sa main et attrapa un morceau de pain pour justifier son geste.

— A vous entendre, tout cela est bien effrayant. Et j'ai déjà eu mon compte de frayeurs pour aujourd'hui.

— C'est fini, maintenant. Personne ne vous fera plus peur sur Thania, je vous le promets.

Zoe lui lança un regard sceptique.

— Vous avez donc tant d'influence ?

— Les gens savent que je suis un homme qui tient ses promesses, dit-il d'un ton décontracté mais convaincant.

— Alors j'ai de la chance d'être tombée sur vous.

— Ce n'est pas de la chance, matia mou, c'est le destin. Mais voici notre déjeuner, ajouta-t-il prosaïquement.

Zoe le regarda abasourdie, le souffle coupé par tant d'assurance.

Les homards étaient excellents, servis grillés avec une sauce au beurre fondu.

Il lui fut impossible de garder ses distances comme elle l'aurait voulu, au cours de ce repas aussi informel, où Andreas lui montrait en riant comment manger avec les doigts et casser chaque petite partie

du crustacé pour en extraire la chair délicieuse.

On leur apporta ensuite un plateau de cerises et deux petites tasses de café grec avec du cognac.

— Je crois que je ne peux plus bouger, confessa Zoe. Andreas lui sourit paresseusement.

— Alors ne bougez pas, pedhi mou. Rien ne presse.

Un coup d'œil autour d'elle lui indiqua qu'il avait raison. Après l'agitation de l'heure du déjeuner, une vague de somnolence semblait être tombée sur la taverne. La plupart des clients étaient confortablement installés à l'ombre et attendaient que l'après-midi s'écoule. Les cris joyeux n'étaient plus que chuchotements. Ceux qui s'en allaient lentement étaient des couples, remarqua Zoe, et elle se souvint alors de ce qu'Andreas lui avait dit à propos d'une chambre fraîche dans la chaleur de l'après-midi. Elle se demanda s'il s'en souvenait lui aussi.

— Non, en effet, je ne suis pas pressée, répondit-elle en essayant de recouvrer son calme. Mais vous avez sûrement des choses à faire.

« Et des personnes à voir... »

Il avait dit qu'il n'était pas marié, mais il pouvait avoir une femme — ou plusieurs — dans sa vie. Elles devaient sûrement se bousculer pour s'attirer ses faveurs depuis qu'il était adolescent.

Il haussa les épaules.

— Rien qui ne puisse attendre. A moins que vous ne souhaitiez vous débarrasser de moi...

— Bien sûr que non. C'était en partie vrai.

— Vous avez été très gentil, ajouta-t-elle précipitamment. Je crains juste d'avoir abusé de votre temps.

Il posa sur elle un regard lourd de sous-entendus.

— Vous croyez que je suis simplement gentil, Zoe mou ? Etes vous réellement si naïve ?

Le visage de Zoe se décomposa.

— Je ne suis pas du tout naïve. Je vous avais accordé le bénéfice du doute. Mais je vois que j'ai eu tort, lança-t-elle en attrapant son sac. Je vous préviens, je tiens à payer mon déjeuner.

— Vous perdez votre temps, répondit Andreas, imperturbable. Kostas n'acceptera pas votre argent.

— Et pourquoi donc ?

Il se pencha en avant et plongea ses yeux dans les siens. Zoe ne put s'empêcher de remarquer qu'il avait des cils extraordinairement longs, épais et recourbés, qui contrastaient avec la virilité troublante qu'il dégageait.

— Pour la même raison que vous pourrez reprendre votre quête de solitude sur la plage municipale cet après-midi si vous le souhaitez, lui expliqua-t-il doucement. Parce que vous avez été vue en ma compagnie et que cela va très vite se savoir. Cela vous met à l'abri de tout dérangement.

Zoe poussa sa chaise en arrière et se leva, furieuse devant tant d'audace.

— Je vous remercie, mais j'ai passé l'âge d'être chaperonnée. De toute façon, je ne suis pas près de retourner à la plage municipale. Il doit bien y avoir une parcelle de cette île que votre réputation n'a pas atteinte, et j'ai la ferme intention de la trouver et d'y passer le reste de mes vacances en paix.

— La paix ? demanda-t-il en se levant à sa suite. Vous avez mis fin à tout espoir de paix en vous rendant à la villa hier. Et vous le savez aussi bien que moi, jeune fille, alors ne me regardez pas avec ces yeux innocents.

— Puisque j'ai le choix, dit-elle d'un ton glacial, je ne vous regarderai plus du tout.

Sur ce, elle fit volte-face et sortit de la taverne. Elle longea le port pour regagner l'hôtel, sans être sûre d'y trouver le repos.

5.

Allongée sur son lit à fixer le plafond, Zoe ne cessait de se le répéter : elle l'avait échappé belle ! Déjeuner avec Andreas avait été une des plus grossières erreurs de sa vie et elle avait honte en repensant à la facilité avec laquelle elle avait succombé à son invitation.

Il était indéniable qu'Andreas Stephanos était un homme dangereusement séduisant, et ce n'était que lorsqu'il avait honteusement suggéré que tout le monde sur l'île la considérait à présent comme une de ses conquêtes qu'elle avait enfin recouvré ses esprits, juste à temps.

Comment avait-il réussi à acquérir autant d'ascendant sur les habitants de l'île ? Cela avait-il un rapport avec la richesse de son patron, ou bien était-ce simplement dû à son caractère ? Sûrement un peu des deux.

En tout cas, il fallait absolument qu'elle l'évite à partir de maintenant.

Elle tenait à peine sur ses jambes lorsqu'elle rentra à l'hôtel, la chaleur écrasante ajoutant encore à son trouble. Son premier réflexe en arrivant fut de prendre une douche fraîche, mais cela ne parvint pas à l'apaiser comme elle l'avait espéré.

Le contact du fin paréo sur sa peau exacerbait ses sens et faisait naître une chaleur au fond d'elle-même qui la faisait frissonner. Elle était incapable de maîtriser cette volupté envahissante.

« Ridicule. Grottesque, même », se dit-elle, s'en voulant de s'être laissée aller.

Elle s'était toujours considérée comme quelqu'un de très raisonnable. Alors, comment expliquer sa réaction brûlante face à un homme avec lequel elle n'avait pas passé plus de quelques heures ?

Ce n'était pas son genre, elle n'était pas comme ça, se répétait-elle en se retournant sur le ventre pour enfoncez la tête dans son oreiller. De toute façon, elle n'était pas là pour ça. Elle avait une mission sérieuse à remplir, il ne fallait pas qu'elle l'oublie.

Et puis, elle montrerait à Andreas qu'il existait au moins une touriste immunisée contre les attraits indéniables de son physique. « Mais si c'était le cas, lui demanda une petite voix sournoise, pourquoi ne le reléguait-elle pas dans le même placard de sa mémoire que Mick et le pauvre George? »

— Alors, comment était le grand tour de Livassi ? demanda Sherry en servant un verre de retsina à Zoe qui était descendue au bar de l'hôtel avant le dîner.

— J'ai trouvé ça merveilleux, répondit-elle sincèrement. J'ai même vu les joueurs de backgammon.

Le regard de Sherry pétilla.

— Avez-vous fait la connaissance de l'oncle Stavros ?

— Malheureusement, il partait au moment où je suis arrivée. Inutile de préciser que c'était elle qui l'avait fait fuir...

— Ça ne lui ressemble pas de manquer une belle femme blonde, commenta Sherry gaiement. Il doit enfin avoir pris conscience de son âge...

Zoe haussa les épaules en souriant.

— Peut-être, dit-elle, en se penchant pour gratter la tête d'Archimède qui s'étala à ses pieds, ravi.

Plusieurs clients commençaient à entrer et Sherry s'éloigna pour prendre leurs commandes.

Zoe but son vin à petites gorgées, savourant son arôme résiné. Le commentaire de Sherry à propos de l'oncle Stavros semblait confirmer sa propre opinion. Mais elle n'était pas n'importe quelle blonde, elle était la fille de Gina, et la ressemblance n'avait pas échappé au vieil homme, qui en avait été incommodé. Zoe décida de retourner au square dès le lendemain. S'il tentait de s'éclipser, eh bien, elle le suivrait et lui poserait deux ou trois questions. Elle découvrirait alors ce qu'il savait sur sa mère et sur le séjour de

celle-ci à Thania. Parce qu'il devait y avoir quelque chose.

Elle perçut des bribes de mélodies s'échappant de la cour, et se souvint que Sherry lui avait parlé d'un orchestre et d'une soirée dansante.

Il était temps de mettre toutes ses réflexions entre parenthèses pour s'amuser un peu ! Elle dîna d'agneau rôti accompagné de pommes de terre sautées et de haricots verts. Elle savoura chaque bouchée de ce délicieux repas.

Les tables supplémentaires qui avaient été installées pour la soirée furent rapidement occupées par des gens du coin. Les soirées dansantes de l'hôtel Stavros étaient de toute évidence des événements à ne pas manquer, et les gens y venaient avec toute leur famille.

Deux jeunes couples ouvrirent la danse en costumes traditionnels et se faufilèrent entre les tables pour inviter les clients de l'hôtel à les suivre dans une longue farandole. Lorsqu'ils arrivèrent au niveau de Zoe, elle secoua de la tête en souriant : elle n'avait jamais été très douée pour la danse et la complexité des pas à exécuter la décourageait d'avance.

Elle trouvait très plaisant de rester assise dans un coin à boire du vin et à écouter les musiciens jouer du bouzouki. Elle applaudissait en rythme, absorbée par les mouvements des danseurs qui avaient formé un large cercle, quand un frisson la parcourut soudain. Elle n'entendait plus la musique, ses mains avaient cessé de battre la mesure. Elle tourna la tête pour regarder en direction de l'entrée de la cour, éclairée par des lampions, avec un mélange d'excitation et d'effroi, tout en sachant déjà qui était là.

Andreas se tenait sous la voûte fleurie, une main posée négligemment sur la hanche, l'autre tenant une veste jetée nonchalamment sur l'épaule. Ses yeux étaient fixés sur elle, un léger sourire flottait sur ses lèvres.

Lorsque son regard croisa celui de Zoe, il la salua silencieusement, d'un signe de la tête empreint de gravité.

Déconcertée, elle le vit faire demi-tour et se diriger vers une table de l'autre côté de la cour. Ses occupants se levèrent pour l'accueillir, lui souhaitant bruyamment la bienvenue, tandis que plusieurs jolies jeunes filles manœuvraient déjà pour s'approcher de lui.

Zoe ressentit un douloureux pincement au cœur. Au moins, les choses étaient claires.

Elle saisit son verre de vin et en but une grande gorgée. Elle ne pouvait pas se lever et s'en aller, parce qu'alors Andreas penserait que ses actes avaient un effet sur elle et que le fait qu'il ne soit pas venu la voir avait une quelconque importance. Non, il fallait qu'elle reste assise encore une demi-heure au moins et qu'elle tienne bon.

Elle frissonna et but encore un peu de vin. Son regard, hélas, était irrésistiblement attiré par Andreas. Il penchait la tête pour mieux entendre ce que lui disait la jeune fille assise près de lui, une créature aux grands yeux noirs et à la bouche sensuelle qui ne cessait de lui parler en alternant sourires et moues étudiées.

Elle fut soulagée de voir les danseurs revenir et détourner un peu son attention. Mais sa carafe de vin était presque vide et elle ne pourrait pas rester là indéfiniment à faire comme si tout la fascinait sauf lui.

Elle finit par le perdre de vue, jusqu'à ce que sa voix lui murmure à l'oreille :

— Venez danser avec moi.

— Je ne connais aucun pas, répondit-elle en se levant néanmoins.

— Eh bien, je vais vous apprendre.

Il la suivit en marchant près d'elle, sans toutefois la toucher, jusqu'à la piste de danse. Il lui était impossible de s'échapper. Elle sentit tous les regards rivés sur eux et se mit à rougir. Elle croisa le regard de Sherry qui avait l'air catastrophée.

— Andreas, je ne peux pas...

— Si, Zoe mou, vous le pouvez.

Il sortit un mouchoir blanc de sa poche et lui en offrit un coin.

— Vous voyez ? dit-il en souriant, moqueur. Nous ne sommes même pas obligés de nous toucher. Pour l'enchaînement des pas, regardez ce que fait Soula et suivez.

Zoe obéit en silence, sans détacher ses yeux des pieds de la danseuse en collant blanc et chaussures noires à talons plats. Elle trébucha un peu au début, mais se mit à imiter la danseuse, concentrée sur le rythme de la musique — bien plus régulier que les battements de son cœur — et commença à se laisser aller. Elle rit lorsqu'elle se retrouva à tourner dans un sens, puis dans l'autre, et eut le souffle coupé en voyant le premier danseur de la troupe bondir dans les airs avant d'entamer un formidable jeu de jambes et de sauts périlleux.

Pendant tout ce temps, elle ne put oublier la présence de l'homme qui tenait l'autre extrémité du mouchoir, si près d'elle tout en gardant ses distances.

Elle était presque déçue lorsque la musique s'acheva et que la farandole de danseurs, souriants mais hors d'haleine, se dispersa.

Elle se retrouva assise à sa table. On avait déposé une nouvelle carafe de vin ainsi que des verres propres et deux petites tasses de café épais, fort et doux à la fois. Et Andreas était assis à son côté. Comme s'il avait tout prévu depuis le début...

— Alors, matia mou, commença-t-il doucement. Vous m'avez menti ?

— Menti ?

Il avait dû apprendre qui elle était et pourquoi elle était venue à Thania. Elle ne s'était pas préparée à ce type de confrontation — du moins, pas avec lui.

— Je... je ne comprends pas.

— Vous m'aviez dit que vous ne saviez pas danser.

— Oh, vous voulez dire, ça...

— Oui, « ça », reprit-il d'une voix moqueuse. Que pourrait-il y avoir d'autre ? Avec un peu de pratique, vous vous débrouillerez très bien.

« Dans quel domaine ? La danse ou le mensonge ? » se demanda Zoe. Elle répliqua courageusement :

— Est-ce que cela en vaudrait vraiment la peine ?

— Mais oui. Si vous avez toujours l'intention de vivre à la Villa Danae. A moins que vous n'ayez changé d'avis ?

Elle haussa les épaules.

— Cela dépendra de la façon dont se dérouleront les négociations avec votre employeur. Parlez-moi de lui...

Il but une gorgée de café, l'air pensif.

— Que voulez-vous savoir ?

— Eh bien... quel âge a-t-il, par exemple ?

Ou bien : a-t-il connu une jeune femme qui s'appelait Gina, par hasard ?

— Il n'est plus tout jeune, commença Andreas en riant doucement. Mais il ne serait pas content de me l'entendre dire. Il a encore l'âge d'apprécier le sourire d'une jolie femme, si c'est ce que vous voulez savoir.

Zoe rougit.

— Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, répliqua-t-elle précipitamment. Vous... vous semblez beaucoup l'aimer.

Ce fut à son tour de hausser les épaules.

— Il a été bon pour moi, pendant des années — à sa façon.

— C'est comme ça qu'il a acheté votre loyauté, je présume.

Et cela devait représenter beaucoup d'argent, se dit Zoe, en observant la chaîne en or ciselé à son cou et sa montre qui ressemblait à s'y méprendre à une Rolex.

Andreas s'était soudain raidi.

— Vous croyez peut-être que je suis à vendre ? demanda-t-il d'un ton trop calme, inquiet. Eh bien, vous vous trompez. Je n'appartiens à personne d'autre qu'à moi-même.

Zoe releva le menton.

— Vous acceptez son argent, lui fit-elle remarquer.

— Cet argent, je le mérite, soyez-en certaine, Zoe mou.

— Et terroriser les gens fait-il partie de vos devoirs ?

Il fronça les sourcils pendant un moment, puis son visage s'illumina d'un large sourire.

— Qui ai-je bien pu terroriser ? Vous, pehdi mou ? Certainement pas.

— J'ai pu constater l'effet que vous faisiez à ces stupides gamins sur la plage. Et quand vous êtes arrivé ce soir, tout le monde s'est tu.

— Ah oui ? demanda-t-il d'un ton moqueur. Je n'ai pas remarqué. Je n'avais d'yeux que pour vous.

Elle avala avec peine sa salive.

— Ce n'est pas vrai.

— Pourtant je suis là, avec vous et personne d'autre.

— Pourquoi ? demanda Zoe, peinant à contrôler sa respiration qui s'emballait. Parce que je suis partie sans votre permission du restaurant et que vous aviez besoin de rétablir votre ascendant sur moi ? De peur que la nouvelle circule et que vous perdiez la face ?

Il la regarda longtemps, posément, jusqu'à ce que son regard rencontre le sien.

— Est-ce vraiment ce que vous pensez, Zoe mou : que j'ai quelque chose à prouver ? En réalité, peut-être que je bénéficie simplement d'une partie du respect qu'ils éprouvent pour mon employeur.

— Est-il donc si puissant, même à distance ?

— Vous en jugerez par vous-même, pehdi mou, lorsque vous le rencontrerez.

— Oui, répondit Zoe sans enthousiasme, je suppose. Savez-vous quand il rentrera ?

— Dès que ses médecins le lui permettront. Andreas garda le silence un instant, puis proposa :

— Si vous êtes si impatiente, matia mou, je devrais peut-être vous présenter à mon ami Dimitrios. Il travaille dans l'immobilier et il pourrait vous trouver une autre propriété qui pourrait également vous convenir.

--- Non!

— Vous voulez dire que c'est la Villa Danae ou rien ? Pourquoi donc ?

Elle avançait en terrain miné, mais elle parvint à se fabriquer un sourire insouciant.

— Il se trouve que la villa est admirablement bien placée. Jamais je ne trouverai un bien comparable. En plus, elle n'a jamais été habitée, personne n'en a vraiment profité. Je trouve ça... tragique.

— Mais même un paradis comme Thania peut avoir son lot de tragédies, Zoe mou. Et il n'est peut-être pas raisonnable de vous fixer sur cette maison en particulier. Mon... patron a accepté de vous rencontrer, rien de plus.

Un instant, elle fut tentée de se confier à lui, lui dire pourquoi elle était à Thania et lui demander de l'aider.

Mais sa raison reprit le dessus, lui recommandant de ne pas faire une chose aussi inconsidérée. Andreas était l'homme de Steve Dragos, il était donc peu probable qu'il s'engage dans quoi que ce soit qui puisse nuire aux intérêts de son employeur...

Peu importe ce qui avait pu se produire par le passé, les promesses qui avaient pu être faites, le temps

s'était écoulé et il n'y avait aucune garantie que ce monsieur Dragos cède la villa sans difficulté.

Elle lui sourit, but un peu de vin.

— Eh bien, je n'ai plus qu'à croiser les doigts.

— Si ça ne marche pas, si vous n'obtenez pas la maison, vous partirez ?

— Oui. Il sourit.

— Alors il faudra que je trouve le moyen de vous faire changer d'avis, agapi mou. Pour l'instant, allons danser, lui ordonna-t-il en se levant.

Voilà au moins une chose qu'elle pouvait accepter, se dit Zoe, soulagée, en se levant pour le suivre.

Cette soirée fut inoubliable, un tourbillon exaltant de sons et de rythmes. La tête lui tournait, elle avait l'impression de voler.

Andreas était à son côté, toujours relié à elle par le carré de tissu blanc, lui chuchotant des encouragements à l'oreille, ses yeux noirs semblant la déshabiller du regard.

— Je n'en peux plus, protestait-elle en riant.

Elle finit par aller s'appuyer contre l'un des poteaux de bois qui soutenaient la treille de la vigne, et porta la main à ses côtes.

— Mais la nuit ne fait que commencer, argua-t-il.

— Pas pour moi, répondit-elle en secouant la tête. Il faut que je me repose. Si ça continue, je ne pourrai même pas marcher demain. J'aurai trop mal aux pieds.

— Alors il faudra vous promener en voiture, dit-il d'une voix calme mais insistante. Je viendrai vous chercher à l'hôtel à dix heures, et je vous montrerai mon île.

Zoe hésita. Elle sentit sa gorge se serrer et commença, incertaine :

— Andreas...

— Zoe mou, l'interrompit-il en l'étudiant un instant. Vous avez vraiment peur de vous retrouver seule avec moi ?

— Non, bien sûr que non. Il lui fit une grimace.

— Petite menteuse, se moqua-t-il avant de reprendre plus sérieusement : Mais je vous promets que vous n'avez rien à craindre. Je serais honoré de vous avoir en ma compagnie, rien de plus. En outre, je ne vous demanderai jamais rien, agapi mou, que vous ne souhaiteriez pas me donner.

Il prit le menton de Zoe dans sa main pour l'obliger à le regarder.

— Alors, viendrez-vous avec moi ?

— Oui, s'entendit-elle répondre.

Elle sentit le doigt d'Andreas suivre le contour de sa joue, doux comme une plume contre sa peau et laissa échapper un léger soupir tandis que la pointe de ses seins se durcissait instinctivement contre l'étoffe de sa robe.

Elle recula, détournant brutalement la tête. Ce simple mouvement suffit à défaire son chignon ; ses cheveux tombèrent alors en cascade sur ses épaules.

— Zut !

Elle s'agenouilla pour partir à la recherche de sa barrette qui était tombée sur le sol, mais Andreas la précéda et se redressa avec le petit objet argenté dans la main.

— Laissez-les comme ça, suggéra-t-il. Une flamme brillait dans ses yeux sombres tandis qu'il la dévorait du regard.

— Vos cheveux sont mieux ainsi. De toute façon, ils seront bientôt étalés sur votre oreiller, ajouta-t-il.

La chaleur monta aux joues de Zoe. L'image était trop intime, elle avait besoin de rétablir une distance, et ce, avant que le regard pénétrant d'Andreas ne perçoive son état d'excitation.

Elle tendit la main.

— Puis-je avoir ma barrette, s'il vous plaît ?

— Demain, répondit-il en la glissant dans la poche de son pantalon. Quand vous aurez visité Thania avec moi.

Zoe se mordit la lèvre.

— Peut-être que cela n'en vaut pas la peine, après tout.

— Alors je garde votre barrette, répliqua-t-il, imperturbable. Un souvenir de vous que je chérirai, Zoe mou.

Il marqua un temps puis inclina la tête pour la saluer courtoisement.

— Kalinichta, agapi mou. A demain.

— Bonne nuit, murmura-t-elle.

Une fois dans sa chambre, elle fit valser ses sandales et se laissa tomber en travers de son lit, enfouissant son visage dans ses bras.

Dire qu'elle allait passer toute la journée du lendemain avec lui ! Il fallait qu'elle soit folle pour avoir accepté.

Il avait promis qu'il ne pouvait rien lui arriver — enfin, pas exactement : il avait promis qu'il ne prendrait rien qu'elle ne veuille pas lui donner. C'était tout à fait différent.

La garantie était bien mince. Car il savait qu'elle avait envie de lui, réalisa-t-elle soudain, choquée, et il ne doutait pas qu'avec un peu de temps et de patience, elle serait sienne, de son plein gré.

Zoe s'assit sur son lit, ramenant ses cheveux en arrière.

Elle ne savait pratiquement rien de lui. Certes, la soirée ne se prêtait pas vraiment aux confidences, mais Andreas était de plus en plus énigmatique à mesure que les heures passaient. En tout cas, il n'était pas plus jardinier qu'elle, Zoe en était certaine.

Elle percevait encore des bribes de musique et imagina qu'il avait sûrement déjà rejoint sa jolie Grecque et qu'il lui rendait ses sourires. Elle l'avait peut-être même convaincu de passer le jour suivant avec elle.

Après tout, ils vivaient tous les deux sur cette île, tandis qu'elle-même ne faisait que passer.

Elle se déshabilla et enfila sa nuisette, se démaquilla et brossa ses cheveux.

Elle était fatiguée, elle aurait voulu dormir mais ne parvenait pas à effacer les images qui défilaient sans cesse dans son esprit. L'air de sa chambre lui paraissait étouffant. Elle finit par se lever, enfila son négligé de soie et sortit sur le balcon. Elle s'assit, offrant son visage à la brise légère qui venait du port, se laissant bercer par le bruit des vagues. Aucun autre son ne se faisait entendre dans la nuit. Les lumières de l'hôtel avaient été éteintes et les danseurs s'étaient dispersés. Andreas lui aussi devait être... quelque part. Et sans doute en bonne compagnie...

Elle fut choquée de constater à quel point cette perspective lui faisait mal. Elle luttait contre son imagination cruelle qui lui faisait voir Andreas, sa peau nue et bronzée, son corps arqué au-dessus de celui d'une femme dans l'acte d'amour.

Elle se prit à se demander quel genre d'amant il pouvait être. Exigeant ou patient ? Impétueux ou doux ? Peut-être tout cela à la fois, pensa-t-elle. En tout cas, il avait le don de troubler ses compagnes féminines. C'est pour cela qu'il pouvait prendre son temps avec elle, sans la toucher ni l'embrasser, car il savait que cela ne ferait qu'attiser son désir. Il l'obligeait à avoir de plus en plus envie de lui, jusqu'à ce qu'inévitablement, elle rende les armes et vienne s'offrir à lui.

Zoe frissonna à cette pensée. Elle ne devait surtout pas céder à cette tentation. Elle ne devait pas lui céder.

Pourtant, elle savait d'ores et déjà qu'il lui serait impossible de faire autrement.

Dans quelques heures, se dit-elle en regardant la mer irisée par la lueur des étoiles, elle irait avec lui, et ce serait l'unique et dernière fois. Ensuite, plus jamais elle ne le reverrait. Il fallait qu'il en soit ainsi, car ce jeu était trop dangereux pour elle.

A cette pensée, elle sentit des larmes amères lui monter aux yeux.

6.

Le lendemain matin, Zoe mit une éternité à choisir ce qu'elle allait mettre. Finalement, elle opta pour ce qu'elle aurait porté si elle avait passé la journée seule — puisque cela pouvait toujours être le cas — et enfila son bikini turquoise, un pantalon blanc et une jolie chemise aux motifs bleus et or.

Elle trouva quand même le moyen d'attacher ses cheveux avec un petit morceau de ruban.

Elle jeta un œil à sa montre : il n'était que neuf heures et demie, elle avait donc encore le temps de prendre un petit déjeuner. Au moins, cela l'occuperait, et elle cesserait de s'affairer inutilement dans sa chambre.

Les mouvements de Sherry étaient rapides et efficaces pour préparer les petits pains et le café du petit déjeuner, mais Zoe remarqua qu'elle avait moins d'entrain que d'habitude.

— Le lendemain de fête est difficile ? la taquina-t-elle en se servant du jus d'orange.

— Je n'ai pas dormi de la nuit, répondit Sherry en disposant des petits pots de confiture et de miel.

— Cette soirée était fantastique, reconnut Zoe. Mais comment faites-vous pour tenir le coup ?

— Tous les dimanches, je me pose la même question. Il vaut mieux que vous fassiez comme si je n'étais pas là, je souffre du mal du pays aujourd'hui.

— Alors vous ne recommandez pas la vie à Thania ?

— Au contraire, c'est merveilleux... quand on est avec la bonne personne, termina-t-elle amèrement.

— Aïe ! Qu'a fait Stavros pour vous contrarier ?

— Nous ne sommes pas d'accord sur un point, c'est tout. Alors, qu'est-ce que vous avez prévu pour aujourd'hui ?

— Je fais le tour de l'île, répondit Zoe, hésitant avant de poursuivre. En fait, je passe la journée avec Andreas, l'homme avec qui je dansais hier soir.

— J'ai remarqué, fit Sherry d'une voix bizarre. Comment vous êtes-vous rencontrés, tous les deux ?

— Je vous en avais parlé : c'est le jardinier de la Villa Danae. Zoe prit un petit pain et le tartina de miel. Elle en prit une bouchée avant de continuer :

— Mais à en juger par la façon dont tout le monde se fige quand il fait une apparition, j'ai l'impression qu'il est aussi responsable de la sécurité.

Sherry eut un rire qui sonna faux.

— Il vous a dit comment il s'appelait ?

— Stephanos, répondit Zoe en remuant son café. Mais vous devez certainement le connaître ?

— Je l'ai déjà croisé, mais il ne vient pas souvent à nos soirées dansantes. Je crois qu'il est très sollicité par son patron. Et donc, vous le voyez aujourd'hui ?

— Oui. Vous n'avez pas l'air d'approuver ?

— C'est juste que je ne suis pas sûre que vous sachiez où vous mettez les pieds, commença Sherry.

Elle fut interrompue par Stavros qui était soudain apparu à son côté.

— Chérie ?

Sa bouche souriait, mais pas ses yeux.

— Des clients aimeraient qu'on leur prépare un déjeuner à emporter. Tu veux bien t'en occuper ?

Sherry se mordit la lèvre.

— Oui, j'y vais tout de suite.

Zoe les regarda s'éloigner, surprise. Leur relation, d'ordinaire tendre et si joyeuse, devait passer par un mauvais moment.

En sortant de l'hôtel, elle aperçut Andreas qui l'attendait, appuyé contre la carrosserie de sa jeep, l'air

très décontracté avec son short en jean et sa chemisette de coton bleu, les yeux masqués par des lunettes de soleil. Elle en oublia tout le reste.

— Kalimera ! Vous avez bien dormi ?

— Pas vraiment. Il faisait tellement chaud..., mentit-elle. On aurait dit qu'il n'y avait pas d'air.

Il fronça les sourcils en lui ouvrant sa portière.

— Je dirai à Stavros de faire installer un ventilateur dans votre chambre.

— Oh, parce que Stavros est aussi sous vos ordres ? demanda-t-elle tandis qu'il s'installait derrière le volant et faisait gronder le moteur. Cela expliquerait certaines choses.

Il lui lança un regard de côté tandis que la jeep montait la rue vers le square.

— Qu'est-ce que cela expliquerait ?

— Je ne crois pas que Sherry, sa femme, approuve le fait que je passe trop de temps avec vous, et j'ai bien peur qu'ils se soient disputés à ce sujet.

— Je suis désolé de l'entendre, dit-il sèchement. Mais les querelles entre époux font partie de la vie, et ils seront sûrement ravis de se réconcilier au bout du compte. La femme de Stavros vous a-t-elle expliqué ce qu'elle désapprouve au juste ?

— Non, pas vraiment. Elle doit penser que vous avez joué au guide autour de l'île avec trop de femmes.

— Alors elle a tort, reparti-il d'un ton irrité. Vous êtes la première, Zoe mou.

Zoe se rendit compte qu'elle en avait trop dit et qu'elle aurait mieux fait de tenir sa langue. Andreas devait être redoutable lorsqu'il était en colère.

— J'imagine qu'elle se faisait juste du souci pour moi, ajouta-t-elle pour essayer de défendre Sherry.

— Je suis également soucieux de votre bien-être, pedhi mou. Elle n'a donc aucune crainte à avoir. Vous êtes en sécurité avec moi.

La jeep arriva au square et ralentit pour laisser passer un petit garçon tenant un chiot en laisse.

Andreas tourna la tête pour la regarder. Ses traits s'étaient radoucis.

— Vous me croyez, n'est-ce pas, agapi mou ?

— Oui. Oui, je vous crois.

C'était vrai, même si elle était incapable d'expliquer cette confiance innée.

Andreas prit sa main et la porta à ses lèvres.

— Alors notre journée peut commencer, dit-il d'une voix douce.

Elle se sentit rougir et tourna la tête vers le square pour éviter son regard. Les joueurs de backgammon étaient venus en force aujourd'hui, remarqua-t-elle avec amusement.

Parmi eux, l'oncle Stavros la regardait fixement, la bouche ouverte comme s'il avait vu un fantôme.

Zoe se raidit, le regard du vieil homme lui avait fait l'effet d'une gifle. Lorsque la jeep redémarra, elle le vit reculer d'un pas, sa canne levée en l'air et la figure grimaçante.

— Quelque chose ne va pas ? demanda Andreas, inquiet.

— Non, non, ce n'est rien.

Elle ne voulait plus causer de problème à la famille Stavros. Mais tout de même, qu'avaient-ils tous aujourd'hui ?

Elle se mit à parler pour éviter qu'un lourd silence ne s'installe.

— L'église est magnifique, vous ne trouvez pas ? Je l'ai visitée hier.

— Avez-vous vu l'icône de la Vierge de la Grotte ?

— Après la mise en garde de Sherry, je n'ai pas osé la regarder.

— Je doute que l'icône elle-même y soit pour grand-chose. Cependant, je n'ai jamais testé ses pouvoirs, ajouta-t-il d'une voix chaude.

— Bien sûr que non.

Elle essaya de garder un visage sérieux, mais échoua lamentablement.

— Voilà qui est mieux, approuva Andreas tandis que Zoe pouffait de rire. Parfois, on a l'impression que vous portez tous les soucis du monde sur vos épaules, pehdi mou.

— Peut-être est-ce parce que je ne suis pas habituée à être en vacances.

« Ou à rencontrer des gens comme vous... »

— Alors je vais faire mon possible pour qu'elles soient particulièrement réussies. Je suis content de voir que vous avez des chaussures adaptées à la marche. J'ai pensé que nous pourrions d'abord aller au Mont Edira, avant qu'il fasse trop chaud.

La jeep prit de l'allure. Livassi était loin derrière eux à présent, et ils grimpaient un chemin terreux méritant à peine son appellation de route. Ils traversèrent des bosquets d'oliviers, dont les feuilles argentées scintillaient au soleil. Zoe aperçut des filets étalés sur le sol, attendant la récolte prochaine.

— Je vois que le programme de revêtement des routes a été un grand succès, parvint-elle à dire entre deux secousses.

— La plupart des véhicules ont quatre pattes ici, vous savez, et ils carburent au foin. Ils arrivent très bien à circuler.

Le chemin était de plus en plus escarpé et les oliviers laissèrent la place à des pins. L'air était plus frais et sentait bon la résine. Zoe le huma avec délice.

Andreas fit faire un écart à la jeep et la gara sur le côté, à l'ombre des arbres.

— A partir d'ici, il va falloir marcher... si vous êtes encore en état de le faire après ces secousses, dit-il en souriant.

— Je suis plus résistante que j'en ai l'air ! Allez-y, je vous suis, répliqua-t-elle d'un ton léger.

Elle avait pensé qu'il lui prendrait la main, mais il n'en fit rien. Au contraire, elle dut tant bien que mal suivre ses longues enjambées. Lorsqu'ils atteignirent une petite plate-forme qui avait été construite près du sommet pour permettre une vue panoramique, Zoe oublia tout le reste et contempla, émerveillée, le spectacle qui s'offrait à elle.

— Mon Dieu, c'est... tellement beau ! s'exclama-t-elle d'une voix émue.

— Oui. Chaque fois que je viens ici, je me dis que je ne pourrais pas vivre ailleurs.

En contrebas, une étendue verte, parsemée d'un patchwork de minuscules toits colorés, puis de fines bandes de sable argentées. Au-delà, la mer azur et turquoise, s'étirant vers l'horizon brumeux, parfois interrompue par les formes escarpées des îles voisines qui prenaient une couleur améthyste.

— Là-bas c'est Zante, et là, Céphalonie.

— Ces îles ont l'air assez près pour qu'on puisse les toucher en tendant la main.

— Je connais une manière plus traditionnelle de les approcher : nous pourrions y aller en bateau un jour, si vous voulez.

Comme elle ne répondait pas tout de suite, il continua doucement :

— Et la petite île près de Céphalonie, c'est Ithaque, l'île d'Ulysse. Vous voyez cette petite baie ? Selon la légende, c'est là qu'Ulysse est resté en attendant que les dieux lui permettent enfin de rentrer chez lui. Je me disais que nous pourrions nager jusque-là, cet après-midi. Enfin, si vous avez apporté un maillot de bain.

— Et si je n'en ai pas ? Il lui sourit.

— Il nous faudra quand même nager, matia mou. Mais je garderai les yeux fermés. Cependant je suis prêt à parier que cela ne sera pas nécessaire, et que vous portez un bikini sous ces jolis vêtements.

Zoe sentit sa lèvre inférieure trembler. Elle se retourna précipitamment et se mit à scruter l'horizon.

— Peut-on voir la Villa Danae, d'ici ?

— Oui, si vous avez des yeux de faucon.

Les mains d'Andreas se posèrent sur ses épaules, l'amenant doucement à se tourner. Elle ne put réprimer le frisson par lequel son corps répondit spontanément.

— On distingue la plage, et la petite tache de couleur, c'est le toit, vous voyez ?

Zoe opina de la tête.

— Bon, si nous nous remettons en route, maintenant ? dit-elle.

Si la montée avait requis quelques efforts, la descente fut encore plus difficile. Même avec ses chaussures plates, Zoe n'arrêtait pas de glisser sur la terre friable et les aiguilles de pin.

Tout à coup, elle trébucha et se mit à dévaler la pente en poussant un cri. Andreas, qui marchait devant, fit immédiatement volte-face et l'attrapa, la serrant contre elle pour qu'elle rattrape son équilibre. Pendant une poignée de secondes, son cœur s'arrêta de battre tandis qu'elle sentait la force qui émanait de lui et la chaleur qui la pénétrait, comme si la fine épaisseur de tissu qui les séparait n'avait pas existé. Quand il resserra son étreinte, elle pensa : « Il va m'embrasser », et tout son corps se tendit de désir et d'impatience.

Puis, brutalement, elle se retrouva libre, à une distance faible mais suffisante pour qu'elle comprenne. Elle faillit pleurer de déception. Il l'avait rejetée !

Son visage s'empourpra et elle n'osa plus le regarder.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. J'ai été maladroite.

— Non, agapi mou. C'est ma faute. Après tout, j'avais promis de veiller sur vous.

Il prit sa main fermement pour le reste du trajet, l'aidant dans les passages les plus escarpés du sentier. Eût-il été un guide payé pour l'occasion, son geste aurait difficilement pu être plus impersonnel.

Quand ils arrivèrent à la jeep, le cœur de Zoe battait à tout rompre dans sa poitrine, mais cela n'avait rien à voir avec le changement d'altitude. Elle savait que son désir avait été honteusement évident là-haut. Les signaux que son corps avait lancés quand elle s'était retrouvée plaquée contre Andreas ne pouvaient pas avoir échappé à ce dernier. Pourquoi alors avait-il choisi de les ignorer ?

Il savait qu'elle avait envie de lui, se dit-elle, humiliée. Elle entendait encore les paroles qu'il avait prononcées : « Je ne vous demanderai jamais rien, agapi mou, que vous ne souhaitiez me donner. »

Mais quand elle avait voulu se donner à lui, que sa bouche trouve la sienne, il s'était détourné d'une manière douce, mais définitive.

Il devait probablement regretter de l'avoir courtisée. Il était las du jeu auquel ils avaient joué et avait décidé d'y mettre fin.

— Est-ce que tout va bien, pehdi mou ?

Il avait fermé la portière passager de la jeep et la regardait en fronçant légèrement les sourcils.

— J'ai un peu soif, dit-elle d'un air détaché. Comme la situation était un peu tendue à l'hôtel, j'ai oublié d'emporter de l'eau.

— Il y en a dans la glacière, mais j'ai une meilleure idée, si vous pouvez encore attendre un peu.

— À vous de voir, vous êtes le guide, après tout.

Elle parvint à sourire. Il fallait garder un ton amical et décontracté.

Elle pensait qu'il allait l'emmener au kafeneion d'un village, mais en bas du chemin il engagea la jeep dans un sentier entre les oliviers. Ils arrivèrent alors devant une toute petite maison peinte en blanc, immaculée malgré les poules qui picoriaient dans la poussière devant la porte.

Une petite femme vêtue de noir sortit de la maison, tout sourires, la tête couverte d'un foulard. Lorsque Andreas descendit de la jeep pour la saluer, elle se répandit en un flot de paroles et se haussa sur la pointe des pieds pour lui passer la main sur l'épaule. Puis elle saisit d'un geste vif une cruche de terre cuite qui se trouvait sur une table branlante près de la porte et disparut derrière la maison en se hâtant.

— Descendez donc, agapi mou, que je vous présente Androula, dit Andreas en ouvrant sa portière. Elle

est partie nous chercher de l'eau de sa propre source, qui vient directement de la montagne. C'est notre nectar local !

Zoe sortit de la voiture.

— Vous êtes sûr que nous ne nous imposons pas ?

— Elle adore voir du monde, elle doit être ravie que je vous aie amenée chez elle.

— Est-ce qu'elle vit ici toute seule ?

— Non, elle vit avec Spiros, son mari, mais il doit être parti s'occuper de leurs cultures.

Androula était revenue presque aussitôt avec sa cruche remplie à ras bord. Hochant la tête et souriant, elle la tendit d'abord à Zoe, lui indiquant par là qu'elle devait boire à même le récipient.

L'eau était claire comme du cristal et si fraîche qu'elle lui brûla presque la gorge. Zoe éteignit sa soif, savourant les frissons que le froid provoquait le long de son dos.

— C'est bon ? demanda Andreas tandis qu'elle reposait enfin la cruche.

— Mieux que ça.

A sa grande surprise, elle le vit saisir la cruche et boire à son tour.

Puis Androula les invita à pénétrer à l'intérieur pour goûter ses gâteaux au miel. La maison semblait n'être constituée que d'une seule pièce, entretenue avec grand soin. Dans les murs épais, des alcôves fermées par des rideaux dissimulaient des lits ; il y avait aussi une cheminée, un poêle, une table et quelques chaises. Sur une commode trônait une icône de la Vierge à l'Enfant avec un cierge qui brûlait à côté.

Un mur, couvert de cartes postales multicolores des quatre coins du monde, contrastait avec le reste.

— C'est leur fils qui les envoie, commenta Andreas. Il était dans la marine marchande et il a fait plusieurs fois le tour du monde. Contrairement à Ulysse, il envoyait des cartes postales chez lui pour que les siens sachent où il se trouvait et que tout allait bien.

— Et il va toujours bien ?

— Oh oui, répondit-il sèchement. Il a rencontré une jeune Australienne et vit à présent dans le Queensland. Tous les six mois, il envoie de l'argent à ses parents pour acheter un billet d'avion et aller le voir, mais ils déposent tout sur un compte bancaire pour qu'il puisse le trouver en cas de gros ennuis.

— Quel dommage. Vous croyez qu'ils iront un jour ?

— J'en doute. Je pense qu'il faudra plutôt qu'il leur amène sa femme et ses enfants, et alors, il restera. En tout cas, c'est ce que croit Androula.

— Elle croit qu'il abandonnera la belle vie en Australie pour Thania ? Pourquoi ?

— A cause de l'eau de la source. Une vieille superstition veut que celui qui en boit revienne toujours ici.

Zoe prit l'initiative de rompre le silence assourdissant qui avait suivi ces mots.

— Alors c'est une bonne chose que je ne sois pas superstitieuse, dit-elle, à moitié sincère.

Les gâteaux au miel étaient succulents et Zoe put faire tous les compliments qu'elle souhaitait grâce à la traduction d'Andréas.

Lorsqu'il fut l'heure de partir, Androula prit les mains de Zoe dans les siennes et lui parla sur un ton grave.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demanda Zoe tandis qu'ils émergeaient à la lumière du soleil. Je me sens si bête de ne pas réussir à comprendre.

Il traduisit d'une voix neutre :

— Elle dit qu'elle priera la Vierge de la Grotte pour que vous ayez de beaux et grands fils.

Le sourire de Zoe se figea alors et elle resta coite.

Andreas ne dit rien non plus. Il fit démarrer sa voiture en trombe, faisant voler la poussière et les cailloux.

De retour sur la route, ils parcoururent trois ou quatre kilomètres avant que Zoe ne demande :

— Allons-nous dans la Baie d'Ulysse ?

— Je pensais d'abord vous emmener déjeuner quelque part, je connais un bon endroit.

— Tenu par un de vos amis ?

— On n'a jamais trop d'amis, pedhi mou.

— En effet, je vous l'accorde.

Elle-même avait eu des amis, à l'école puis à l'université, mais durant ces dernières années difficiles, lorsque sa mère était devenue sa priorité, elle avait perdu de vue la plupart d'entre eux.

— Vous soupirez. Qu'est-ce qui vous rend triste ?

— Pardon, je ne m'en étais pas aperçue. Peut-être est-ce tout ce soleil et ces merveilleux paysages qui me rappellent que ce ne sont que des vacances, et qu'un long hiver m'attend chez moi.

— Mais l'hiver a ses plaisirs, Zoe mou. Si vous avez quelqu'un avec qui les partager...

« Pourtant ce ne sera pas vous... », songea la jeune femme, désespérée. Mais pourquoi ressentait-elle une pareille détresse ?

Elle se rendit compte qu'Andreas l'observait, et se remit aussitôt à parler.

— Je viens de réaliser que j'ai oublié de prendre mon appareil photo pour aller au Mont Edira. C'est vraiment dommage, j'aurais pu faire des clichés magnifiques.

— Une autre fois, peut-être. Quand vous me ferez assez confiance, pedhi mou, pour me dire ce que vous pensez vraiment.

Zoe ne trouva aucune réponse à cela, du moins aucune qu'elle ose formuler à voix haute.

Ils avaient la Baie d'Ulysse rien que pour eux. Zoe parcourut du regard le croissant de sable désert sur lequel ils se trouvaient.

— Vous avez pris des mesures pour que tout le monde reste à l'écart ? demanda-t-elle sans tout à fait plaisanter.

Andreas lui sourit, impassible.

— Les gens viennent ici par bateau en général, pour nager et faire de la plongée. Mais le bateau ne fait le trajet le dimanche. Comme vous avez pu le remarquer, cet endroit n'est pas particulièrement accessible, à moins d'avoir un 4 x 4.

— D'après la légende, continua Andreas en pointant son doigt vers un grand rocher plat et blanc étincelant au soleil qui faisait saillie au milieu des flots à l'une des extrémités de la baie, c'est là qu'Ulysse est censé s'être reposé avant d'entamer la dernière partie de son voyage vers Ithaque.

— Vous avez l'air sceptique. Il haussa les épaules.

— Il était à bord de son bateau avec ses compagnons, le vent était favorable. Pourquoi hésiter alors qu'Ithaque était à sa portée ?

— Il a peut-être rencontré une autre nymphe consentante.

— L'histoire n'en mentionne pas.

— Alors, peut-être qu'après tous ces revers, il avait tout simplement peur d'être heureux avec ceux qu'il aimait. Il a eu besoin d'un temps de réflexion. J'imagine que vous, au contraire, vous auriez foncé tout droit.

— Quand ce que vous désirez le plus au monde est à votre portée, pourquoi se retenir ?

Il retourna à la jeep et se mit à sortir la couverture, le parasol et la glacière du coffre sans prêter attention à Zoe qui le regardait, sidérée.

Elle commença à descendre vers la plage, sentant le sable brûlant sous ses chaussures en toile. Il faisait une chaleur écrasante, la mer était calme, presque incolore et l'horizon n'était qu'une ligne chatoyant au

loin. Elle n'aurait jamais cru se retrouver dans un endroit pareil, seule avec Andreas.

La taverne où ils avaient déjeuné plus tôt de délicieux poissons grillés et de salade était tout aussi isolée, accrochée à la pointe d'une falaise, mais presque toutes les tables étaient occupées.

Elle porta la main à son front pour écarter une mèche de cheveux et se souvint de l'accueil plus que chaleureux de Takis, le patron de la taverne, un homme barbu au rire tonitruant. Il avait donné une grande tape affectueuse dans le dos à Andreas en leur montrant leur table et avait posé sur Zoe un long regard plein de franche sympathie et de curiosité.

Mais lorsqu'il avait risqué un commentaire jovial en Grec, Andreas lui avait répondu par un regard glacial et il s'en était vite retourné à ses fourneaux. Visiblement, on ne devait pas dépasser certaines limites avec lui, il fallait qu'elle s'en souvienne.

Quand elle se retourna, le parasol était fixé, la couverture étalée et Andreas était en train d'enlever ses vêtements pour se retrouver en maillot de bain. A cette vue, elle resta interdite. Il ne fallait pas qu'elle continue à le regarder si elle voulait conserver un air détaché.

Andreas passa devant elle avec une grâce souple et plongea dans la mer, son corps fendant les flots sans une éclaboussure.

Lorsque Andreas revint, Zoe était allongée à l'ombre du parasol, couverte de crème solaire, cheveux ramassés dans un chapeau en coton blanc, lunettes de soleil sur le nez et concentrée sur la lecture de son livre. Et même si tout son corps s'était tendu en le sentant approcher, elle avait l'air décontractée, et c'était ce qui comptait.

Il attrapa sa serviette et commença à frictionner sa peau humide.

— Allez-vous nager, Zoe mou ?

— Plus tard, peut-être, répondit-elle d'un ton léger. J'évite de me baigner quand l'eau est trop profonde.

Il demanda d'une voix amusée :

— N'avez-vous jamais envie de prendre des risques et d'oublier vos principes de précaution ?

— Rarement, répondit-elle tandis que les lettres de son livre dansaient devant ses yeux. J'aime quand les choses sont simples, et sûres.

— Moi aussi, je préfère éviter les complications, mais elles sont parfois inévitables.

Il s'allongea à côté d'elle, très près mais sans la toucher, l'air tout à fait décontracté.

Il lui dit d'une voix chaude :

— Je suis sûr que ce livre est fascinant, pedhi mou, mais je vous serais reconnaissant de bien vouloir le poser, car nous avons besoin de parler, vous et moi.

Zoe hésita, puis obéit, résignée.

— De quoi voulez-vous parler ?

— De vous, matia mou, bien sûr. Elle eut un rire nerveux.

— Le sujet n'est pas très intéressant !

— Je ne suis pas d'accord avec vous. Vous savez, Zoe mou, vous m'intriguez. Alors, je voudrais savoir exactement ce qui vous a amenée à Thania, et cette fois, je veux la vérité.

7.

Zoe passa en position assise pour regarder Andreas. Il était allongé sur le côté, appuyé sur un coude, très à l'aise. Ses yeux sombres légèrement plissés la regardaient attentivement, mais sa bouche ferme ne souriait pas.

— J'attends votre réponse, pehdi mou.

— Je... je ne sais pas de quoi vous voulez parler.

— Vous me décevez.

— Je suis venue ici en vacances, comme beaucoup d'autres gens le font.

— Pas tant que ça, comparé à d'autres îles. Et ceux qui viennent sont en famille, ou en couple. Peu de jolies jeunes femmes voyagent seules à Thania. Vous représentez une véritable énigme, Zoe mou.

— Je ne vois pas pourquoi. J'ai fait ma réservation sur un coup de tête. Mes amis avaient déjà prévu leurs vacances... Et puis, j'avais besoin de faire une pause, je vous ai expliqué pourquoi.

— Oui, vous avez eu beaucoup de chagrin, et j'en suis désolé. Raison de plus, il me semble, pour rechercher de la compagnie.

— J'essaierai de m'en souvenir, la prochaine fois.

— Mais je vous repose la question : pourquoi cette île et pas une autre ? Et qu'est-ce qui vous a amenée à la Villa Danae ? Comprenez que je sois intrigué.

— Pourtant, il n'y a pas de quoi l'être. Et vous, alors ? En réalité, vous n'êtes pas l'homme simple que vous prétendez. Les gens vous considèrent comme si vous étiez le roi sans couronne de cette île.

— Peut-être pas le roi. Disons plutôt l'héritier du trône.

Après un silence pesant, Zoe parvint à articuler :

— Je vois. Donc je suppose que votre vrai nom n'est pas Andreas Stephanos, n'est-ce pas ?

— C'est bien mon nom, mais il est incomplet. Il manque « Dragos » à la fin.

— Evidemment. Elle essaya de sourire.

— Seriez-vous par hasard le frère, le cousin, le neveu de Steve Dragos, le grand armateur ?

— Je suis son fils unique.

Zoe secoua la tête, presque incrédule.

— Sherry avait tenté de me prévenir, je le comprends à présent, mais son mari ne l'a pas laissée faire.

Après tout, le jeune maître a bien le droit de s'amuser... Comme j'ai été stupide !

— Non, dit-il doucement, je n'ai jamais, depuis le moment où nous nous sommes rencontrés, pensé que vous étiez stupide. Mais je vous demande de ne pas me prendre pour un idiot non plus.

— Je pense que moins j'aurai affaire à vous, monsieur Dragos, mieux ce sera. Je voudrais rentrer, maintenant, s'il vous plaît, déclara-t-elle en attrapant sa chemise.

— Je vous reconduirai, mais un peu plus tard. Quand nous aurons passé un peu de temps ensemble, Zoe, sans craindre d'être interrompus. Et quand vous aurez répondu à mes questions... parce que quelque chose me dit que vous n'êtes pas complètement honnête avec moi.

— Vous osez dire ça ? Après avoir fait semblant d'être un jardinier ?

— Je n'ai pas fait semblant. J'aime jardiner. Et si vous vous souvenez bien, je vous ai également dit que j'avais d'autres activités. Si vous me l'aviez demandé, je vous les aurais décrites.

— De la même façon que vous m'avez dit votre nom, en « oubliant » quelques détails ?

— Oui, peut-être, répondit-il en lui souriant effrontément. Je trouvais ça bon, pour une fois, d'être avec une femme qui ne savait pas qui j'étais. Mais ce jeu est terminé, maintenant.

Il s'assit et se rapprocha imperceptiblement de Zoe.

— Alors, quels sont les détails que vous avez oubliés, Zoe ? Qu'est-ce qui vous intéresse dans la Villa Danae ? Car vous et moi savons très bien que vous n'auriez pas les moyens de la louer, et encore moins de l'acheter.

— J'ai vu un tableau qui la représentait, un jour. Il s'agissait d'une aquarelle réalisée par une artiste que je connaissais : une vue de la terrasse. J'étais curieuse de voir si l'image correspondait à la réalité.

— Vous pensez vraiment que vous allez réussir à me faire croire qu'une simple toile vous a amenée ici ?

— Pourquoi ? Vous estimez que la Villa Danae ne mérite pas d'être peinte ?

— Toutes les îles en Grèce ont leurs peintres, mais en général, ceux-ci tentent de capturer la lumière ou la couleur de la mer. Ils choisissent des temples antiques plutôt que des maisons modernes.

— Eh bien, c'est sûrement ce qui a frappé mon imagination.

— Je serais également curieux de savoir comment cette artiste y a eu accès. Il faut que je dise à mon père que notre système de sécurité doit être réexaminé.

— Pourquoi l'ennuyer avec ça ?

Elle rencontra alors le regard ironique d'Andreas et se mit à rougir.

— Ecoutez, poursuivit-elle, je ne vais certainement pas y remettre les pieds. Vous avez raison, cette maison n'est pas à ma portée.

Hélas, il n'y avait pas que la maison... A cette pensée, elle eut l'impression qu'on lui enfonçait un poignard dans le cœur. Elle dut prendre une longue inspiration avant de continuer.

— Je trouvais simplement dommage qu'elle reste vide, alors je me suis permis de rêver un peu. Je suis vraiment navrée d'avoir approché le périmètre de cette propriété. Je vous ai présenté mes excuses, alors pourriez-vous cesser cet interrogatoire, maintenant ?

— Mais si je ne peux plus poser de questions, comment vais-je apprendre tout ce que je désire découvrir sur vous, Zoe ?

Il avait parlé d'une voix si douce qu'elle se trouva désarmée.

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout.

Ses yeux rencontrèrent les siens, les capturèrent. Elle vit une flamme s'allumer dans leur noire profondeur. Il lui sembla qu'il s'était rapproché d'elle, qu'il aurait suffi d'un mouvement pour que leurs corps se frôlent.

— Voilà un programme chargé pour un après-midi à la plage !

— J'apprends vite, et puis, vous avez toute mon attention. Est-ce que ces mots auraient dû la rassurer ?

Elle regarda au loin, saisissant une poignée de sable qu'elle laissa glisser entre ses doigts.

— Vous savez, il n'y a pas grand-chose à dire. J'ai eu une enfance normale, heureuse, j'ai bien travaillé à l'école et j'ai obtenu mon diplôme sans trop de difficulté à l'université. Vraiment rien d'extraordinaire.

— Au contraire, Zoe. Une enfance heureuse est un don du ciel. Elle décela une pointe d'amertume dans sa voix.

— Vous, vous n'avez pas dû manquer de grand-chose non plus.

— Matériellement non, comme vous pouvez vous en douter. Mais contrairement à vous, je n'ai pas beaucoup vu mes parents. Mon père était toujours occupé, jamais plus de deux jours au même endroit. Ma mère se sentait rarement assez bien pour passer du temps avec moi. Elle était souvent hospitalisée, traversant l'Europe et l'Amérique en quête de nouveaux traitements.

— Je suis désolée. Qu'avait-elle ?

— Je crois qu'elle a toujours été fragile. Elle a vécu sa grossesse comme une terrible épreuve et l'accouchement pour me donner naissance a été un cauchemar. Cette expérience traumatisante est restée gravée en elle toute sa vie. Elle avait sans cesse des problèmes de dépression, qui ont provoqué des

symptômes physiques avec les années. Elle a subi d'innombrables examens, mais les médecins n'ont jamais rien trouvé. Avec du recul, je me dis qu'elle était tout simplement allergique au mariage, surtout avec un homme aussi fort et exigeant que mon père. Il voulait une épouse qui soit à ses côtés et lui donne de nombreux enfants. Parfois, je me demande lequel des deux a été le plus malheureux... Vous voyez, pedhi mou, je n'ai manqué de rien, sauf de l'essentiel.

Zoe le regardait et ne voyait plus l'homme calme et sexy qui s'était imposé dans sa vie avec tant d'assurance, mais un petit garçon qui avait grandi dans un monde sans affection.

Elle prononça son prénom et posa une main sur son épaule nue. Sa paume s'attarda sur la chaleur douce de sa peau et elle sentit la tension de ses muscles. Andreas saisit ses doigts et les approcha de sa joue, avant de les effleurer de ses lèvres.

Ce simple geste déclencha en elle un désir inouï. Elle regarda les longs doigts bronzés qui retenaient les siens prisonniers et les imagina caressant ses seins, descendant le long de son ventre jusqu'au creux de ses cuisses et découvrant enfin chaque secret de son intimité. Elle pensa à sa bouche sur la sienne, à leurs deux corps plaqués l'un contre l'autre, comme possédés.

Elle sentit le bout de ses seins se durcir jusqu'à en devenir douloureux sous son bikini, et avant qu'elle réalise ce qu'elle faisait, sa main se mit à la recherche de l'agrafe de son soutien-gorge qui céda bien vite. Sa poitrine était à présent mise à nu.

D'un regard, elle s'offrit à lui. Brûlante de désir, elle n'avait qu'une envie : se retrouver enfin dans ses bras et connaître les caresses de ses mains, de sa bouche...

Elle entendait la respiration haletante d'Andreas et aperçut un éclair dans ses yeux sombres.

Mais l'instant d'après, il avait écarté la main de Zoe de son épaule et s'était détourné, prenant délibérément ses distances.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous... vous ne voulez pas de moi ?

Elle pouvait à peine parler. Le choc était trop brutal.

— Vous êtes la tentation en personne, pedhi mou. Mais ce n'est ni le moment, ni l'endroit. Alors, veuillez avoir la bonté de vous couvrir, lui demanda-t-il toujours en détournant le regard.

Pendant un instant, elle resta agenouillée près de lui, incrédule, paralysée. Elle aurait aimé saisir l'expression de son visage ; hélas, il ne lui montrait que son dos puissant. Elle essaya de remettre son soutien-gorge mais ses doigts tremblaient, et le sentiment d'humiliation commençait à laisser place à la colère.

Elle enleva alors complètement le haut de son maillot et le jeta sur le sable dans un geste de défi.

— Vous ne croyez pas qu'il serait temps d'épouser votre époque, monsieur Dragos ? Après tout, j'ai vu plein de filles bronzer seins nus sur la plage municipale, l'autre jour. Vous ne trouvez pas votre réaction un peu exagérée ?

— Les femmes dont vous parlez font ce qu'elles veulent. Elles ne sont pas ici seules avec moi.

Sa voix était mordante, il ne la regardait toujours pas.

— Non, en effet, et elles ont bien de la chance, lança-t-elle, furieuse, en se levant et en saisissant son sac et sa serviette. Puisque je suis coincée ici avec vous, permettez-moi au moins de prendre mes distances !

Elle partit à grandes enjambées en direction du rocher d'Ulysse, la tête haute. Les reliefs de la pierre lui écorchaient la plante des pieds, mais elle ne voulait surtout pas qu'Andreas, qui la suivait sûrement des yeux, s'en aperçoive.

Elle commençait à regretter son geste de défi, qui lui semblait complètement stupide à présent.

— Oh, je te déteste, Andreas Dragos ! murmura-t-elle entre ses dents. Tu m'as poussée à bout et maintenant je dois assumer seule mon comportement.

Il n'y avait qu'une chose à faire : aller nager un peu. Cela la calmerait, l'aiderait à retrouver ses esprits, et

ses larmes disparaîtraient dans la mer.

Elle grimpa en grimaçant jusqu'à la pointe du rocher, parvint à se redresser tant bien que mal, puis plongea.

Au moment où elle entra dans l'eau, elle entendit Andreas crier quelque chose.

S'il essayait de s'excuser, il était trop tard, se dit-elle en essayant d'ignorer le contraste de température entre l'eau glaciale et sa peau brûlante. Elle devait également oublier l'abîme vert infini de la mer. Car Andreas avait dit vrai : elle n'avait jamais nagé dans des eaux aussi profondes.

Elle parvint à arrêter sa descente et à inverser son mouvement d'un coup de pied. Elle se mit à nager vers ce qu'elle espérait être la surface, guidée par la lueur lointaine du soleil. Ce fut avec soulagement qu'elle émergea et put enfin remplir ses poumons d'air.

Sans même regarder en direction de la plage, elle se mit à nager un crawl régulier pour se diriger avec détermination vers la baie.

Elle ferait l'équivalent de quelques longueurs, puis regagnerait son rocher ardent et se couvrirait de crème protectrice.

Elle était bonne nageuse, mais elle n'avait pas particulièrement de force dans les bras et la mer Ionienne n'avait rien à voir avec sa petite piscine municipale en Angleterre. Une longueur lui suffirait, finalement. Elle arrivait toutefois à surmonter la sensation de ne pas avoir pied du tout, pour la première fois. Mais ce serait bien la dernière, se promit-elle en revenant vers le bord.

Cependant elle découvrit bientôt que retourner sur le rocher ou même vers la côte était bien plus problématique qu'elle ne l'avait d'abord estimé. Un courant insidieux l'attirait vers les eaux profondes, et elle avait beau se débattre, elle n'avancait plus du tout.

Elle commençait à fatiguer, mais il était impossible qu'elle se mette sur le dos pour faire la planche et se reposer, car elle aurait été entraînée encore plus au large.

Elle apercevait le rocher d'Ulysse, scintillant au soleil comme une balise qui semblait s'éloigner malgré tous ses efforts. Le courant était de plus en plus fort, à moins que ce ne soit elle qui se sente de plus en plus faible ? Elle but la tasse et se mit à tousser, luttant pour maintenir la tête hors de l'eau, soudain paniquée.

A cet instant, des mains puissantes la saisirent et Andreas lui dit brusquement :

— Je vous tiens, détendez-vous, ne vous débattiez pas, je vais vous ramener jusqu'au bord.

Elle voulut lui répondre dignement qu'elle se doutait bien qu'elle n'avait aucun intérêt à résister quand on lui sauvait la vie, mais elle but de nouveau la tasse et s'étouffa.

— Nous sommes arrivés au rocher, lui dit enfin la voix essoufflée d'Andreas après quelques minutes. Tournez-vous et accrochez-vous de vos deux mains, je vais vous soulever.

Zoe s'agrippa, haletante, tandis qu'il la soulevait lestement hors de l'eau.

— Je ne sais pas comment vous remercier..., dit-elle d'une voix blanche, une fois installée sur le rocher.

— Me remercier ? dit-il d'une voix rauque en s'approchant d'elle.

Ses yeux brillaient de colère.

— Vous ne m'avez pas entendu crier, vous dire de ne pas plonger du rocher, vous prévenir que c'était très dangereux ?

— Non, je... je n'entendais pas ce que vous disiez.

Elle claquait des dents, réalisant soudain ce à quoi elle venait d'échapper.

Il murmura quelque chose qu'elle préféra ne pas comprendre, puis l'enveloppa sans cérémonie dans sa serviette.

Elle s'était demandé quel effet auraient eu ses mains sur son corps. A présent, elle le savait : elles n'étaient ni tendres, ni douces, encore moins sensuelles. Elles étaient au contraire dures et pleines de

vigueur, et Zoe sentit la vie revenir en elle, son sang se remit à circuler. La sensation d'anéantissement commençait à s'atténuer.

Quand il eut fini, il prit son sac, le balança par-dessus son épaule et souleva Zoe, toujours enroulée dans sa serviette.

Il la porta ainsi comme un tapis jusqu'à la plage et la déposa à l'ombre du parasol. Il lui tendit alors une bouteille d'eau.

— Buvez.

La fraîcheur du liquide fit le plus grand bien à sa gorge asséchée par le sel de la mer. Elle versa un peu d'eau dans sa main pour rincer ses yeux qui la piquaient.

Le haut de son bikini était toujours là où elle l'avait laissé. Elle se baissa pour le ramasser, essaya de l'enfiler en se cachant à l'aide de sa serviette qui ne cessait de glisser.

— Vous ne croyez pas qu'il est un peu tard pour vous montrer pudique ?

Il enleva la serviette de ses épaules et la jeta sur le côté, puis attacha lui-même la fermeture du soutien-gorge.

Elle se retourna pour le regarder en face, mais n'osa finalement pas lever les yeux et préféra fixer le sable à ses pieds.

— Je suis désolée. Je... j'ai perdu la tête, et je nous ai mis tous les deux en danger.

— A partir de maintenant, vous ne vous baignerez plus qu'à la plage de la villa. C'est plus sûr. Et ce, uniquement en ma présence.

Elle secoua la tête, abattue.

— Je pensais être la dernière personne que vous aimeriez voir là-bas.

— Vous savez que ce n'est pas vrai, Zoe.

— Je crois que je ne sais plus rien...

Elle était résolue à ne pas pleurer devant lui, mais soudain les larmes se mirent à perler sur le bout de ses cils avant de couler le long de ses joues. Elle n'était plus capable de les retenir.

— Oh non, dit-il en la prenant dans ses bras. Non, il ne faut pas pleurer, Zoe mou. Nous sommes tous les deux sains et saufs, c'est la seule chose qui compte.

Il caressa ses cheveux mouillés, lui murmurant des mots dans sa propre langue. Zoe se laissa aller contre lui, posant sa joue contre son torse puissant, respirant l'odeur fraîche que la mer avait laissée sur sa peau, écoutant les battements forts de son cœur, essayant de contrôler ses sanglots.

Elle sentait l'épuisement la gagner, ses jambes tremblaient sous elle. Si Andréas ne l'avait pas maintenue contre lui, elle se serait effondrée sur le sable à ses pieds.

Ce devait être le choc, après coup, rien de plus, elle essayait de s'en convaincre. Mais elle savait qu'il se passait autre chose. « Je ne comprends pas », pensa-t-elle. Elle se rendit compte qu'elle avait parlé à voix haute, car Andreas lui répondit :

— Qu'est-ce qui vous intrigue, pedhi mou ?

— Ce que nous faisons là.

Elle tourna légèrement la tête, de façon à ce que sa bouche avide effleure sa peau.

— Ce que vous faites avec moi, poursuivit-elle, alors que vous... alors que vous ne semblez pas vouloir de moi.

Les mains d'Andreas saisirent ses épaules pour l'éloigner de lui et il la regarda d'un air grave, ses yeux noirs cherchant les siens et brillant d'une étrange intensité.

— Est-ce vraiment ce que vous pensez ? demanda-t-il doucement. C'est ce que vous attendez de moi ? Quelques heures de plaisir dont vous vous souviendrez pendant vos longues soirées d'hiver en Angleterre...

— Non, se défendit-elle d'une voix tremblante.

Elle recula d'un pas, enroulant ses bras autour d'elle comme pour se protéger de lui, pour établir une indépendance physique et émotionnelle, tout en sachant qu'il était bien trop tard pour cela.

— Mon Dieu, je n'étais pas venue ici pour ça, vraiment pas.

— Enfin, que croyez-vous ? Que j'avais prévu tout ça, moi ? Vous vous trompez, Zoe mou. J'avais ma vie bien organisée, j'en connaissais les règles et les obligations, et sachez-le bien, vous ne faisiez absolument pas partie du programme !

D'une voix à peine audible, elle parvint à l'implorer :

— Alors, je vous en prie, Andreas, laissez-moi partir. Je vous en supplie.

— Vous pourriez faire ça ? Vous pourriez partir, maintenant ? Sa voix se fit plus chaude, plus profonde.

— Nous ne nous connaissons que depuis quelques jours. Nous avons besoin d'un peu plus de temps, ne serait-ce que pour admettre ce qui nous arrive. Du temps pour apprendre à nous connaître et à nous accepter mutuellement.

— Mais ce temps, nous ne l'avons pas, objecta Zoe, désespérée. Je suis ici en vacances et quand elles seront terminées, je devrai repartir en Angleterre, retrouver mon appartement et reprendre mon travail. Peu importe les mots que vous utilisez, cela ne peut être qu'une aventure éphémère.

— Seulement si c'est ce que vous voulez, Zoe. Alors, soyez sincère : c'est ce que vous voulez ?

Elle fit non de la tête, incapable de prononcer un mot.

— Dans ce cas, il n'y a aucun problème, parce que ce n'est pas ce que je veux non plus. Je ne veux pas seulement ton corps.

Il entoura doucement son visage de ses mains.

— Je veux ton cœur, ton âme et ton esprit si adorablement têtu, qui t'empêche de me faire confiance, même en ce moment. Je ne veux rien de moins. C'est pour cette raison que je ne me risque pas à te toucher, parce que je suis décidé à bien me conduire.

D'une voix tremblante, Zoe l'interrompit.

— Andreas, il y a quelque chose que je voudrais te dire. Inquiète, elle chercha son regard.

C'était le moment ou jamais d'être sincère et honnête, de lui avouer pourquoi elle était venue à Thania et ce qui l'avait conduite à la Villa Danae.

Mais elle avait peur, terriblement peur de voir disparaître la lueur de tendresse dans les beaux yeux noirs d'Andreas, peur de voir la colère crispier sa mâchoire.

S'il venait à penser que l'attirance qu'elle éprouvait envers lui n'était motivée que par l'intérêt et non la passion, elle ne pourrait pas le supporter. Non, elle ne pouvait pas prendre ce risque, pas maintenant. Peut-être même jamais.

Elle réalisait à présent que la villa n'avait plus aucune importance à ses yeux, pas plus que les événements du passé. Tout ce qui comptait, c'était Andreas et leur avenir ensemble, qu'elle ne voulait pas voir entaché par de vieux mystères. Elle n'aurait qu'à déchirer les documents qu'elle avait en sa possession et ils seraient ainsi libérés de toute cette histoire.

— Zoe, où es-tu ? Tu es partie loin de moi, tout à coup.

— Je crois que je suis encore sous le choc.

Elle rencontra son regard, cette fois-ci sans brume devant les yeux, car elle se sentait à présent soulagée d'un grand poids.

— Mais je ne suis allée nulle part. Je suis ici, avec toi, et c'est le seul endroit où je veux être.

Elle se haussa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur sa joue.

— Andreas mou, chuchota-t-elle en esquissant un sourire ému. Tu vois, je commence à apprendre le grec.

Il l'attira à lui et elle n'eut alors aucun doute sur le désir brûlant qu'il éprouvait.

— Je suis impatient de devenir ton professeur, murmura-t-il.

— Faut-il vraiment que nous attendions ? demanda-t-elle, taquine, en chatouillant sa peau du bout des lèvres.

— Oui, oui et oui. Pour toutes les raisons que je t'ai déjà données, et pour mille autres encore.

Il l'écarta de lui à regret.

— Voilà pourquoi je pense que nous devrions continuer notre promenade autour de l'île dès que nous serons séchés, trouver un endroit où nous serons entourés d'autres personnes, pedhi mou, là je n'aurai pas à lutter autant pour garder le contrôle de moi-même.

Le sourire de Zoe devint espiègle.

— Alors, où rencontre-t-on le moins de tentations ?

— La Grotte d'Argent est un lieu très fréquenté par les touristes. Allons la visiter.

— Oui, cela vaut peut-être mieux.

— Oh, mon amour, ne me regarde pas ainsi.

Zoe tremblait tandis qu'il l'attirait de nouveau dans ses bras. Il murmura son prénom, plongea ses yeux dans les siens puis approcha pour la première fois sa bouche de la sienne, en explorant le contour avec une infinie douceur, maîtrisant la passion qui bouillonnait en lui.

Elle en voulut plus car c'était une véritable torture pour elle de rester ainsi passive dans ses bras. Elle désirait enrouler ses bras autour de son cou, entrouvrir ses lèvres pour inviter sa langue à envahir sa bouche, laisser ses mains glisser jusqu'au bas de son dos... Puis l'entraîner avec elle sur le sable, s'offrir à lui dans l'acceptation la plus totale, pour connaître enfin le délice de son corps nu contre le sien.

Elle était en train de fondre de désir, plaquée contre lui, et laissa échapper un petit gémissement. Avec candeur, elle mettait la résistance d'Andreas à l'épreuve.

Il avait peine à respirer lorsqu'il relâcha son étreinte. Une flamme étrange brillait au fond de ses yeux sombres. Ses mains s'attardèrent malgré lui sur la peau de Zoe, savourant la douceur, la chaleur qui en émanait.

Il dit d'une voix rauque :

— Allons-y maintenant, agapi mou, et tout de suite, sinon je ne répons plus de rien.

Il fit volte-face, saisit ses vêtements, et Zoe, dans un soupir douloureux et silencieux, se résigna à faire de même.

L'entrée de la grotte était étroite, on y descendait par un chemin de sable ponctué de quelques marches et une multitude de petites lumières montraient la voie le long des parois qui brillaient comme de la nacre.

En bas se trouvait un petit ponton de bois où des canots étaient amarrés. Les reflets argentés de l'eau lui conféraient un aspect surnaturel, presque inquiétant. Zoe était plutôt soulagée d'être entourée d'autres touristes dans la file d'attente, car elle n'aurait pas aimé se trouver seule dans un pareil endroit.

Son corps tremblait encore au souvenir du baiser d'Andreas, ses lèvres vibraient de chaleur, tout son être palpait sous la puissance des émotions qu'il avait éveillées en elle.

Il fallait qu'elle pense à autre chose. Un guide faisait un commentaire sur l'histoire de la grotte et sur la manière dont elle avait été découverte. Mais comment aurait-elle pu l'écouter, dans l'état où elle se trouvait ?

Quand ce fut leur tour de visiter, elle s'assit à côté d'Andreas à l'avant d'une barque, consciente d'une seule chose : le contact de son bras qui la soutenait légèrement, tandis que le passeur commençait à faire glisser leur embarcation sur la surface magique du lac.

Dans les autres barques, les gens testaient le pouvoir de l'écho de la grotte avec enthousiasme, alternant les cris de terreur simulée et les éclats de rire sinistres qui se réverbéraient sur les parois.

— Connais-tu la légende ? chuchota Andreas à son oreille lors d'un rare moment de silence.

— Oui, je l'ai lue dans mon guide.

— Tu ne veux pas essayer ? demanda-t-il en souriant. Tu ne veux pas crier mon nom pour savoir si je te serai toujours fidèle ?

— Ce n'est pas la peine. Je ne suis pas superstitieuse.

Zoe se pencha et entreprit de jouer avec l'eau du bout des doigts. Mais elle retira bien vite sa main.

— Mon Dieu, c'est glacé !

— Alors, c'est moi qui vais crier ton nom, déclara-t-il.

— Non, dit-elle soudain mal à l'aise. Ne fais pas ça Andreas ! Il haussa les sourcils, étonné.

— Tu as peur de ce que l'écho pourrait révéler, pedhi mou ?

— Ce n'est qu'une légende idiote. Et puis, tous ces gens autour... je me sentirais gênée.

— Alors, nous reviendrons un soir. Nous aurons l'endroit rien que pour nous et la grotte nous donnera sa bénédiction. Comme je suis né à Thania, je me dois d'obéir à la tradition avant de me marier.

A ces mots, Zoe sursauta si violemment que la barque faillit chavirer.

— Est-ce que tu viens d'évoquer le mariage ?

— Zoe mou, dit-il d'un ton patient comme s'il parlait à une enfant, as-tu bien écouté ce que je t'ai dit tout à l'heure ? Je croyais avoir été clair en te disant que je voulais que tu partages ma vie, et pas seulement mon lit.

— Andreas, chuchota-t-elle, le passeur pourrait t'entendre.

— Il ne parle pas un mot d'anglais et il sait qu'il n'a aucun intérêt à écouter ce que nous disons, encore moins à le répéter. Pourquoi doutes-tu encore de moi, pedhi mou ?

— Parce que tout ceci arrive tellement vite... et puis les filles comme moi, en général, n'épousent pas des hommes de ton genre, tu dois être au courant.

— Tu penses que tu es trop bien pour moi ? Tu as sans doute raison. Tu vois, je l'admets sans difficulté.

— Sois sérieux. Je suis sûre que ça ne peut pas être si simple : tu es certainement censé épouser quelqu'un de ton rang.

— Il en a été question, en effet. Mais j'ai toujours insisté sur le fait que ce serait moi qui prendrais cette décision, matia mou. Même si je ne le savais pas, pendant toutes ces années, je t'attendais.

— J'ai encore du mal à y croire... Mais c'est bon de te l'entendre dire.

— Tu doutes encore de moi ? Je devrais peut-être demander à l'écho de me juger, alors.

— Non ! s'écria-t-elle tandis qu'il commençait à se tourner vers le fond de la grotte. S'il te plaît, pas maintenant. Nous reviendrons une autre fois, comme tu l'as suggéré.

Il la couva du regard et lui dit doucement :

— Pedhi mou, il ne s'agit que d'une légende. Pourquoi est-ce que cela te dérange autant ?

Elle essaya de rire.

— Je ne peux pas m'empêcher de penser que... supposons que nous criions nos noms et que la grotte reste silencieuse. Je... je ne veux pas provoquer le destin.

Ils restèrent silencieux pendant tout le trajet de retour à Livassi. Le visage d'Andreas était crispé, ses doigts tapotaient nerveusement le volant tandis qu'il conduisait. Zoe le regardait de temps en temps, furtivement, se demandant ce qu'il pouvait bien penser. Est-ce qu'il regrettait déjà de lui avoir fait une déclaration aussi précipitée ?

Lorsqu'ils arrivèrent devant l'hôtel, elle parvint à lui demander s'ils se verraient le soir même.

— Non, pedhi mou. J'ai des choses à faire. Il faut que je parle à mon père, entre autres. Mais on peut se voir demain matin. On pourra passer du temps à la Villa Danae et faire des projets. A quelle heure veux-tu que je vienne te prendre ?

— Oh, j'irai là-bas toute seule, ça me fera une promenade. Et puis, il est inutile d'alimenter les commérages.

— Bientôt, le monde entier sera au courant.

Il prit sa main et y déposa un baiser tendre et sensuel.

— A demain, Zoe chérie. Dors bien, et rêve de nous deux.

Lorsque la jeep s'éloigna, Zoe resta sur les marches de l'hôtel à lui dire au revoir de la main.

Elle se sentit tout à coup envahie par une vague de désolation : elle ne voulait pas qu'il parte. Comme si elle avait l'intuition que tout était terminé, que son bonheur s'arrêtait là, qu'elle ne le reverrait plus jamais.

Elle cria son nom, désespérée, prête à le supplier de revenir, mais sa voiture était déjà loin, ne laissant qu'un nuage de poussière dans son sillage.

Puis, comme Zoe l'avait craint, il n'y eut plus qu'un lourd silence autour d'elle.

8.

Elle fut soulagée de ne pas tomber sur Stavros ou Sherry à la réception. En fait, l'endroit semblait désert, tout le monde devait être en train de s'affairer dans la cuisine pour les préparatifs du dîner.

De quoi avait-elle dû avoir l'air, à héler ainsi Andreas qui venait de partir ?

Son instinct lui dictait de ne pas trop s'accrocher à lui, de ne pas devenir trop dépendante. L'existence d'Andreas n'avait rien à voir avec la sienne ; il avait des responsabilités qu'elle ne pouvait mesurer ; il y aurait sûrement des moments où sa vie professionnelle l'éloignerait d'elle.

Cela faisait certainement partie des choses dont il voulait discuter avec elle le lendemain, pour établir clairement ce qu'incluait une vie avec un homme comme lui. Ce ne serait pas facile, elle le savait, mais elle y arriverait. Elle tâcherait d'être un soutien pour lui, non une entrave à sa réussite.

De son côté, elle ne pourrait continuer à lui mentir encore longtemps. Si elle n'était pas entièrement honnête avec Andreas, la donation de la villa à sa mère lui resterait à jamais sur le cœur, planant au-dessus de leurs vies comme une ombre lointaine.

Or, elle ne voulait aucune ombre au tableau, aucun secret. Rien que leurs voix, unies, se faisant écho vers l'avenir. Elle avait été folle de ne pas croire en la légende de la Grotte d'Argent.

— Vous voulez quelque chose ?

Zoe sursauta au son de la voix cassante qui avait interrompu sa rêverie et fut surprise de trouver l'oncle Stavros posté devant elle.

— Euh... juste une limonade, s'il vous plaît.

Elle savait que Sherry en faisait plusieurs pichets chaque jour à partir de citrons pressés.

Le vieil homme grommela quelque chose et s'en alla. Zoe se demanda, une fois de plus, ce qu'elle avait fait pour le mettre dans de si mauvaises dispositions à son égard.

C'était le moment ou jamais de le découvrir, se dit-elle en le voyant revenir avec un grand verre de limonade.

— Nous nous sommes déjà croisés, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en lui offrant son sourire le plus engageant. Là-haut, sur la place de l'église l'autre jour, et puis ce matin encore.

Il hocha brièvement la tête en signe d'approbation et allait faire demi-tour lorsque Zoe l'arrêta.

— Excusez-moi, mais il y a quelque chose qui ne va pas ?

— En effet, répondit-il en se retournant vers elle à regret, les yeux pleins de colère. Despinis, vous avez eu tort. Vous n'auriez pas dû venir ici. Vous feriez mieux de vous en aller, avant que les choses ne s'aggravent encore.

Elle n'aurait pas été plus choquée s'il l'avait giflée.

— Je... je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Vous croyez que moi, Stavros, je ne me souviens pas ? s'écria-t-il en portant une main à sa poitrine. Vous avez peut-être pensé que je ne vous reconnaîtrais pas, vous, la fille de la petite Gina ?

Prudemment, Zoe répondit :

— Si vous voulez parler de ma mère, je sais qu'elle est venue ici une fois, il y a longtemps...

— Oui, elle et l'autre, sa sœur. Zoe n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous êtes en train de me dire que ma tante Megan est venue ici, à Thania, elle aussi ? Je... je n'en savais rien.

— Il y a bien des choses que vous ignorez, dit-il d'un air sombre. Partez, despinis. Partez avant qu'il ne soit trop tard.

Il se pencha vers elle, le visage menaçant.

— Andreas Dragos n'est pas pour vous.

La chaleur monta aux joues de Zoe, et elle riposta :

— Je crois que cela ne vous regarde pas.

Pendant une fraction de seconde, elle crut voir une lueur de compassion dans ses yeux féroces.

Puis il se tourna et s'éloigna d'un pas lourd, laissant Zoe abasourdie. Lorsqu'elle voulut saisir son verre de limonade, sa main tremblait tellement qu'elle en renversa sur la table. L'odeur du citron lui parut soudain insupportable.

Elle s'enfonça dans sa chaise, le cœur battant la chamade, luttant pour garder le contrôle d'elle-même.

Elle n'était pas vraiment surprise que sa relation avec Andreas ne fasse pas l'unanimité, elle s'attendait bien sûr à ce que certains trouvent qu'elle ne méritait pas de l'épouser et ne se privent pas de le lui faire savoir.

Elle pouvait raisonnablement prévoir que la famille d'Andreas s'y oppose, en particulier le père de ce dernier. Mais elle ne s'était pas préparée à une attaque aussi directe et personnelle, qui plus est venant d'une personne qui ne faisait même pas partie du clan Dragos. Elle n'aurait même pas su dire s'il l'avait mise en garde ou menacée.

Elle pensa tout de suite à Andreas. Il fallait qu'elle le voie, qu'elle lui raconte ce qui venait de se passer. Elle avait besoin qu'il la reconforte, qu'il la rassure.

C'est alors qu'elle réalisa qu'elle ne savait pas où le trouver. Il devait certainement vivre dans la résidence des Dragos, mais elle n'en était même pas sûre.

Elle ressentit le même malaise que lorsque la jeep s'était éloignée de l'hôtel. La même certitude désespérée qu'il venait de sortir de sa vie et que plus rien ne serait jamais comme avant.

C'était ridicule. Elle allait le voir le lendemain matin à la Villa Danae et alors elle pourrait lui raconter tout ce qu'elle avait sur le cœur et effacer les doutes et les peurs qui l'oppressaient.

Andreas lui avait demandé de lui faire confiance. Il se battrait pour elle et leur avenir.

Zoe monta dans sa chambre pour prendre une douche et se changer. Elle choisit une robe de batiste bleue sans manches puis, après s'être regardée dans le miroir, se mit en devoir d'effacer les traits tendus et anxieux de son visage à l'aide de blush et d'ombre à paupières, mais le résultat ne lui sembla pas convaincant.

En sortant sur le balcon, elle vit un hélicoptère tournoyer au-dessus du port avant de s'éloigner vers le large.

Zoe avait mis ses mains sur ses oreilles pour se protéger du bruit assourdissant, si improbable sur la petite île tranquille. L'engin n'avait fait que passer, fort heureusement. Elle se sentit soulagée lorsque le vacarme du rotor ne fut plus qu'un ronronnement lointain.

La plupart des clients étaient déjà en train de manger lorsque Zoe revint dans la cour. Elle ne put se retenir de parcourir le lieu du regard, espérant secrètement qu'Andreas aurait décidé qu'il ne pouvait pas se passer d'elle pour la soirée et qu'il serait là, à l'attendre. C'était ce qui l'avait retenue de descendre plus tôt, mais elle ne le vit nulle part.

La seule bonne nouvelle, c'était que l'oncle Stavros n'était pas là non plus.

Une fois qu'elle eut pris place à une table, Sherry vint la voir avec le menu, une corbeille de pain et des couverts.

— Kalispera, la salua-t-elle avec un grand sourire.

Sherry lui répondit par un simple signe de tête, sans même la regarder.

— Je vous recommande le ragoût de veau, ce soir, récita-t-elle mécaniquement.

— Entendu, c'est ce que je vais prendre. Avec le même vin rouge que d'habitude, répondit Zoe d'un ton égal.

Mais elle ne comprenait pas ce qui se passait. Lorsque Sherry reparut avec le vin et une carafe d'eau, Zoe l'obligea à s'arrêter en posant une main sur son bras.

— Sherry, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est à vous de me le dire. Pour l'amour du ciel, avez-vous idée de là où vous mettez les pieds ?

— Je suis tombée amoureuse, répondit Zoe simplement.

— Eh bien, vous feriez mieux de changer d'avis, le plus vite possible !

Après s'être emportée, Sherry se tut, puis reprit d'un ton presque suppliant :

— Laissez-moi appeler les correspondants de votre agence à Céphalonie, ils vous trouveront un vol de retour avant que vous n'avez le cœur brisé.

— Vous êtes donc tellement sûre que cela va arriver ? Supposez qu'Andreas m'aime, lui aussi.

— Il n'a pas le droit, répondit Sherry d'un ton fatidique. Bon sang, Zoe, vous ignorez le pouvoir de ces gens-là ! Allez-vous-en tant qu'il est encore temps.

Le visage de Sherry était soudain devenu blême.

— Moi-même j'ai eu droit à des reproches. L'oncle de Stavros est venu, il lui a hurlé dessus parce qu'il avait accepté votre réservation. Il lui a dit qu'il devrait vous mettre dehors, que les Anglaises n'apportaient que des ennuis, qu'il était fou d'en avoir épousé une. Lui qui est toujours si aimable avec moi d'habitude.

— Oh, Sherry, je suis désolée. Il s'en est pris à moi aussi. Mais je trouverai une explication à tout ça, je le jure, et Andreas réglerait tout ça.

— S'il le peut, répondit tristement Sherry avant de s'en aller. Zoe mangea son repas sans appétit. Son instinct lui conseillait

de ne pas attendre le lendemain et d'aller trouver Andreas le soir même, pour qu'il s'efforce de régler ces problèmes qui semblaient s'accumuler comme autant de nuages noirs.

D'un autre côté, elle ne voulait pas non plus paniquer pour rien. Mieux valait aller se coucher tôt. Elle y verrait plus clair au matin.

Une fois dans sa chambre, elle se déshabilla, enfila sa chemise de nuit et s'allongea sur son lit pour essayer de lire un peu, mais elle fut incapable de se concentrer.

Pourquoi tout le monde la mettait-il en garde ? Pourquoi sa relation avec Andreas apparaissait-elle comme taboue ? Était-ce dû à leur inégalité sociale, lui plusieurs fois millionnaire et elle simple professeur ? Ou bien peut-être à cause de leur différence de nationalité ?

Rien de tout ce qui lui venait à l'esprit ne pouvait justifier les réactions auxquelles elle avait été confrontée.

Elle éteignit sa lampe de chevet et resta allongée, les bras enroulés autour d'elle, à fixer l'obscurité.

« Mon amour, chuchota-t-elle, où que tu sois, pense à moi. J'ai tellement besoin de toi. J'ai si peur. »

La journée allait encore être écrasante de chaleur, se dit Zoe en atteignant avec soulagement l'ombre des oliviers. Un instant, elle regretta de ne pas avoir emporté son maillot de bain et sa serviette. Mais elle venait là pour parler, pas pour prendre le soleil. Elle avait donc préféré une tenue sage : jupe en jean et chemisier blanc en lin.

Elle aurait largement le temps de profiter de ce soleil radieux plus tard, quand ils auraient mis les choses au clair. Elle avait pris l'acte de donation avec elle, ainsi que des documents prouvant son identité.

Andreas serait probablement fâché qu'elle ne lui ait pas parlé plus tôt. S'il l'aimait vraiment, il lui pardonnerait. Dans le cas contraire... non, elle ne voulait pas penser à cette éventualité.

Il avait dû arriver avant elle et devait être en train de l'attendre. Elle monta rapidement les marches de la terrasse mais l'endroit était désert, ainsi que la plage.

Peut-être se trouvait-il dans la maison, se dit Zoe. Mais quand elle essaya d'ouvrir la porte d'entrée, elle constata que celle-ci était fermée à clé. Elle fit le tour de la bâtisse, mais dut se rendre à l'évidence : tous les accès étaient verrouillés. Comme si la maison elle-même avait pris parti contre elle.

Impossible de savoir si Andreas était en retard cependant, car ils n'avaient pas fixé d'heure précise de rendez-vous. Il avait quantité de choses à faire, naturellement. Après tout, elle n'avait aucune idée de la charge de travail qu'il devait assumer. Cela faisait partie des choses sur lui qu'elle découvrirait au fil des jours, des semaines, des années...

Il ne tarderait sûrement pas à arriver.

La jeune femme trouva un coin à l'ombre et s'y assit, les jambes tendues devant elle, s'éventant avec son chapeau. Elle sortit les papiers de son sac et les parcourut encore. Elle avait fait effectuer des copies de son acte de naissance et du testament de sa mère. Une fois qu'elle aurait dit la vérité à Andreas sur la raison de sa venue à Thania, elle déchirerait tous les documents devant lui, pour lui montrer qu'elle abandonnait toute réclamation concernant la maison.

Elle regarda sa montre, fit la moue, puis sortit ce livre qu'elle n'arrivait décidément pas à terminer. Elle ne pouvait pas rester là à l'attendre sans rien faire.

Quand elle regarda de nouveau sa montre, elle fut surprise de constater qu'une heure s'était déjà écoulée. Il était près de midi, la matinée touchait à sa fin.

Zoe se leva et s'étira, puis alla jusqu'à la pointe de la terrasse pour parcourir la plage des yeux, scrutant le croissant de sable au cas où il serait arrivé par une autre route. Mais elle était toujours bel et bien seule.

La colère commençait à la gagner. De la part d'un homme transi d'amour, ce traitement était un peu cavalier. Elle lui donnait encore dix minutes.

Mais à force d'ajouter les dizaines de minutes, une autre heure passa bientôt, et toujours aucun signe d'Andreas.

Elle avait eu peur pendant la nuit, mais maintenant elle était au bord des larmes.

Où pouvait-il bien être ? Qu'était-il arrivé ?

Elle ramassa son sac et rebroussa chemin, luttant à chaque pas contre la détresse et l'incertitude.

Stavros était au téléphone lorsqu'elle arriva à la réception de l'hôtel. Elle attendit qu'il raccroche. Celui-ci lui lança un regard circonspect.

— Puis-je vous aider, despinis ?

— J'espère bien. Pouvez-vous me dire comment me rendre chez monsieur Dragos, s'il vous plaît ? J'ai besoin de parler à Andreas et c'est plutôt urgent.

— Andreas n'est pas là, despinis. L'hélicoptère est venu le chercher, il est parti hier soir pour Athènes. Il avait laissé un message téléphonique pour vous prévenir.

— Et vous n'avez pas pensé à me le dire ? Mais pour qui vous prenez-vous ? Qu'est-ce que c'est que cet hôtel qui ne transmet pas les messages à ses clients ? Je suis allée au rendez-vous et je l'ai attendu pendant tout ce temps !

— Je ne voulais pas faire ça, répondit Stavros d'une voix misérable. C'est mon oncle, il pensait que cela valait mieux, que ce serait plus facile si vous croyiez que Kyrios Andreas était simplement... parti. Vous auriez pensé qu'il avait choisi ce moyen pour mettre fin à votre histoire, et vous seriez partie à votre tour.

— Eh bien, vous avez eu tort, parce que je sais qu'il n'aurait jamais fait ça. Comment est-ce que votre oncle ose se mêler de ce qui ne le regarde pas ?

— Il a voulu bien faire, despinis. Il aime beaucoup Andreas, comme son propre fils.

— Et bien entendu, il trouve que je ne suis pas assez bien pour lui.

— Je ne sais pas, Kyria Zoe. Il dit qu'Andreas et vous ne pouvez pas être ensemble, mais il ne veut pas en expliquer la raison.

— Bien. Quand Andreas reviendra, j'ai l'intention d'être là. Je l'attendrai le temps qu'il faudra, et je me moque bien de la désapprobation de votre oncle. Est-ce que le message précisait quand il a prévu de rentrer ?

— Non, despinis, il a juste dit qu'il avait été appelé d'urgence à Athènes.

— Bon. S'il y a d'autres messages, veillez à ce que je les reçoive immédiatement, dit-elle en lui tournant le dos pour regagner sa chambre.

Elle l'entendit soupirer :

— Oui, Kyria Zoe.

Ce fut cependant son seul moment de triomphe, car il n'y eut pas d'autre message. Trois jours s'écoulèrent lentement, et finalement son amour-propre l'empêcha de continuer à poser la question.

Visiblement, Andreas resterait à Athènes jusqu'à la fin de ses vacances, évitant ainsi des moments pénibles ou des scènes pathétiques.

Mais pourquoi avait-il agi ainsi ? se demandait-elle encore et encore. Pourquoi avoir fait semblant de tomber amoureux d'elle ? Était-ce là un jeu malsain pour tromper son ennui sur cette île trop calme ?

Si c'était le cas, il avait dû bien rire, se disait-elle amèrement, en voyant avec quelle facilité elle avait succombé à ses charmes.

Elle eut du mal à remplir ses journées, mais le temps passait malgré tout. Elle réussit, en apparence, à surmonter son sentiment d'humiliation.

Elle s'était préparée à subir des moqueries voilées sur sa situation, mais on la traita au contraire à l'hôtel avec beaucoup de gentillesse.

Elle prenait sur elle pour dissimuler sa blessure, gardait le sourire et la tête haute. Elle se joignait même de temps en temps à des activités de groupes et à des excursions organisées par l'hôtel.

Cependant, elle prenait garde d'éviter les endroits qu'elle avait visités avec Andreas. Le souvenir de ce jour, si beau, où elle s'était cru aimée, était encore trop vif dans son esprit pour qu'elle s'inflige une telle épreuve. L'image de son bien-aimé était gravée dans sa conscience et apparaissait en filigrane derrière chaque situation de son quotidien, l'empêchant de trouver un sommeil dont elle avait tant besoin.

Elle ne remit jamais les pieds à la Villa Danae.

Au bout de cinq jours, elle partit avec un groupe à Céphalonie, explora les rues commerçantes de la capitale et participa à une visite guidée de l'île pour en découvrir les plus beaux endroits. Pendant de courts moments, elle parvint à se détendre un peu et à profiter de ce qu'elle voyait.

Un jour, elle guérirait. Elle reviendrait peut-être alors en Grèce... mais pas tout de suite.

Elle revint à Thania par le ferry de fin d'après-midi. Elle était un peu fatiguée lorsqu'elle posa le pied à terre, mais elle se sentait plutôt sereine.

Une voiture était garée devant l'hôtel, et deux hommes en costumes sombres et lunettes noires se tenaient sur les marches, en grande conversation avec Stavros.

Des hommes d'affaires, sans doute, se dit Zoe, en constatant l'élégance de leur mise. La voiture était également très luxueuse.

A l'approche de la jeune femme, les trois hommes se tournèrent pour la regarder. Elle s'arrêta sous leurs regards scrutateurs.

— Mademoiselle Lambert ? demanda l'un d'eux avec un accent anglais irréprochable.

L'autre homme ouvrit la portière passager de la voiture.

— Mon employeur, continua le premier en souriant, souhaiterait que vous vous joigniez à lui pour le dîner.

— Veuillez remercier Andreas de ma part et lui dire que je n'accepterai plus aucune invitation à l'avenir, répondit-elle d'un ton glacial. Je suis sûre qu'il comprendra.

Stavros était paniqué, il ne cessait d'envoyer des signaux à Zoe pour qu'elle fasse attention, mais elle l'ignora.

— Je crains que vous ne fassiez erreur, mademoiselle Lambert, répondit l'homme avec le même sourire. Il s'agit de M. Stephanos Dragos, le père d'Andreas. Il est impatient de faire votre connaissance. Si vous voulez bien vous donner la peine de venir...

— Mais j'ai passé la journée dehors, protesta Zoe.

On la poussa poliment mais fermement vers la voiture. Elle désigna sa robe froissée.

— Je... je vais d'abord me changer.

Elle voulait aller s'enfermer dans sa chambre et ne plus en sortir.

— Vous êtes très bien ainsi, mademoiselle Lambert, lui répondit-on. Il ne s'agit que d'une invitation informelle.

S'adressant à Stavros, son dernier recours, elle s'indigna :

— Est-ce que vous allez rester là, sans rien faire, alors qu'une de vos clientes est en train de se faire enlever ?

— M. Dragos veut vous voir, Kyria Zoe. Vous verrez, son cuisinier est un excellent chef.

— Fantastique ! s'exclama-t-elle furieuse, tandis qu'on la faisait asseoir sur le siège. Voilà qui change tout, bien entendu. Si je ne reviens pas, surtout n'hésitez pas à attribuer ma chambre à un nouveau client !

Elle se retrouva assise à côté du chauffeur, tremblante de colère, les mains agrippées à son sac.

La route qu'ils empruntèrent passait devant la Villa Danae et continuait en longeant la côte. Zoe venait d'abandonner l'idée de compter les kilomètres qu'ils avaient parcourus, lorsque la voiture tourna à gauche et s'arrêta enfin devant d'imposantes grilles en fer. Le chauffeur klaxonna et un garde, surgi de nulle part, leur ouvrit.

Tandis que les portes se refermaient derrière eux, Zoe commença à avoir peur et à regretter sa boutade sur le fait qu'elle ne reviendrait peut-être pas. Ce que Sherry avait laissé entendre sur l'étendue des pouvoirs de Steve Dragos n'était pas non plus pour la rassurer.

Ils roulaient à présent sur une allée qui traversait un immense parc planté de cyprès. Lorsque la maison apparut enfin, Zoe constata qu'elle était bien plus ancienne que la Villa Danae, et que ses dimensions étaient deux fois plus imposantes. Les murs clairs étaient festonnés de lierre et de vignes en fleurs.

Plusieurs véhicules étaient garés devant la maison, dont la jeep d'Andreas. Zoe sentit sa gorge se serrer lorsqu'elle la reconnut.

Elle n'y arriverait jamais, elle ne pourrait pas...

Mais la voiture s'était arrêtée, on l'aida à en sortir et on l'escorta jusqu'à l'entrée. Elle s'arrêta et, agacée, se libéra de la main qui lui serrait le bras comme une tenaille.

— Lâchez-moi, dit-elle entre ses dents.

Il faisait frais à l'intérieur. Zoe remonta son sac sur son épaule et enfonça ses mains dans les poches de sa robe pour dissimuler leur tremblement.

Un serviteur en habit gris clair se précipita pour ouvrir une porte double et Zoe se retrouva dans une pièce spacieuse au plafond bas, meublée de canapés et de fauteuils rassemblés autour d'une massive cheminée en pierre.

Il n'y avait qu'un occupant : Andreas, en costume sombre impeccable, qui se tenait debout devant la fenêtre. Zoe s'immobilisa en apercevant sa silhouette élancée.

Il se retourna lentement et la regarda, sans un sourire. Il semblait épuisé, abattu.

— Kalispera, dit-il d'une voix qui semblait venir de très loin. On eût dit un étranger poli s'adressant à une inconnue.

Elle releva le menton.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Pourquoi a-t-il fallu que tu me fasses venir ici ?

— Ce n'était pas mon souhait, mais celui de mon père, expliqua-t-il d'un ton hésitant. Il ne devrait plus tarder. Il se repose après son vol depuis Athènes.

— C'est tout ce que tu as à me dire ? Tu ne crois pas que j'ai droit à quelques explications ?

Ses yeux rencontrèrent les siens, lui lançant un appel suppliant, et sa fierté vola en éclats.

— Tu... tu m'avais dit que tu tenais à moi.

— Je tiens à toi, dit-il calmement. Rien ne pourra jamais changer ça.

— Et si je te demandais de partir d'ici avec moi, maintenant, pour aller ensemble à la Grotte d'Argent et crier nos noms, qu'est-ce que tu répondrais ?

Il inclina la tête, comme pour s'avouer vaincu.

— Je dirais... non.

Elle faillit hurler tellement cette réponse lui fit mal, comme si ces mots l'avaient transpercée. Elle parvint encore à articuler :

— As-tu jamais... voulu de moi ?

— Cela ne compte plus. Tout a changé, il faut que tu le comprennes.

— Je ne comprends rien ! Andreas, je t'en prie, dis-moi ce qui se passe. On t'a ordonné de me laisser tomber, c'est ça ?

— Je n'avais pas le choix.

— On a toujours le choix.

Elle traversa la pièce pour le rejoindre.

— Et je te choisis, toi, dit-elle en saisissant ses mains.

Elle voulut les effleurer de ses lèvres, les placer contre sa poitrine, mais il la repoussa violemment. Il recula, un masque de dureté sur le visage, la respiration haletante.

— Je ne peux pas te toucher, Zoe, et je ne peux pas te laisser me toucher. C'est fini.

Elle entendit les portes s'ouvrir derrière eux et se retourna.

Depuis le seuil, un homme les regardait, les sourcils légèrement froncés. Il portait une veste matelassée pourpre, un pantalon noir et une écharpe de soie nouée autour du cou. Il était grand, les cheveux gris argent et son visage, qui dégageait une impression de force et d'autorité, avait dû être très beau autrefois.

Depuis l'autre extrémité de la pièce, Zoe sentait l'aura de pouvoir qui émanait de sa personne, la sombre magnificence de sa présence.

Lorsque l'homme se mit à parler, sa voix était profonde, légèrement rauque, comme s'il essayait de dissimuler quelque émotion.

— Ainsi, tu es l'enfant de Gina. Tu viens enfin à moi. Stavros avait raison : tu es son portrait exact, pedhi mou. Je t'aurais reconnue entre mille.

Zoe se raidit et répondit froidement :

— Je regrette de ne pas pouvoir vous retourner le compliment. Mais elle savait que ce n'était pas vrai. Son instinct lui avait dit dès le premier instant que l'homme qui se trouvait en face d'elle figurait sur la photo que sa mère avait précieusement conservée pendant toutes ces années.

— Alors, permets-moi de me présenter. Mon nom est Stephanos Dragos, et j'ai l'honneur d'être ton père.

— Non ! cria-t-elle d'une voix qui se brisa. Elle se tourna vers Andreas.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai !

Mais le désespoir qu'elle lut dans son regard lui confirma le pire.

Ce regard qui lui disait que tout était perdu resterait à jamais gravé dans sa mémoire, les enfermant chacun dans un enfer solitaire. Ce fut sa dernière vision avant de s'évanouir.

Zoe prenait peu à peu conscience de ce qui l'entourait. Quelque chose de moelleux sous elle, de la lumière derrière ses paupières, des chuchotements, une sensation humide et froide sur son front.

Elle fit un effort surhumain pour ouvrir les yeux, mais elle ne comprenait pas ce qu'elle voyait. Elle était allongée sur un lit, dans une chambre, et un homme qu'elle n'avait jamais vu se tenait à son chevet. Le visage mince, une petite barbe soigneusement taillée, il arborait une expression aimable.

— Vous revoici parmi nous, Zoe, je m'en réjouis.

Sa main se referma sur le poignet de la jeune femme pour vérifier son pouls.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Je suis M. Vanopolis, le médecin personnel de M. Dragos. Les brumes de son esprit commençaient à se dissiper. Des souvenirs, des images, le son d'une voix prononçant des mots impossibles lui revenaient. Et puis les yeux d'un homme lui disant adieu à jamais. Elle tressaillit.

— J'ai envie de vomir.

— Restez allongée, la nausée va passer.

— Que s'est-il passé ?

— Vous vous êtes évanouie. Heureusement, M. Dragos a réussi à vous rattraper, vous n'avez donc aucun dommage corporel.

— M. Dragos... mais il était à l'autre bout de la pièce.

— Je voulais dire le jeune M. Dragos, Andreas, votre frère. C'est lui qui vous a amenée ici.

Pendant de longues minutes, elle resta à le regarder, essayant de comprendre ce qu'il venait de lui dire. Elle prenait progressivement conscience qu'il ne s'agissait pas d'un cauchemar.

Elle aurait voulu être morte.

Des larmes dont le sel lui brûla la peau glissèrent sur ses joues et elle tourna la tête pour que l'homme ne voie pas qu'elle pleurait. Lorsqu'elle put parler de nouveau, elle murmura :

— Je voudrais partir, maintenant, je vous en prie.

— Il vaut mieux que vous restiez là. Vous avez subi un choc émotionnel important et votre père souhaite que vous restiez sous surveillance médicale cette nuit. Nous avons prévenu votre hôtel.

— Bien sûr, je n'ai pas mon mot à dire. Ma vie entière vient d'être bouleversée, je ne sais même plus qui je suis, et je ne peux rien faire. C'est bien ce que vous êtes en train de me dire ?

Il hésita, cherchant ses mots.

— Je suis navré que vous ayez découvert tout cela de cette manière.

Zoe s'assit sur son lit et repoussa les mèches de cheveux qui barraient son front.

— La manière n'aurait pas changé grand-chose, docteur. Il soupira, impuissant.

— Reposez-vous à présent, Kyria Zoe. Voulez-vous que l'on vous apporte du thé, ou bien quelque chose à manger ?

— Non. Je veux parler à Andreas. Voulez-vous lui demander de venir me voir, s'il vous plaît ?

— Il vaudrait peut-être mieux que vous parliez d'abord avec Kyrios Stephanos.

— Non, dit-elle en tapant du poing sur le matelas. Je veux parler à Andreas, ou je vous jure que je sortirai de cette maison pour ne plus jamais y remettre les pieds !

Le médecin soupira encore mais se dirigea vers la porte. Zoe se rallongea. Elle se sentait encore nauséuse et sa tête lui faisait mal, mais elle avait l'esprit clair. Pour la première fois, elle considéra la pièce où elle se trouvait. C'était une grande chambre, décorée avec goût. Le lit sur lequel on l'avait allongée était large et confortable, orné d'une courtépointe richement brodée.

Les rideaux étaient tirés, seule une lampe de chevet éclairait la pièce. Zoe aperçut un livre ouvert retourné sur la table de nuit ainsi qu'une paire de boutons de manchette. Une valise en cuir était posée dans un coin, son contenu étalé sur le sol. Une veste d'homme et une cravate pendaient sur l'accoudoir d'une chaise. La porte d'un placard laissait entrevoir d'autres vêtements masculins.

Zoe se mit à trembler lorsqu'elle comprit où elle se trouvait.

On frappa très légèrement à la porte et Andreas entra avec prudence dans la pièce. Il resta sur le seuil, le visage dans l'ombre.

Zoe se redressa, ses grands yeux brûlants contrastant avec son visage si pâle.

— C'est ta chambre, n'est-ce pas ? Ton lit. Tu m'as amenée... ici. Andreas, tu te rends compte à quel point c'est cruel de ta part ?

— C'était la chambre la plus proche, et tu te trouvais mal. Je n'ai pas réfléchi, j'ai fait au plus vite. Pardonne-moi.

— Qu'allons-nous faire ?

— Nous ne pouvons rien faire. Je suis le fils de mon père, et tu es sa fille. C'est tout.

Sa voix était froide, lointaine, comme s'il s'était entraîné à dire ces mots pour ne plus laisser transparaître aucune émotion.

— Depuis quand le sais-tu ?

— Un vieil ami de mon père lui a téléphoné, à Athènes. Quelqu'un qui était au courant de cette histoire parce que ta mère avait séjourné dans son hôtel quand ça a commencé.

— Stavros ?

— Oui, Stavros. Dès qu'il t'a vue, il a su qui tu étais. Quand il nous a vus ensemble, il a eu peur de ce qui pouvait se passer. Je suppose que nous devrions lui en être reconnaissants.

— Tu crois ? Je crains de ne pas en être encore arrivée là.

— Non, moi non plus, dit-il, semblant contenir une rage terrible.

Il avança dans la pièce, déplaça la chaise et s'y assit à une distance prudente du lit.

— Oh mon Dieu, s'exclama Zoe en cachant son visage dans ses mains. Je ne peux pas continuer ainsi, je n'y arriverai pas. Il faut que je m'en aille, que je retourne en Angleterre.

— Non, c'est moi qui pars. Je retourne à Athènes ce soir. Tu dois rester, au moins un peu. Mon père désire faire connaissance avec sa fille, il attend ce moment depuis longtemps. Quels que soient tes sentiments, pedhi mou, tu n'as pas le droit de le priver de ça.

Elle lui demanda d'une voix tremblante :

— Tu savais pour ma mère ? Tu étais au courant de leur relation ?

— Je croyais tout savoir à propos des femmes de mon père, ma mère y a toujours veillé. « Je suis mourante et ton père s'est trouvé une nouvelle courtisane » : elle m'a jeté cette phrase à la figure je ne sais combien de fois, quand j'étais enfant. Ces femmes habitaient Paris, Rome ou New York. Thania était le refuge de mon père. Ma mère détestait cette île, elle n'y venait jamais. A Thania, il n'a jamais eu aucune maîtresse... jusqu'à ce qu'il rencontre ta mère, et qu'il en tombe amoureux. Après elle, je crois qu'il n'y a plus jamais eu aucune femme dans sa vie.

Il baissa les yeux vers ses mains crispées.

— Ma mère a hurlé lorsqu'elle a appris qu'il faisait construire une maison pour une « garce d'étrangère » comme elle disait. Je me souviens l'avoir entendue rire plusieurs fois parce que la villa restait vide, année après année. Elle trouvait ridicule que mon père attende encore cette femme qu'il aimait si désespérément et qu'il croie qu'ils puissent y être un jour heureux ensemble.

— Elle a été heureuse avec son mari, l'homme dont le nom figure sur mon acte de naissance, l'homme qui m'a élevée, qui a veillé sur moi. Pourquoi aurait-il fait ça pour l'enfant d'un autre ?

— Peut-être parce que c'était quelqu'un de bien et qu'il tenait à elle, lui aussi. Elle semble avoir été une femme qui inspirait beaucoup d'amour.

— Oui, admit Zoe la gorge serrée. Nous étions une famille heureuse, du moins je le croyais.

— Tandis que ma famille, comme tu peux l'imaginer, ne l'était pas.

— Si ton père était si amoureux que ça de ma mère, si infiniment dévoué, pourquoi n'a-t-il pas divorcé pour l'épouser ?

— Il a essayé. Mais si ma mère se moquait bien des liens sacrés du mariage, elle aimait par contre l'argent et la haute société.

Il marqua une pause, le regard plein d'amertume.

— Si elle était devenue l'ex-femme de mon père, elle aurait perdu sa réputation et donc son statut, elle le savait. Quand mon père a parlé de divorce, elle est devenue hystérique, elle a menacé de se suicider. Elle avait déjà fait une tentative une fois, pas vraiment sérieuse, mais mon père ne pouvait pas prendre ce risque. Cette horrible situation a aussi affecté ta mère. Gina était déchirée entre l'amour qu'elle éprouvait et les nombreux obstacles qui se dressaient. Même si elle avait accepté de n'être que la maîtresse de mon père, elle n'aurait jamais eu aucune garantie que ma mère les laisse en paix. Elle ne pouvait pas non plus prendre ce risque, alors... elle est partie. Elle est retournée en Angleterre et lui a fait promettre solennellement de ne pas chercher à la suivre.

— Alors qu'elle attendait un enfant ? Il l'a laissée partir ?

— Ni l'un ni l'autre ne savaient alors qu'elle était enceinte. Il ne l'a pas abandonnée, pedhi mou. Il n'aurait jamais pu faire ça. Il a tenu sa promesse et n'a jamais cherché à la revoir, mais il lui a écrit sans cesse, la suppliant de revenir. Il a continué à construire cette maison pour elle, comme un gage de leur avenir. Quand elle lui a répondu, lui annonçant qu'un enfant allait naître de leur amour, il était fou de joie. Il lui a écrit sur-le-champ, l'implorant de le rejoindre, en joignant un billet d'avion et de l'argent. Mais l'enveloppe lui est revenue, non décachetée, sans aucune explication. Il n'a jamais eu aucune nouvelle d'elle par la suite.

— Et il a laissé les choses se passer comme ça ?

— Non, c'a été un coup terrible pour lui. Il a fini par tomber dans la dépression, il a été malade pendant plusieurs mois. Quand sa santé s'est améliorée, la première chose qu'il a faite a été de lui écrire, la suppliant de changer d'avis. Mais toutes ses lettres lui sont revenues, non décachetées. Ta mère avait déménagé sans laisser d'adresse. Lorsque mon père a su ce qu'elle était devenue, elle était déjà mariée, et il eut la douleur supplémentaire d'apprendre qu'elle avait appelé son enfant Zoe, le prénom qu'ils avaient choisi ensemble pour leur enfant, si un jour ils avaient une fille. Andreas soupira.

— Là encore, il lui a écrit une dernière lettre, lui disant qu'il l'aimait encore et qu'il l'attendrait toujours. C'était il y a longtemps.

Il se recula dans sa chaise, les traits tirés.

— Qui lui a appris le décès de Gina ?

— C'est moi, hélas.

— Et comment a-t-il réagi ? Qu'a-t-il dit ?

— Pendant un moment, rien. Puis il a déclaré que, de son côté, il s'était senti mourir depuis le jour où elle l'avait quitté. Mais il s'est dit qu'elle lui avait au moins laissé une fille, et que tu étais venue en Grèce pour le retrouver.

— Gina n'a jamais mentionné son nom. Il y avait juste ce tableau, une peinture représentant une maison qu'elle n'a jamais vue. Comment a-t-elle pu la peindre ?

— Il lui avait envoyé des dessins et plusieurs photos, et Gina savait où elle devait être construite. Son imagination a dû faire le reste. Peut-être qu'elle non plus n'a jamais complètement pu réussir à renoncer à

leur rêve.

D'une voix grave, Zoe murmura :

— Au lieu de ça, ils ont brisé le nôtre.

— Tu savais qu'il lui avait donné la maison. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— J'allais te parler, le matin où nous devions nous retrouver à la villa. J'avais l'intention de rendre les papiers, de te dire que je n'en voulais pas et que nous devions enterrer le passé. Mon Dieu, quelle ironie... Tu ne t'es jamais douté de qui j'étais ?

— Comment aurais-je pu deviner quoi que ce soit ? répondit Andreas. J'ignorais jusqu'à ton existence. Mon père se mettait toujours en colère lorsque j'essayais d'évoquer la Villa Danae. Il refusait de me dire le nom ou même la nationalité de la femme qu'il aimait, et ma mère l'appelait juste « l'étrangère ». Ils n'ont jamais mentionné l'éventualité d'un enfant. Ce n'est que ce matin-là, à Athènes, que mon père m'a ouvert son cœur, sans rien cacher. Le coup de téléphone de Stavros l'avait alarmé, bien sûr. Il a compris qu'il devait mettre fin à notre relation et que la franchise était la seule solution. Même à ce moment-là, je ne l'ai pas cru. Que Dieu me pardonne, je pensais que c'était un stratagème pour m'éloigner de toi et me pousser vers un mariage qu'il avait organisé pour moi. Il a fallu qu'il me montre des photos de Gina et même cette dernière lettre qu'elle lui a écrite, avant que je puisse accepter la vérité.

— Elle aurait dû me le dire. Pourquoi ne m'en a-t-elle jamais parlé ?

— Ta mère souhaitait peut-être laisser le passé derrière elle. Elle voulait que tu continues à croire en ta famille heureuse.

— Oui, murmura Zoe en enroulant ses bras autour de ses jambes. Oh, mais pourquoi suis-je venue ici ? Tu savais, n'est-ce pas, que je cachais quelque chose ?

— Oui, répondit-il doucement. Mais moi non plus, Zoe, je ne t'avais pas tout dit. Je pensais — je m'étais convaincu — que cela faisait partie du jeu de séduction qui avait débuté entre nous. Je me disais que, très vite, nous n'aurions plus aucun secret l'un pour l'autre. Et maintenant, hélas, c'est le cas.

— C'était un homme marié, remarqua-t-elle amère. Il n'avait pas le droit de tomber amoureux d'elle.

— Je ne pense pas qu'il ait eu le choix, Zoe. Pas plus que moi quand je t'ai regardée descendre l'escalier de la villa : tout ce que je me disais à cet instant, c'était : « La voici, enfin ».

Elle pencha la tête et une larme glissa le loin de sa joue.

— Andreas, je t'en prie.

— Tu as raison, dit-il en se levant. Il vaut mieux, je crois, que nous ne nous voyions plus seuls.

Il traversa la pièce et attrapa son sac de voyage. Il y fourra quelques affaires éparpillées puis le ferma et se tourna vers elle.

— Nous avons de la chance, peut-être, de ne rien avoir de plus à regretter.

Il s'arrêta devant la porte, la main sur la poignée, le regard brûlant.

Un instant plus tard, il était parti.

Zoe entendit bientôt le bruit puissant de l'hélicoptère qui décollait, l'éloignant d'elle.

Elle se retourna dans son lit pour enfouir sa tête dans l'oreiller sur lequel il avait dormi et resta immobile jusqu'à ce que le bruit s'évanouisse au loin.

Elle mit du temps à recouvrer ses esprits lorsqu'elle se réveilla, le lendemain matin.

Peu de temps après le départ d'Andreas, la gouvernante était arrivée et, ignorant avec tact son visage brouillé de larmes, avait gentiment mais fermement insisté pour qu'elle change de chambre et qu'elle s'installe à l'autre extrémité de la demeure. Zoe ne fut pas surprise de constater que ses bagages avaient été apportés de l'hôtel et défaits. Sa chemise de nuit toute simple avait été déposée sur le somptueux couvre-lit de satin et une domestique était en train de lui faire couler un bain aux senteurs fleuries.

Enfin seule, elle s'était dirigée vers la fenêtre, avait écarté les fins voilages et contemplé le parc enfoui

dans l'obscurité. Si seulement il existait une baguette magique pour réparer les cœurs brisés, ou pour effacer de sa mémoire le sourire qu'elle avait vu dans les yeux d'Andreas, la force brûlante de son corps lorsqu'il l'avait prise dans ses bras et surtout, toutes les promesses contenues dans leur baiser...

Des promesses qui ne seraient jamais accomplies mais qui la hanteraient à jamais.

— Kyria Zoe ?

C'était le Dr Vanopolis qui venait de frapper à sa porte.

— Votre père voudrait savoir comment vous allez.

— Comme c'est gentil de sa part ! dit-elle avec un sourire forcé.

— Il aimerait savoir si vous êtes disposée à le voir.

— Pas vraiment. Mais qu'est-ce que ça change ?

Lorsque le médecin fut parti, elle s'observa dans le miroir, essayant d'y déceler une quelconque ressemblance avec Steve Dragos, mais elle n'en trouva aucune.

Elle ressemblait à sa mère, voilà tout !

Sa robe de batiste ainsi que d'autres vêtements de son placard avaient été emportés pour être nettoyés, elle opta donc pour une jupe en jean et un débardeur blanc.

Après tout, elle n'avait pas besoin d'impressionner qui que ce soit.

Le serviteur qu'elle avait vu la veille l'attendait au pied de l'escalier pour la conduire dans la salle à manger. Zoe respira un grand coup et entra.

Stephanos Dragos était assis seul à l'extrémité d'une grande table et parcourait tout un éventail de journaux internationaux, mais il se leva dès que Zoe apparut. Il portait une chemise de popeline blanche et un pantalon de lin couleur crème. La vigueur et la détermination qui émanaient de lui étaient presque palpables : l'homme de ce matin contrastait avec le sombre individu de la veille qui avait en quelques mots détruit la vie de Zoe.

— Kalimera, la salua-t-il en tirant une chaise, l'invitant par ce geste à s'asseoir près de lui.

Elle lui répondit sans un sourire et alla s'asseoir un peu plus loin. Il haussa légèrement un sourcil mais ne fit aucun commentaire.

— Puis-je te servir un café ? Ou bien préfères-tu du thé ? Les petits pains sortent juste du four.

Il fit signe à la domestique, postée près d'un imposant buffet, de la servir.

— Juste du jus d'orange, s'il vous plaît, et du café. Je n'ai pas faim.

— Mais il faut que tu manges, sinon tu vas te rendre malade. Elle lui jeta un regard plein de froideur.

— Monsieur Dragos, j'ai déjà mal au cœur. Le fait de manger ne fera pas passer ce malaise.

Il y eut un silence, puis il adressa quelques mots à la domestique, qui s'éclipa.

Steve Dragos s'appuya plus confortablement contre le dossier de sa chaise et examina Zoe sans ciller.

— Bien, si tu as tout ce dont tu as besoin, nous pouvons parler à présent.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Vous avez eu une aventure avec ma mère, et j'en suis le résultat. Je vivais heureuse tant que je l'ignorais. Je ne vois rien à ajouter.

— Tu n'as aucune curiosité à propos du passé ?

— Je me suis posé des questions quand j'ai trouvé des papiers indiquant que ma mère était la propriétaire de la Villa Danae. C'est pour cette raison que je suis venue à Thania. Je voulais en savoir plus, mais j'ai eu tort.

— Tu parles d'une aventure, mais c'était bien plus que cela. Ta mère était l'amour de ma vie, et je l'ai perdue.

Zoe posa son verre de jus d'orange, un sourire amer sur les lèvres.

— C'est étrange comme l'histoire tend à se répéter, dit-elle d'une voix étranglée.

Steve Dragos resta un moment sans répondre, puis se remit à parler, lentement.

— Je croyais ne plus rien avoir à apprendre sur la tristesse et le remords, mais je me trompais. Je ne peux trouver aucune excuse au fait d'être tombé amoureux de ta mère, ma petite. Chacune de ses paroles, chacun de ses sourires, de ses gestes, était un enchantement pour moi. Mais crois-moi, je n'ai jamais voulu que ma blessure soit une source de souffrance pour Andreas ou pour toi.

Elle baissa les yeux vers la nappe.

— Dans ce cas, vous comprendrez pourquoi je ne peux pas rester à Thania, pourquoi j'ai besoin de rentrer chez moi.

— Chez toi, c'est ici.

— Non, ce n'est pas chez moi et ça ne le sera jamais. C'est tout simplement... impossible.

— Pour l'instant, peut-être, mais un jour, tu le sentiras. Car mon sang coule dans tes veines, pedhi mou.

— Vraiment ? Si c'était le cas, je le sentirais, ici, dit-elle en mettant une main sur son cœur. Je ressentirais un lien entre nous, mais je... je ne sens rien.

— Je suis patient, j'ai appris à l'être. Un jour, tu m'accepteras en tant que père.

Rejetant la tête en arrière dans une attitude de défi, elle lui lança :

— Il existe des tests pour vérifier ce genre de choses, monsieur Dragos.

— Tu ne me crois pas ? Alors peut-être croiras-tu ta mère.

Il sortit une feuille de la poche intérieure de sa veste. Le papier était décoloré par le temps et commençait à se déchirer au niveau des plis.

Zoe la prit à contrecœur et parcourut les lignes à l'encre passée. Elle reconnut immédiatement l'écriture de sa mère. La lettre disait qu'elle allait bien, qu'elle était heureuse d'attendre un enfant de lui, et terminait en lui exprimant son amour.

— Et c'est la dernière fois qu'elle vous a écrit ? Cela n'a aucun sens.

— C'est ce que je me suis répété des milliers de fois. Je m'en veux, j'aurais dû aller en Angleterre et la convaincre de revenir ici, mais je lui avais fait une promesse qui m'en empêchait. Je ne pouvais pas manquer à ma parole, elle ne me l'aurait jamais pardonné. Tout ce que j'ai su d'elle après cette lettre, c'est qu'elle s'était mariée.

Il lui lança un regard inquisiteur.

— Cet homme a-t-il été bon pour elle ?

— Oui, il a été merveilleux, avec nous deux. C'est pour ça que je n'arrive pas à croire que ma mère et lui aient pu me mentir à propos de quelque chose d'aussi important.

— Elle n'a jamais parlé de moi ? demanda-t-il d'une voix étrange où perçait une pointe de jalousie.

— Non, répondit Zoe en se radoucissant. Je crois qu'elle avait laissé cette partie de sa vie derrière elle. Mais elle avait gardé une photo de vous, et elle avait peint un très beau tableau représentant la maison que vous aviez construite pour elle.

— Et dont tu as maintenant hérité.

— En réalité, la villa n'a jamais vraiment appartenu à ma mère, elle n'est donc pas à moi non plus.

— Je souhaite qu'elle te revienne, pedhi mou. Fais-en ce que bon te semblera, vends-la, abandonne-la, si tu veux. C'est à toi de décider.

— C'est... c'est très généreux, bredouilla-t-elle.

— Tu es ma fille. Je te donnerais plus, si tu me le permettais, et je reconnâtrai notre lien publiquement.

— Oh non ! C'est trop tôt, je ne suis pas prête. J'ai besoin de penser à tout ça, et à ce que cela implique. J'espère que vous comprenez.

— Je vais essayer, dit-il en reculant sa chaise pour se lever. Viens, allons nous promener un peu dans le parc.

Tandis qu'ils marchaient le long d'un sentier, il lui dit doucement :

— Andreas n'a pas eu besoin de me dire que Gina était décédée. Je l'avais senti il y a quelques mois. Est-ce que cela te fait mal si je parle d'elle ?

— Non, bien sûr que non. Nous l'aimions tous les deux, ça au moins je peux l'accepter.

— Veux-tu savoir comment nous nous sommes rencontrés ? Tout a commencé par une cheville foulée. Je rentrais chez moi en voiture, lorsque j'ai vu une jeune femme assise sur le bord de la route qui se massait le pied. J'ai vu qu'elle souffrait, alors je me suis arrêté pour lui offrir mon aide. Elle ne voulait pas aller à la clinique, alors je l'ai emmenée ici, où ma gouvernante lui a baigné le pied et mis un bandage.

— Une histoire romantique, commenta Zoe.

— Mais ce n'était pas ta mère, c'était sa sœur. J'ai cru comprendre qu'elle s'était blessée tandis qu'elle partait comme une furie après une violente querelle, et que ce n'était pas la première fois qu'elle s'emportait de la sorte.

— De ce côté-là, rien n'a changé, ne put-elle s'empêcher de dire.

— Ah non ? Je veux bien le croire. J'ai donc envoyé un message à Stavros à l'hôtel pour lui dire que sa cliente anglaise allait bien, et Gina est venue la chercher.

Il se tut un instant, ému, puis continua avec difficulté.

— Je suis tombé amoureux d'elle dès que je l'ai vue. Lorsqu'elle est entrée, même le soleil semblait avoir perdu de son éclat. Elle m'a confié plus tard qu'elle avait ressenti la même chose. Je ne lui ai pas caché que j'étais marié, mais nos sentiments étaient trop forts. Je l'ai convaincue de venir loger dans cette maison avec sa sœur, pour qu'elle reste ensuite avec moi lorsque les vacances seraient terminées.

— Est-ce que tante Megan est restée, elle aussi ?

— Non, dit-il tandis qu'une ombre passait sur son visage. Elle est repartie.

Zoe avait tant de choses en tête lorsqu'elle regagna sa chambre, ce soir-là ! Elle était toujours décidée à quitter Thania le plus vite possible, mais elle ne pouvait pas prétendre avoir passé une mauvaise journée. En fait, si elle avait été la belle-fille de Stephanos Dragos, elle aurait beaucoup apprécié sa compagnie, se dit-elle soudain envahie par la mélancolie.

D'un commun accord, ils avaient décidé qu'elle l'appellerait « Steve ». Ils seraient peut-être un jour amis, mais elle serait incapable de l'accepter comme père. Même si elle voulait se rapprocher de lui, il y aurait toujours Andreas entre eux, elle le savait.

Il fallait vraiment qu'elle s'en aille. Ce n'était cependant pas aussi simple qu'elle l'avait espéré, car Steve ne souhaitait pas la voir partir et il débordait de tendresse pour elle. Un matin, au petit déjeuner, elle avait trouvé près de son assiette une boîte plate en velours qui contenait un sublime collier de perles. Lorsqu'elle avait essayé de protester, il lui avait répondu que ce n'était qu'une bagatelle.

Steve avait également mis à sa disposition une voiture avec chauffeur pour tous ses déplacements, et avait même suggéré de l'emmener à Paris ou à New York pour refaire sa garde-robe.

— Je suis professeur, je n'ai pas besoin de porter des vêtements de grands couturiers. Je n'aurai jamais l'occasion de les porter.

Steve recherchait sans cesse sa compagnie, pas seulement pour lui parler de Gina, mais aussi pour en savoir plus sur Zoe. Si elle hésitait encore à l'accepter, lui était clairement convaincu qu'elle était sa fille, et il voulait connaître tous les détails de sa vie pour rattraper le temps perdu.

Lorsqu'elle lui annonça que ses vacances touchaient à leur fin, il la pressa avec douceur mais insistance de rester plus longtemps.

— Tu es le soleil de ma convalescence, pedhi mou, lui dit-il, lui rappelant habilement sa récente attaque cardiaque.

A la vérité, elle était tentée de rester un peu plus. Elle trouvait très agréable de vivre dans une belle

maison, où les portes s'ouvraient devant elle comme par magie, où on lui servait des mets délicieux qu'elle n'avait pas eu à préparer, et où le moindre de ses caprices était exaucé...

Non pas qu'elle fasse vraiment de caprices, mais elle savait que toute une équipe de personnes dévouées attendait qu'elle en formule un pour le réaliser.

Malgré cette tentation de se laisser aller, elle savait pertinemment que Thania était le dernier endroit qui lui permettrait d'oublier Andreas.

Elle le voyait chaque fois qu'elle fermait les yeux, rêvait de lui toutes les nuits. Dès qu'elle entrait dans une pièce ou qu'une porte s'ouvrait, elle s'attendait à le voir surgir. Elle en devenait folle.

— Je crois que je vais aller faire un tour dans Livassi ce matin, annonça-t-elle un jour au petit déjeuner. Je voudrais acheter des souvenirs et des petits cadeaux pour mes amis en Angleterre.

Elle s'était attendue à une objection de la part de Steve, mais celui-ci lui sourit d'un air préoccupé.

— Bonne idée, ma chère enfant. J'ai quelques affaires à régler ce matin, mais nous pourrons passer du temps ensemble après le déjeuner, si tu veux ?

— Bien sûr.

Tandis que la voiture entrait dans Livassi, Zoe dit à Iorgos, le chauffeur, de la conduire d'abord à l'hôtel Stavros.

Après tout, on lui avait fait quitter l'endroit sans vraiment lui demander son avis, et bien qu'elle fût certaine que Stavros ait été très correctement dédommagé, elle avait envie de discuter un peu avec Sherry et lui fournir quelques explications — même s'il lui était difficile de trouver quelque chose de plausible à raconter.

Lorsque Zoe arriva à la réception, elle trouva Sherry derrière le comptoir, les yeux écarquillés.

— C'est incroyable, j'allais justement prendre mon courage à deux mains et vous appeler aujourd'hui. Il y a quelqu'un ici qui veut vous voir.

Le cœur de Zoe se ralentit pendant un instant à la fois doux et déchirant. Puis elle se reprit.

— Quelqu'un pour moi, vous êtes sûre ?

— Il est en train de prendre son petit déjeuner dans la cour au moment même où nous parlons, vous pouvez y aller.

Puis elle se pencha vers Zoe, et baissant la voix, elle lui demanda :

— Vous ne vous doutiez vraiment de rien quand vous êtes arrivée ?

— Non, sinon je ne serais jamais venue.

— Allons, découvrir que vous êtes la fille de Steve Dragos va transformer votre vie !

— C'est déjà fait, répondit Zoe en perdant son sourire.

— Oh, je suis désolée, dit Sherry, compatissante. Mais dites-vous qu'ils n'auraient jamais laissé Andreas vous épouser de toute façon. Il est déjà pris pour de bon : elle s'appelle Tina Mandrassis et son père est l'un des principaux concurrents de Steve Dragos. Une importante fusion est en projet, et pas seulement au niveau des directions, selon mon mari. Tina Mandrassis a fêté son anniversaire en grande pompe il y a quelques jours à Athènes, et le journal a publié une photo d'eux ensemble, où elle lui tenait le bras. L'article indiquait qu'on attend sous peu l'annonce de leurs fiançailles.

Elle sourit à Zoe, inquiète de sa réaction.

— Je suis désolée, reprit-elle, mais je pense qu'il vaut parfois mieux être préparée aux choses.

— Oui, vous avez sûrement raison, répondit Zoe d'une voix blanche.

Mais rien n'aurait pu la préparer à une telle nouvelle. Comment Andreas avait-il pu lui faire ça ?

Elle entra dans la cour et se figea à la vue de la personne qui se levait pour venir à sa rencontre avec un air penaud.

— Bonjour, Zoe, dit George. Je suis vraiment content de te voir.

10.

— George ! Qu'est-ce que tu fabriques ici ? s'exclama Zoe. Sherry leur avait apporté du café et s'était effacée pour les laisser parler, après avoir lancé un regard approbateur au jeune homme.

Amère, Zoe traduisit ce geste mentalement : lui au moins, était libre, à sa portée, et n'avait aucun lien de sang avec elle.

— Je suis venu pour te ramener à la maison, répondit George d'un ton solennel.

Il sortit deux billets d'avion de son portefeuille avec l'air d'un prestidigitateur exécutant un tour difficile, puis il se rassit, comme s'il s'attendait à des applaudissements.

— Tu es devenu fou ? George, je suis en vacances ! En général, le tour-opérateur fournit aussi le billet de retour.

George commençait à s'agiter. Zoe le contemplait avec détachement et se dit qu'il n'avait vraiment pas l'air dans son élément sur cette île, avec sa chemise au col amidonné et son short impeccablement repassé. Pour compléter le tableau, elle avait remarqué, en jetant un coup d'œil discret sous la table, qu'il portait des chaussettes sous ses sandales.

— Je sais, Zoe. Mais ta tante n'était pas ravie que tu sois venue ici et elle a insisté pour que je te ramène. Elle a même payé les billets d'avion.

— Voilà la preuve que tu as perdu la tête : ma tante se fiche éperdument de savoir ce que je fais ou comment je vais.

— Là, tu te trompes, rétorqua-t-il en se resserrant du café. Quand j'ai mentionné Thania, elle est devenue quasiment hystérique. Ma mère a dû sortir son remède aux plantes médicinales.

— Quand tu as « mentionné » Thania... Mais comment savais-tu où j'étais ?

George parut légèrement embarrassé.

— Euh... il se trouve que j'ai bavardé avec la sœur d'Adèle, un jour, à l'agence, et elle a parlé de Thania...

— Tu as enquêté pour savoir où j'étais partie ? De quel droit ?

— Ce n'est pas ainsi que je résumerais les choses, répondit George pour se défendre.

Il sortit un mouchoir de sa poche et tamponna son front, lançant des regards incertains autour de lui.

— Je partirai quand j'en aurai envie, reprit Zoe, et ce ne sera certainement pas sur ordre de ma tante. Elle a un de ces culots !

George la regardait, mal à l'aise.

— Ecoute, Zoe, je n'ose pas rentrer sans toi. Elle a dit des horreurs, prétendant que tu allais rencontrer un type grec et que cette histoire finirait de manière affreuse. Je ne l'avais jamais vue dans un état pareil. Maman a été très choquée.

— J'imagine, en effet, pour qu'elle te laisse partir si loin sans chaperon, se moqua-t-elle. Mais je suis désolée, il va falloir que Megan s'y fasse.

Zoe se leva, bouillonnant de colère.

— J'ai été invitée à prolonger mon séjour et je pense que je vais accepter, annonça-t-elle. Je te souhaite une bonne journée, George.

— Non, attends, ne t'en va pas si vite. J'ai fait tout ce voyage pour te voir. Est-ce qu'on pourrait dîner ensemble, ce soir, s'il te plaît ? demanda-t-il avec des yeux implorants.

Un dîner où il essaierait par tous les moyens de la faire changer d'avis, évidemment, se dit Zoe. En même temps, elle ressentait une certaine compassion pour George...

— Entendu, répondit-elle à regret. Je serai ici à 20 heures. Maintenant, il faut que j'y aille.

Elle avait demandé à Iorgos de l'attendre sur la place de l'église. Après avoir acheté une jolie poterie pour Adèle, elle s'aperçut qu'elle avait encore du temps devant elle. Elle se dirigea donc vers le kafeneion et commanda un soda.

Sous les arbres, les joueurs de backgammon étaient déjà profondément absorbés par leur jeu, mais elle leur jeta à peine un regard. Elle était trop préoccupée par l'arrivée inattendue de George et les raisons que cela devait cacher.

Megan était de toute évidence terrifiée à l'idée qu'elle puisse découvrir la vérité sur sa naissance. Mais pourquoi sa tante se souciait-elle de son sort maintenant alors qu'elle lui avait toujours manifesté de l'hostilité ?

Zoe était en train de chercher de la monnaie pour payer sa consommation quand une voix bourrue s'adressa à elle :

— Despinis.

Elle leva les yeux et vit l'oncle Stavros.

— Il y a encore des choses dont vous souhaitez me parler ? demanda-t-elle sans pouvoir dissimuler son agressivité.

— Je voulais seulement vous dire que je regrette d'avoir eu à vous causer du chagrin, Kyria Zoe,. Tant de misère humaine pendant de si longues années... quand cela se terminera-t-il enfin ? Puis-je m'asseoir, prendre un café avec vous ?

— Si vous voulez, répondit Zoe, déconcertée.

Il prit place et fit signe au serveur de venir prendre la commande.

Lorsque deux tasses de liquide sombre et brûlant furent posées devant eux, il reprit :

— Je voudrais que vous sachiez, despinis, que j'ai été très triste d'apprendre la mort de votre mère. C'était une jeune femme merveilleuse, très belle, qui avait aussi un grand cœur. N'importe quel homme aurait été fier de l'aimer. Mon ami Stephanos lui vouait une adoration sans limites.

— Oui, dit Zoe plus doucement, j'en ai pris conscience.

— Ils auraient dû vivre ensemble. Certes, il était marié, mais sa femme ne lui a rien donné. Pourquoi Gina n'est-elle jamais revenue, despinis ?

— Parce qu'elle était mariée, elle aussi. Elle avait refait sa vie.

— Alors, je me suis trompé. Je pensais que c'était à cause de l'autre.

Zoe posa sa tasse sur la table.

— Vous voulez parler de ma tante Megan ?

— Je vous demande pardon, despinis, je ne voulais pas vous offenser.

— Non, non. Je... j'ai besoin de savoir. Elles étaient venues en vacances ensemble, n'est-ce pas ?

— Deux belles jeunes femmes. Cependant l'aînée avait un joli visage, mais pas un bon cœur. Au fond d'elle, il y avait de la rage et de l'amertume.

— Déjà à cette époque ? Pourquoi diable ma mère avait-elle décidé de partir avec sa sœur ?

— Peut-être parce qu'elle voulait essayer de la rendre heureuse. Mais elles se disputaient tous les jours. Plusieurs fois, j'ai vu votre mère lutter contre les larmes après leurs querelles. J'avais mal au cœur de la voir si indulgente : elle pardonnait des choses impardonnables. Il était préférable que votre tante reparte. Elle avait provoqué tant de problèmes que j'avais peur qu'elle n'en crée encore d'autres.

— Mais pourquoi ? Pourquoi aurait-elle agi ainsi ?

— Parce qu'elle était jalouse, Kyria Zoe. Parce qu'elle était amoureuse de mon ami Stephanos, et lui ne l'a jamais regardée.

Cette journée était pleine de rebondissements, se dit Zoe en contemplant la mer. Elle n'était pas retournée

chez Steve Dragos, car elle avait besoin d'un peu de calme et d'intimité pour réfléchir. Elle s'était souvenue de la taverne au bord d'une falaise où Andreas l'avait emmenée déjeuner une fois, et elle avait persuadé Iorgos de l'y conduire.

Ce dernier était accoudé au bar, à discuter joyeusement avec le patron du restaurant en mangeant un souvlaki. Zoe s'était assise seule à une table, dans un coin, et remuait distraitement dans son assiette la salade de tomates qu'elle avait commandée et dont elle avait à peine mangé quelques bouchées. Elle était encore troublée par les révélations de l'oncle Stavros.

Difficile d'imaginer sa tante, qu'elle connaissait si haineuse et si dure, emportée par une folle passion amoureuse. Mais elle se souvenait que Steve Dragos lui avait raconté qu'il l'avait rencontrée en premier. Il l'avait secourue et amenée chez lui. Megan avait-elle mal interprété sa philoxenia, cette amabilité grecque naturelle envers les étrangers ?

Elle avait dû être déçue, puis se sentir insultée, car non seulement il était resté insensible à ses charmes, mais en plus il était tombé amoureux de sa sœur, qui depuis toujours, s'était attiré la sympathie de tous.

Mais avait-elle pu garder en elle cette rancune pendant toutes ces années ?

En se remémorant la réaction violente de sa tante devant le tableau accroché au-dessus de la cheminée, Zoe jugea cette hypothèse plausible. Pourtant, cela n'expliquait pas pourquoi Megan avait été jusqu'à envoyer George pour la ramener à la maison. A moins que cela ait quelque chose à voir avec les « problèmes » que Stavros avait mentionnés d'un air si lugubre.

Il devait y avoir quelque chose que Megan ne voulait pas qu'elle découvre, mais quoi ?

Une confrontation avec sa tante semblait à présent inévitable, même si Zoe répugnait à cette idée. Rien ne garantissait que Megan lui révèle de nouveaux éléments, et encore moins la vérité... Enfin, elle verrait bien le moment venu.

Ce dernier rebondissement l'avait toutefois décidée à ne pas repousser la date de son retour, malgré la déception qu'éprouverait Steve Dragos.

Peut-être que, lorsqu'elle aurait découvert toute la vérité, elle parviendrait à accepter ce passé et à le laisser ensuite derrière elle, une bonne fois pour toutes, pour retrouver enfin une certaine sérénité.

Sur un coup de tête, elle demanda à Iorgos de lui faire faire le tour de l'île, une dernière fois, pour dire adieu à cet endroit qu'elle ne reverrait sans doute jamais.

Elle vendrait la Villa Danae et si Steve refusait qu'elle lui reverse l'argent de la vente, elle en ferait don à une œuvre de charité. Il lui faudrait aussi expliquer à Steve que s'ils étaient amenés à se rencontrer à l'avenir, ce serait en terrain neutre.

A son retour, Andoni, le majordome, l'attendait, plus agité que d'ordinaire.

— Kyrios Stephanos souhaite vous voir, kyria. Il vous attend dans son bureau.

Assis dans un fauteuil derrière sa table de travail, il se leva lorsqu'elle pénétra dans la pièce.

— Tu es partie longtemps, pedhi mou. Je me suis fait du souci. Zoe haussa les épaules.

— J'ai eu envie de déjeuner dehors et de me promener un peu. Y a-t-il un problème ?

— Oui, je crois, répondit-il sans détacher les yeux de sa boîte à cigares. Nous avons des visiteurs que je n'attendais pas, mon enfant. J'ai appris ce matin que Petros Mandrassis était en route pour Thania afin de discuter de la fusion de nos deux sociétés. Il est arrivé en compagnie de sa fille Christina et d'Andreas.

Zoe écoutait sans réagir, ses yeux le regardaient sans vraiment le voir.

— Alors, je vais retourner à l'hôtel, finit-elle par articuler.

— Malheureusement, pedhi mou, ce n'est pas possible. Il faut que tu restes ici.

Son visage et sa voix étaient implacables, ce qui rappela tout à coup à Zoe que cet homme avait l'habitude de donner des ordres et qu'on lui obéisse sans broncher.

— Je regrette de devoir insister, mais j'ai besoin de ta présence à table ce soir.

— Mais je dîne à Livassi... Je dois rencontrer un vieil ami qui se trouve dans la région.

— Alors il faudra que tu reportes ce dîner à une autre fois. Mandrassis est en adoration devant sa fille, et celle-ci s'est plainte auprès de lui car elle se sent négligée par Andreas. Elle trouve qu'Andreas a passé trop de temps sur Thania au lieu de lui faire la cour à Athènes. Mandrassis a également entendu des rumeurs à propos d'une autre personne à laquelle mon fils serait attaché, et il s'est senti offensé. La fusion est remise en question. J'ai besoin de le remettre en confiance pour que ce projet n'échoue pas et pour cela j'ai besoin que tu assistes à ce dîner où je te présenterai comme ma fille.

— Non, je ne suis pas prête. Je ne me sens pas encore capable d'être présentée comme une fille illégitime devant des inconnus.

— Si quelqu'un doit ressentir de la honte dans cette situation, pedhi mou, c'est bien moi, et non toi.

— Ecoutez, puisque vous ne pouvez pas prendre le risque que je passe pour la maîtresse d'Andreas, j'ai une solution à vous proposer : puis-je inviter quelqu'un moi aussi ce soir ?

— Un homme ?

— Oui : cela devrait mettre un terme aux doutes qui subsisteraient encore à mon sujet. Le seul problème, c'est qu'il est en vacances, il n'aura donc pas de tenue de soirée.

— Dans ce cas, je préciserai qu'il s'agira d'un dîner informel. Oui, c'est peut-être une bonne solution. Mais qui est cet homme ? Que représente-t-il pour toi ?

— Un ami et un collègue de travail, rien de plus.

— Ne souhaiterait-il pas une relation plus sérieuse ?

— Peut-être.

— Alors, inutile de souligner vos rapports professionnels. Téléphone-lui, mon enfant, et invite-le.

Quelques instants plus tard, lorsqu'elle eut expliqué à George ce changement de programme, ce dernier ne sembla pas sauter de joie devant l'honneur qu'on lui faisait.

— Je croyais que je t'aurais eue rien que pour moi, répondit-il d'un ton boudeur.

— George, si tu me rends ce service, je reconsidérerai ton offre de rentrer en Angleterre. Alors, marché conclu ?

En fait, si elle avait pu, elle aurait pris le premier vol pour échapper à cette soirée.

— Oh, dans ce cas, c'est d'accord.

— Merci, George, tu es un amour. J'enverrai une voiture te chercher dans quelques heures.

— Une voiture ? Zoe, qu'est-ce que c'est que ce dîner ?

— Oh, juste une petite dînette entre multimillionnaires, quelque chose de très simple... A tout à l'heure, George.

Sans lui laisser le temps de protester, elle raccrocha.

Lorsque Zoe alla se préparer dans sa chambre pour le dîner, elle regretta de ne pas avoir accepté l'offre de Steve de renouveler sa garde-robe. Elle ne voyait rien dans sa penderie qui puisse rivaliser avec les toilettes d'une riche héritière. Elle finit tout de même par sortir sa robe noire. Elle avait au moins le collier de perles que Steve lui avait offert pour ajouter une note d'élégance à sa tenue.

Après s'être maquillée et apprêtée, elle sortit dans le couloir où elle faillit se heurter à Steve qui l'attendait.

— Tu es superbe, dit-il en lui prenant le bras pour la conduire vers l'escalier.

— Je... je ne suis pas sûre d'y arriver, Steve, murmura-t-elle, prise de panique, en haut des marches.

— Tu es une jeune femme très courageuse, j'ai confiance en toi. Viens, descendons accueillir nos invités.

La seule personne qui attendait dans le salon était Andreas. Il se tenait devant la porte-fenêtre qui donnait sur le jardin, un verre d'ouzo à la main.

Il se retourna à leur arrivée.

— Kyria Lambert, dit-il avec un sourire contraint. Je ne m'attendais pas au plaisir de vous voir.

— Moi non plus, répondit-elle, le cœur battant à tout rompre. Comment... comment vas-tu, Andreas ?

— J'essaie de conduire cette fusion jusqu'à la signature, tu dois certainement être au courant. Mon père m'a informé que tu as invité quelqu'un ce soir ?

— Oui, j'espère que tu n'y vois pas d'objection.

— Comment le pourrais-je ? Après tout, je n'ai pas le droit de m'y opposer.

Des voix se firent entendre depuis le hall, parmi lesquelles un rire de jeune femme. Andreas se raidit et murmura quelque chose en grec qui ressemblait à un juron puis se tourna de nouveau vers la fenêtre pour reprendre son observation maussade du jardin.

Zoe eut une envie folle de le prendre dans ses bras, d'attirer sa tête contre sa poitrine et de lui promettre que tout allait bien se passer. Mais elle ne pouvait pas, et de toute façon, ce serait lui mentir.

Elle chassa donc cette pensée de son esprit et se prépara à faire face tandis que Petros Mandrassis entra dans la pièce avec sa fille. C'était un homme bien en chair avec de petits yeux froids, qu'il laissa errer sur le corps de Zoe. Elle le détesta dès cet instant.

Christina était petite, d'une beauté pétulante, avec une épaisse chevelure brune et une silhouette aux rondeurs voluptueuses.

« Dans quelques années, elle sera plus grosse que son père », se dit Zoe, se laissant aller à la cruauté pour lutter contre la douleur de voir la jeune femme traverser la pièce et glisser son bras sous celui d'Andreas, le regardant avec une moue étudiée.

— Petros, mon ami, dit Steve en s'avancant, permettez-moi de vous présenter Zoe Lambert, la fille d'un vieil ami, qui me fait l'honneur de sa compagnie pour quelques jours.

— Je suis enchanté, despinis, déclara Petros Mandrassis d'une voix de crécelle.

Sa fille murmura quelque chose en grec à Andreas et rit. Il inclina poliment la tête mais son visage avait une expression glaciale.

Zoe prit le verre qu'on lui présenta et resta à le tenir, comme si elle s'était accrochée à un morceau d'épave. Elle fut soulagée d'entendre les portes s'ouvrir pour faire entrer George.

Celui-ci portait un pantalon en toile beige et une chemise à la limite du décontracté, ainsi qu'une veste de sport sur le bras. Il avait l'air d'avoir chaud et d'être aussi mal à l'aise qu'un poisson hors de l'eau.

Zoe se précipita vers lui, se mit sur la pointe des pieds et lui fit un bref baiser sur la bouche.

— Mon chéri, c'est merveilleux que tu aies pu venir.

Elle poursuivit en murmurant quelques mots à son oreille que tout le monde put entendre :

— Tu te souviens de cette question que tu m'as posée récemment, avant que je vienne en Grèce ? Eh bien, j'ai eu le temps d'y réfléchir et je suis prête à te donner ma réponse maintenant. Alors, quand nous serons seuls, tu pourras me la reposer.

— Mon Dieu, Zoe, balbutia-t-il, plus rouge que jamais. C'est donc vrai ce qu'on dit sur les vertus de l'absence et du manque, hein ?

Elle lui prit la main et le conduisit dans toute la pièce pour le présenter à chacun, souriant au point que sa mâchoire en devenait douloureuse. Elle évita le regard d'Andreas lorsque les deux hommes se serrèrent la main en murmurant les politesses d'usage.

— Apparemment, je dois vous présenter tous mes vœux de bonheur, dit Andreas.

— On dirait bien, oui, répondit George. Honnêtement, je n'en reviens pas. Je n'aurais jamais cru réussir un jour à la convaincre.

Andreas lui sourit.

— Il est évident que vous avez su choisir les mots, ironisa-t-il avant de jeter un œil à Zoe. J'espère que vous m'inviterez au mariage. Quelle date avez-vous choisie ? demanda-t-il à George tout en fixant Zoe.

— Eh bien, nous n'avons pas encore vraiment décidé, commença George.

Zoe l'interrompit :

— J'ai pensé que ce serait bien à Pâques. C'est très aimable de montrer un tel intérêt, Andreas, mais je suis sûre que tu seras déjà bien trop occupé par tes propres préparatifs pour te soucier de mon mariage.

— Oh, je pense qu'à cette époque, je serai déjà marié depuis longtemps, répondit Andreas sans la quitter des yeux.

— Sans doute. Il est vrai que je n'ai jamais vu un couple mieux assorti que celui que vous formez avec Christina.

Puis, se tournant vers George :

— Mon chéri, tu n'as rien à boire ! s'exclama-t-elle en l'entraînant plus loin.

— Quel arrogant ! murmura George. Je t'assure que je ne voudrais pas le compter parmi mes amis.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Tu n'auras pas à le supporter longtemps. Et puis, tu seras bientôt de retour en Angleterre.

— C'est vrai.

Cette pensée sembla lui remonter le moral. Du coup, il se risqua à poser un bras maladroit autour des épaules de Zoe, qui fut soulagée d'entendre Andoni annoncer que le dîner était servi.

A son plus grand malheur, elle avait été placée à côté d'Andreas. Christina, rayonnante, était assise en face d'eux. George, placé à côté d'elle, se mit en devoir de lui faire la conversation, mais il ne reçut guère de réponse.

Zoe fit un ou deux commentaires enthousiastes sur le menu, auxquels Andreas répondit avec une froide politesse, mais le reste du temps, elle garda le silence. Elle préférait se montrer prudente.

Hélas, elle ne pouvait échapper à la réalité de sa présence physique. Elle était terrifiée à l'idée que la manche de sa chemise puisse effleurer son bras nu, que leurs mains puissent se toucher s'ils saisissaient au même moment le sel ou la corbeille de pain.

Lorsque le gigot d'agneau fut servi, la conversation porta sur des thèmes plus généraux et Zoe parvint à se détendre un peu.

— Je dois reconnaître qu'il est très agréable de dîner dans un endroit climatisé, déclara George avec entrain. Ma chambre était une étuve hier soir. Je n'ai même pas utilisé le couvre-lit et j'avais presque trop chaud avec mon pyjama.

Il y eut un silence qu'Andreas finit par rompre. Zoe n'eut pas besoin de le regarder pour deviner la lueur machiavélique qui dansait dans ses yeux.

— Et vous n'avez pas envisagé de l'enlever ? dit-il d'une voix grave.

— Certainement pas, répondit George. Il est bien plus sain de dormir en pyjama.

Andreas s'affala dans son siège, les paupières mi-closes, un petit sourire aux lèvres.

— Mais c'est également une entrave, dit-il d'une voix douce. Vous ne trouvez pas ?

George eut l'air surpris.

— Non, non, pas vraiment, balbutia-t-il avant de se mettre à couper sa tranche de gigot.

Dès que la conversation redémarra entre les autres convives, Zoe murmura fermement :

— Arrête, maintenant.

— Ce n'est pas moi qui ai commencé, répondit Andreas en lui resservant galamment un peu de vin rouge.

Dis-moi, Zoe mou, tu as vraiment l'intention d'épouser cet idiot ?

— Cela ne te regarde pas.

— Si c'est le cas, voici un conseil à suivre, poursuivit-il en ignorant ce qu'elle venait de lui dire. Laisse George plié sous l'oreiller et dors avec son pyjama. Tu en retireras plus de plaisir.

— Monstre ! murmura-t-elle d'une voix tremblante. Il rit.

— Je te déteste.

— Tu as raison, dit-il d'une voix plus grave. Je fais tout ce que je peux pour arriver au même sentiment.

Il vit alors Christina qui les fixait depuis l'autre côté de la table, les yeux plissés par la suspicion, et il leva son verre dans sa direction en lui souriant. Elle lui rendit son sourire et Andreas se tourna vers Zoe, lui proposant le plat de pommes de terre, se comportant toujours comme un hôte attentif.

Il souriait toujours, mais l'expression de son regard bouleversa Zoe. Il lui dit doucement :

— Il ne se passe pas une heure dans la journée où je ne pense à toi, mafia mou. Pas une nuit où je ne rêve que tu es blottie dans mes bras et je me réveille alors dans le tourment. Je me maudis pour les sentiments que j'éprouve encore pour toi, mais je n'arrive pas à les ôter de mon âme. Je me bats dans cet enfer et tu n'es pas avec moi.

Cette voix douce s'arrêta. La seconde d'après, Andreas s'était joint à la conversation entre son père et Petros Mandrassis.

Zoe, pendant ce temps, resta crispée sur sa chaise, à faire semblant de manger et à prier pour que cette soirée se termine enfin.

Tandis que l'avion approchait de l'aéroport d'Heathrow, George demanda :

— Zoe, tu étais sérieuse quand tu parlais de m'épouser ? Elle se tourna vers lui et le regarda, pleine de remords.

— Mon cher George, tu sais aussi bien que moi que si je disais oui, ta mère te ferait changer d'avis dans les vingt-quatre heures.

— Je ne sais pas pourquoi elle est comme ça, soupira-t-il.

« Parce que c'est une femme égoïste qui refuse de perdre son fils chéri », eut envie de répondre Zoe.

— Il y a une chose dont je suis sûre : un jour, tu rencontreras une femme que tu aimeras tellement que rien de ce que ta mère pourra dire n'aura d'importance à tes yeux. A ce moment-là, tu ne te soucieras que de ton bonheur.

— Et ton bonheur à toi, Zoe ? C'est lui, n'est-ce pas ? L'homme arrogant que j'ai vu hier soir ?

— Non, j'y ai cru autrefois, mais c'est fini.

— Mais tu as été profondément amoureuse, ça se voit. De son côté, il ne te quittait pas des yeux. Alors, pourquoi épouse-t-il cette Tina Machinchose ?

— Parce qu'elle est l'héritière d'une flotte de paquebots, et que moi j'ai un diplôme de littérature anglaise. Je ne souffre pas la comparaison.

Le pilote annonça l'atterrissage imminent, et quelques instants plus tard, l'avion se posait en douceur sur la piste d'Heathrow.

Voilà, c'était fini. Elle était rentrée chez elle, saine et sauve. Il ne lui restait plus qu'à tâcher d'oublier ce qui s'était passé à Thania, et lors de cette fameuse soirée...

A la fin du dîner, ils étaient passés dans le salon pour prendre le café, et Zoe était restée près de Steve, se disant que c'était l'endroit le plus sûr. Elle ne voulait plus échanger un seul mot avec Andreas. Ses dernières paroles l'avaient tellement bouleversée !

Elle évitait même de regarder dans sa direction. Pourtant, elle frissonnait chaque fois qu'elle entendait le son de sa voix.

George était parti relativement tôt et elle avait pris soin de le raccompagner pour lui donner un ostensible baiser d'au revoir. Elle était montée dans sa chambre peu après, prétextant un mal de tête, ce à quoi Andreas avait répondu par un regard froidement cynique.

Elle avait été réveillée quelques heures plus tard par une dispute à voix basse mais pleine de fureur entre Andreas et son père. Elle préféra ne pas comprendre la teneur de leurs propos.

Le matin, Steve s'était, contre toute attente, montré très compréhensif lorsqu'elle avait manifesté son désir de partir pour Londres par le vol de l'après-midi avec George. En fait, il avait tout mis en œuvre pour faciliter son départ, comme s'il avait admis qu'il était temps pour elle de partir.

Elle n'avait pas revu Andreas, pas même pour lui dire adieu, et elle ne savait pas si elle devait le regretter ou s'en réjouir.

— Il a emmené ma petite Christina visiter la Grotte d'Argent, l'informa Petros Mandrassis les yeux brillant de satisfaction.

Andreas crierait-il son nom pour lui faire subir l'épreuve de l'écho ? se demanda-t-elle tristement.

Au moment de quitter vraiment la maison, Zoe se sentit très émue. Steve la serra dans ses bras un long moment, puis la regarda avec un amour sincère.

— Je t'écrirai et nous nous téléphonerons, n'est-ce pas ? Et puis on se reverra bientôt. Peut-être pas ici,

mais à Paris, ou à Rome ?

— Oui, ce... ce serait bien... papa.

Ce dernier mot parut combler le vieil homme de joie.

Zoe était épuisée lorsqu'elle arriva enfin à son appartement. Elle enjamba le tas de courrier dans l'entrée, pour la plupart de la publicité, posa sa valise dans un coin et alla jusqu'à sa petite kitchenette. Elle se fit une infusion, prit un paquet de biscuits et emporta le tout dans sa chambre.

Elle ouvrirait son courrier, s'occuperait des fleurs et déferait sa valise... demain. Pour l'instant, elle voulait juste aller se coucher.

Après la chaleur de la Grèce, elle trouva que son lit était glacé et s'enroula dans les draps pour se réchauffer. Tournant légèrement la tête sur son oreiller, elle aperçut le tableau de sa mère. Elle se remémora alors le bruissement des fleurs tombées du bougainvillier sous ses pieds quand elle avait monté l'escalier, l'odeur forte des géraniums et le chuchotement permanent des vagues.

Ce tableau était un rappel trop cruel de tout ce qu'elle avait perdu, elle devrait le décrocher. Mais cela aussi pouvait attendre le lendemain, se dit-elle en s'endormant avant même d'avoir bu son infusion.

Elle passa trois jours à ranger et à faire le ménage dans son appartement, elle répondit à son courrier, s'occupa de son linge et fit des courses pour remplir ses placards.

Le quatrième jour, elle prit le vase en terre cuite qu'elle avait acheté à Livassi et se rendit chez Adèle. Le cottage que sa mère avait habité avait été vendu et les nouveaux propriétaires étaient déjà installés. Ils avaient d'ailleurs repeint les portes et les fenêtres pour le montrer.

— Tu es rentrée plus tôt que prévu, commenta Adèle tout en contemplant, ravie, le cadeau de Zoe. Au fait, as-tu trouvé des endroits où ta mère était allée ?

— Je crois que tout a beaucoup changé depuis ce temps-là. L'île n'est plus la même. Tiens, je voulais te demander : as-tu vu tante Megan récemment ?

— Non, mais il paraît qu'elle a été insupportable lors de la dernière réunion au Club : elle s'est fâchée avec tout le monde.

En rentrant chez elle, Zoe passa voir sa tante. Elle sonna puis frappa à la porte, mais n'obtint aucune réponse. Elle était cependant convaincue qu'il y avait quelqu'un.

Megan avait dû deviner qu'elle viendrait la voir et préférait sans doute l'éviter, se dit Zoe en rebroussant chemin.

Lorsqu'elle arriva chez elle, elle fit un chèque pour rembourser sa part du billet d'avion et le mit dans une enveloppe avec un bref mot de remerciement.

Deux jours plus tard, le chèque lui fut renvoyé, déchiré.

Steve lui écrivit pour lui dire qu'elle lui manquait et qu'il avait plu à Thania. Il lui téléphona aussi, et elle trouva qu'il avait une voix triste. Elle se demanda si la date du mariage d'Andreas avait été fixée, mais il n'en parla pas et elle n'osa pas lui poser la question.

Les avocats de Steve lui firent parvenir des documents confirmant que la Villa Danae lui appartenait désormais officiellement. Zoe leur répondit en leur demandant de la mettre en vente, en spécifiant ce qu'ils devaient faire de l'argent de la transaction.

Elle acheta des revues spécialisées pour compiler les offres d'emploi. Elle envoya sa candidature pour plusieurs postes et fut convoquée à deux entretiens. Lors du second, on lui proposa un contrat dans une école dont le directeur, très motivé, se battait pour faire remonter son établissement en difficulté dans le classement national, et elle accepta.

Elle trouva une petite maison rénovée à quelques rues de cette école et engagea des procédures pour faire un emprunt.

Tout semblait se dérouler selon ses plans, sauf qu'elle avait l'impression que tout se passait loin d'elle, que seule son ombre entreprenait toutes ces démarches. Elle était là en spectatrice de sa propre vie, incapable de se sentir concernée.

La rentrée scolaire arriva et Zoe commença sa période d'essai. Elle mangeait tous les jours son sandwich avec George et ils sortaient boire un verre ensemble après le travail une fois par semaine.

— Apparemment, maman n'a pas beaucoup vu ta tante ces derniers temps— en tout cas, pas depuis qu'elle a fait cette scène à propos de ton séjour à Thania, lui dit George lors d'une de leurs pauses déjeuner.

Zoe haussa les épaules.

— Je ne la vois pas non plus. Je suis allée deux fois chez elle, mais si elle était là, elle n'a pas ouvert la porte. Adèle dit qu'elle a laissé tomber presque tous les groupes auxquels elle appartenait. Comme si Megan avait décidé de vivre en recluse.

— Je sais ce que ça fait, dit-il, morose. J'ai vu dans le journal que le cours de danses de salon va reprendre. Tu crois que je devrais essayer ?

— Bien sûr, George ! l'encouragea-t-elle chaleureusement. Qu'est-ce que tu as à perdre ?

A la fin du mois de septembre, il faisait plus froid, le vent se fit plus violent et les pluies plus fortes.

— On va avoir un temps minable pour le week-end, déclara le chauffeur du bus lorsqu'elle descendit à son arrêt un vendredi après-midi.

Son week-end serait minable, de toute façon, pensa Zoe. Sa lourde sacoche pleine de copies à corriger lui faisait mal à l'épaule et, surtout, l'empêchait de courir. Elle arriva donc trempée jusqu'aux os à son appartement.

Elle enleva son imperméable dans l'entrée et alluma le chauffage avant de s'asseoir pour regarder son courrier. Elle commença par une enveloppe affranchie en Grèce : c'était le cabinet d'avocats de Steve qui l'informait qu'une offre avait été faite pour la Villa Danae au prix demandé et que, si cela lui convenait, ils pourraient commencer à rédiger le contrat de vente.

C'était donc la fin de l'histoire. Elle resta songeuse sur son canapé, espérant que cette belle maison trouverait un propriétaire qui la remplirait d'amour.

Au moment où elle se leva pour se préparer quelque chose à dîner, son téléphone sonna.

— Mademoiselle Lambert ? demanda une voix féminine qu'elle ne reconnut pas. Je suis désolée de vous déranger, mais je me fais du souci pour votre tante, Mme Arnold, et je ne savais pas à qui d'autre que vous m'adresser.

— Je ne comprends pas, qui êtes-vous ?

— Je suis madame Ferris, je fais le ménage chez elle. Elle me paie toujours le vendredi, sauf que ce matin elle n'était pas là, et quand j'y suis retournée à l'instant, elle n'a pas répondu à la porte. Je sais pourtant qu'elle est là parce que la lumière du salon est allumée et les rideaux ne sont pas tirés. Mademoiselle Lambert, elle est assise dans son rocking-chair à se balancer d'avant en arrière, l'air hagard. La pièce est sens dessus dessous, il y a des objets brisés sur le sol, une chaise renversée... J'ai eu très peur, j'étais sur le point d'appeler la police, mais je me suis souvenue de vous... Je ne crois pas qu'elle ait d'autre famille.

— Non, en effet, dit Zoe en réfléchissant. Bien, je vais prendre un taxi et y aller tout de suite, mais rien ne dit qu'elle me laissera entrer. Il faudra peut-être quand même appeler la police.

En arrivant chez sa tante, elle comprit pourquoi madame Ferris avait paniqué. Par la fenêtre, elle aperçut Megan, qui avait l'air d'une folle : les cheveux ébouriffés, le regard fixe, elle se balançait continuellement dans son fauteuil.

Toutes les entrées semblaient verrouillées, mais Zoe s'aperçut que la clé avait été laissée à l'intérieur sur

la porte de la véranda.

Elle se baissa pour saisir une pierre et brisa une vitre. Elle put ainsi ouvrir la porte et entrer, suivie prudemment par madame Ferris.

— Je viens avec vous, mademoiselle ?

— Non, je vais d'abord lui parler. Mais ce serait bien si vous pouviez nous préparer un peu de thé.

Elle s'arrêta devant la porte du salon, se disant qu'elle aurait préféré être n'importe où sauf là, puis elle frappa doucement et entra.

Megan avait serré ses bras autour d'elle et chantonnait une litanie à voix basse.

Zoe s'approcha d'elle, marchant sur des débris de porcelaine et des papiers déchirés, et s'agenouilla près de son fauteuil, évitant un journal froissé et un gros livre en cuir étalé sur le sol aux pieds de la vieille dame.

— Tante Megan, c'est Zoe, dit-elle d'une voix douce. Que se passe-t-il ? Quelqu'un a cassé quelque chose ?

Sa tante tourna la tête lentement et la regarda.

— Cassé, oui, tout a été brisé. Rien n'a été réparé. Maintenant c'est trop tard.

— Je ne comprends pas, explique-moi ce qui ne va pas. Je voudrais t'aider.

— Personne, personne ne peut m'aider. Ils sont tous partis, maintenant. Je pensais qu'un jour, peut-être, j'y serais retournée. Je l'aurais vu une dernière fois. Mais c'est la fille de Gina qui est allée, et je savais qu'elle lui dirait que je lui avais menti, et qu'alors il ne voudrait plus me voir. Ce n'était pas possible, j'ai toujours cru que je pourrais lui dire... ce que je ressentais. Je voulais qu'il me regarde comme il la regardait. Maintenant c'est trop tard.

A ces mots, Megan se mit à sangloter. Zoe savait qu'elle s'aventurait en terrain dangereux, mais il fallait quand même qu'elle pose la question qui lui brûlait les lèvres.

— Tante Megan, tu veux parler de Steve Dragos ?

— Stephanos ! cria la vieille dame furieuse.

Puis elle s'apaisa et poursuivit, perdue dans ses pensées.

— Un si joli prénom... Il était tellement beau, il ressemblait à un dieu grec. Je m'étais fait mal à la cheville, tu sais, et il m'a portée dans ses bras. J'ai su à ce moment-là que je voulais qu'il me tienne ainsi pour le reste de ma vie, mais il n'a jamais recommencé.

Elle lança un regard dément à Zoe.

— Parce qu'elle est venue, et tout a changé. Il était toujours gentil avec moi, mais il ne regardait qu'elle. Elle l'a quitté, vous savez, parce qu'il était marié et que sa femme ne voulait pas divorcer. Moi je ne serais jamais partie. Je serais restée avec lui pour toujours, s'il me l'avait demandé. Ça ne m'aurait pas gênée.

Elle leva les yeux au ciel, les mains jointes.

— Pourquoi ne me l'a-t-il jamais demandé ? Pourquoi n'a-t-il pas voulu de moi, au lieu d'elle ? Après, elle m'a confié qu'elle allait retourner auprès de Stephanos, parce qu'elle attendait un enfant de lui. Je les ai imaginés ensemble, avec le bébé, et je n'ai pas pu le supporter. Alors, j'ai eu une idée. J'ai ri et j'ai dit : « Comme ça, on est deux ». J'ai affirmé qu'il avait couché avec moi aussi pendant tout ce temps, qu'une seule femme ne suffisait pas à un homme comme lui.

— Et elle t'a cru ?

— J'étais sa sœur, sa grande sœur. Et lui était un homme riche, qui trompait sa femme. Gina savait qu'il y en avait eu d'autres avant elle. Je crois qu'elle a toujours eu secrètement peur qu'il ne corrige jamais ses habitudes de séducteur, même s'il l'aimait. De mon côté, j'avais été malade, des problèmes d'indigestion. Je lui ai laissé croire que mes nausées venaient du fait que j'étais enceinte. Oui, elle m'a crue, parce que

j'ai confirmé tous ses doutes, ses pires craintes envers lui. Je me souviens, elle a dit : « Il faut que je réfléchisse » et elle est sortie de la maison, dans la rue, et une voiture l'a heurtée. Elle n'a pas vraiment été blessée, juste quelques égratignures, sauf le bébé, bien sûr. Le bébé de Stephanos.

— TU veux dire qu'elle a fait une fausse couche ?

— Elle était faible, elle a laissé son bébé mourir. Si elle avait été robuste comme moi, un petit accident comme ça n'aurait rien fait. Moi, j'aurais donné des enfants à Stephanos. Je me moquais bien que ce soient des bâtards. Elle, elle ne s'en moquait pas. Gina était la Morale en personne. Elle se reprochait d'être amoureuse de lui et s'attendait à être punie pour son péché.

Megan sourit, soudain joyeuse.

— C'est moi qui l'ai punie. Zoe avait tout à coup très froid.

— Qu'a-t-elle dit quand elle s'est rendu compte que tu n'attendais pas de bébé ?

— Je lui ai dit que je m'étais trompée, mais que la prochaine fois je ferais plus attention.

Megan pouffa de rire comme une petite fille.

— Pour ça aussi, Gina m'a crue, elle s'est convaincue qu'il me préférait à elle. Ça la rendait malade. Elle ne lisait plus ses lettres, alors qu'il n'arrêtait pas de lui écrire. Pas un mot pour moi... même si je soutenais à Gina que moi aussi je recevais des lettres. Alors elle est partie, elle a déménagé, trouvé un travail, puis elle a rencontré quelqu'un. Bien sûr, rien à voir avec Stephanos, mais il l'aimait et elle savait qu'elle pourrait toujours lui faire confiance, alors elle s'est résignée. Ensuite, tu es née. Une parfaite petite famille ! Je l'ai aussi détestée pour ça.

Elle se redressa sur son siège.

— Je suis retournée à Thania et j'ai vu Stephanos chez lui. Je lui ai dit que je l'avais toujours aimé, que je ferais tout ce qu'il voudrait, je me suis mise à genoux devant lui. Mais il n'a même pas fait attention. Je crois qu'il n'a pas compris ce que j'ai dit. Il voulait juste me poser des questions sur elle et sur son bébé. Au début, j'ai failli lui parler de la fausse couche, parce que je voulais lui faire mal comme il m'avait fait mal. Puis j'ai réalisé qu'il serait encore plus affligé de croire qu'il avait un enfant qu'il n'aurait jamais le droit de voir. Alors je lui ai dit que Gina avait eu une petite fille, qu'elle s'était mariée avec quelqu'un d'autre pour que l'enfant ait un nom, et qu'elle ne voulait plus jamais le revoir.

— Mon Dieu, tante Megan, comment as-tu pu ? Comment as-tu pu faire ça, dire de tels mensonges, détruire les vies de deux personnes ?

— Parce que c'est moi qui l'avais vu la première. Il aurait dû tomber amoureux de moi, pas d'elle.

Elle se remit à pleurer.

— Tout le monde l'adorait. Même quand je me suis mariée, mon mari la trouvait merveilleuse. Maintenant il n'est plus là, elle non plus.

Elle baissa les yeux vers le journal froissé et murmura :

— Et mon Stephanos non plus.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il est mort. Très soudainement. Une crise cardiaque. Je l'ai lu dans le journal.

Zoe ouvrit le journal, parcourant les colonnes d'un doigt tremblant. L'article était assez long, commençant par la description de son enterrement qui avait eu lieu à Athènes la veille, à peine quarante-huit heures après sa mort. Le journaliste énumérait ses réussites commerciales, les actions caritatives auxquelles il avait été associé et précisait que la direction des affaires Dragos serait à présent confiée à son fils unique, qui avait déjà repris les choses en mains. L'article terminait en annonçant que le projet de fusion avec la société Mandrassis serait bientôt finalisé.

Tandis qu'elle remettait les pages en place, Zoe aperçut soudain la photo d'Andreas illustrant un article de la rubrique des potins mondains qui dressait le portrait du nouveau dirigeant de Dragos Corporation.

« Jadis membre notoire de la jet-set, Andreas Dragos s'est éloigné de son image de play-boy ces deux dernières années. Son mariage à venir devrait lui permettre de rentrer définitivement dans le rang. » lut-elle.

La porte s'ouvrit et Mme Ferris entra avec un plateau.

— La bouilloire ne marche plus, j'ai dû utiliser une casserole pour faire chauffer de l'eau.

Elle jeta un regard inquiet à sa patronne.

— Elle va bien ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Zoe regarda le visage immobile de sa tante.

— Elle a appris la mort de quelqu'un.

Un médecin vint, puis une ambulance, et la vieille dame fut admise dans une clinique privée.

Zoe paya Mme Ferris et nettoya le désordre dans le salon. Puis elle s'assit sur une chaise et relut le journal.

Elle regrettait de ne pas avoir été prévenue du décès de Steve — de l'avoir appris indirectement, surtout de cette manière.

Tout semblait s'être passé très vite. Steve était mort, et deux jours plus tard, on l'avait enterré. Même si Zoe avait appris son décès, elle n'aurait pas forcément pu arriver à temps pour la cérémonie. De toute façon, y aurait-elle eu sa place, vu les circonstances ? De plus, les journalistes auraient cherché à savoir qui elle était et quelles étaient ses relations avec le défunt — elle ne pouvait donc pas en vouloir à Andreas de l'avoir tenue à l'écart. Elle aurait agi de même à sa place.

Son instinct ne l'avait par conséquent pas trompée. Elle avait éprouvé de l'affection pour Steve Dragos, mais au fond de son cœur, elle avait toujours été convaincue qu'elle n'était pas sa fille.

Zoe plia soigneusement le journal et le glissa dans le gros livre en cuir pour le protéger. Quand elle l'ouvrit, elle s'aperçut que ce n'était pas un livre mais un vieil album de photos.

Les premiers clichés dataient de l'enfance de Megan et de sa sœur. Beaucoup représentaient Gina, sur sa bicyclette, se baignant dans la mer ou encore perchée en haut d'un arbre, le visage toujours illuminé de bonheur.

Le regard d'une petite fille qui croyait en la vie, qui avait confiance. Une petite fille qui ne pouvait pas imaginer que sa grande sœur puisse la trahir et lui briser le cœur.

Zoe continua à tourner lentement les pages, jusqu'à arriver à la période des vacances sur l'île de Thania.

Sa tante avait pris grand soin de ces photos : chacune d'elles était datée et annotée.

Si seulement Zoe avait connu les dates de ces vacances, elle aurait eu une preuve incontestable qu'elle ne pouvait pas être la fille de Steve Dragos.

Et Andreas et elle auraient eu le droit de s'aimer...

Mais les choses étaient ainsi : elle était seule et il allait s'engager dans un mariage de convenance. Ni l'un ni l'autre ne seraient heureux.

Quittant la véranda, elle appela un taxi pour rentrer chez elle.

En montant l'escalier, elle se rappela que quelques heures plus tôt, elle était sur le point de se préparer à manger. Lorsqu'elle atteignit son palier, elle chercha l'interrupteur et l'ampoule éclaira soudain le couloir, faisant apparaître une longue silhouette appuyée contre sa porte.

Elle porta une main à sa bouche pour se retenir de crier en voyant Andreas sortir de l'obscurité pour venir vers elle. Son visage fatigué était très pâle, mais un sourire qu'elle connaissait bien se dessina sur ses lèvres tandis qu'il lui tendait les bras.

— Matia mou.

Elle répondit quelque chose d'incohérent qui ressemblait vaguement à son prénom, et se plaqua contre lui. Il l'accueillit dans ses bras avec fougue et sa bouche s'empara aussitôt de la sienne. Il n'y avait aucune

retenue dans ce baiser. Ses lèvres capturèrent les siennes avec une passion profonde et sensuelle, et exigeaient une réponse à l'avenant.

Ses mains viriles écartèrent alors le manteau trempé de pluie de Zoe. Andreas caressa ses seins, l'amena à une excitation presque insupportable à travers le petit pull fin qu'elle portait. Elle émit de petits gémissements de plaisir qui furent étouffés par leurs baisers ardents, tout son corps fondant de désir pour lui.

Lorsqu'il releva la tête, ils étaient tous deux hors d'haleine.

— Tes clés, agapi mou, dit-il d'une voix rauque.

Ils réussirent à ouvrir la porte et entrèrent tant bien que mal à l'intérieur de l'appartement, commençant déjà à se déshabiller l'un l'autre.

Lorsqu'elle se retrouva entièrement nue, Andreas la porta jusqu'au canapé et s'agenouilla près d'elle, couvrant son corps de baisers brûlants. Sa langue taquinait ses seins, ses mains caressaient son ventre... Bientôt, Andreas descendit jusqu'à ses cuisses tremblantes et les sépara pour lui prodiguer la plus intime des caresses. Elle s'arqua sous la puissance du plaisir, en réclamant encore.

Il lui murmurait des mots grecs, d'une voix grave et langoureuse, tout en continuant à jouer sa partition érotique, lui faisant perdre ses dernières résistances. Soudain Zoe sentit son corps implorer. Un plaisir pur la consuma en vagues successives et elle se mit à haleter et à crier à la fois.

Andreas la pénétra alors. Dès qu'il prit possession de sa moite intimité, elle poussa un cri d'extase et tout son corps fut envahi de sa chaleur et de sa force. Elle s'agrippa à ses épaules, enroulant ses jambes autour de lui pour l'encourager à la posséder encore plus profondément.

Un besoin absolu et impérieux les avait poussés à cette étreinte. Zoe répondait à chaque assaut puissant de tout son être, son corps devenant aussi sauvage et farouche que celui d'Andreas.

Rien dans son expérience limitée ne l'avait préparée à ce besoin frénétique de prendre et de donner.

Au plus profond d'elle-même, le plaisir montait sans cesse, inexorablement ; elle tremblait, enfiévrée, bouleversée, une nouvelle fois emportée dans une vague de volupté.

Au sommet de la jouissance, lorsqu'elle fut ravagée par la force de ses sensations, elle entendit Andreas pousser un cri rauque et exprimer à son tour son plaisir.

Ils trouvèrent alors une paix merveilleuse ensemble. Zoe le prit par la main pour l'emmener jusqu'à son lit et se blottit dans ses bras pendant qu'il s'endormait. Plus tard, elle s'assoupit. Il la réveilla par de petits baisers et lui fit l'amour, lentement et tendrement.

Enfin, ils parlèrent, parce que certaines choses devaient être dites, certaines questions appelaient des réponses, et il leur fallait évoquer les révélations de la soirée.

— Alors, demanda Zoe, quand as-tu appris que nous n'étions pas frère et sœur ?

— Au moment où tu as mis en vente la Villa Danae. Les avocats m'ont alors montré la copie de ton acte de naissance. Je savais quand ta mère était venue sur Thania, et les dates ne correspondaient pas.

— Et cependant tu n'as rien dit ? dit Zoe, indignée. Tu m'as laissée continuer à penser que nous étions perdus l'un pour l'autre ?

— Je l'ai fait pour mon père. Il voulait tellement y croire, matia mou. Tu étais le merveilleux cadeau qu'il avait attendu pendant tant d'années. S'il ne voulait pas entendre parler des tests médicaux que ses avocats lui avaient recommandés, c'est parce qu'il refusait d'admettre l'éventualité qu'il puisse s'être trompé. Tu étais la fille de la femme qu'il aimait, et donc tu devais être sa fille à lui aussi. Je ne pouvais pas lui enlever ça. Les médecins m'avaient dit qu'il pouvait à tout moment avoir une autre attaque qui lui serait très certainement fatale. Je voulais qu'il soit heureux le temps qui lui restait. Et il l'a été, ma chérie, parce qu'il pensait à toi, il parlait d'ailleurs souvent de toi. Mais tu as le droit de penser que j'ai eu tort et m'en vouloir, si tu veux.

— Non, je comprends, tu as bien fait. Je me souviens de la façon dont il m'a dit au revoir. Je crois qu'il savait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps. Je regrette de ne pas avoir été présente à son enterrement.

— Il vaut bien mieux, agapi mou, te souvenir de lui comme il était. Je voulais aussi te dire que la lettre de ta mère a été enterrée avec lui.

— Je t'en remercie, dit-elle en déposant un baiser sur son épaule. Je crois que c'est cette lettre qui le rendait tellement sûr que j'étais sa fille. Cette lettre et ma tante Megan, bien sûr.

A ces mots, Andreas resserra ses bras autour d'elle.

— Cette horrible sorcière, dit-il d'une voix presque assassine. Elle aurait pu te faire mal, tu n'aurais pas dû l'affronter seule, pedhi mou.

— Je voulais la haïr, mais au bout du compte, je n'ai pas réussi. Elle était juste triste à voir, il n'y avait plus rien à faire. Cela m'a permis de voir à quel point l'amour peut être dangereux quand il n'arrive pas à s'épanouir.

— Et tu sais aussi combien l'amour peut faire du bien, dit-il en souriant.

— Oh oui, répondit-elle en se rapprochant encore de lui, ce qui provoqua chez Andreas une réaction immédiate qui la fit sourire.

— Zoe mou, aie pitié de moi, ou bien je ne vais pas survivre jusqu'à notre mariage.

— Tu vas m'épouser ?

— Oh oui ! Et le plus vite possible, ajouta-t-il en caressant le ventre de Zoe. J'avais tellement envie de toi que je n'ai pas pensé à prendre de précautions, il pourrait donc y avoir des conséquences.

— Tu ne veux pas qu'on ait des bébés ?

— Si, mais je suis aussi suffisamment égoïste pour vouloir profiter seul de ma femme pendant un moment.

— Andreas, dit-elle après un instant, tu n'es pas obligé de m'épouser.

— Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ?

— Tu es déjà fiancé avec Tina Mandrassis. La fusion dépend de votre mariage, je le sais. Alors, j'ai pensé à la Villa Danae. Ma mère n'y a jamais vécu, mais je pourrais... si tu voulais... je serais à toi autant que tu voudrais.

— Mais tu es en train de vendre la villa, matia mou, et le nouveau propriétaire ne permettrait certainement pas que l'on ait des mœurs aussi dissolues sous son toit.

Elle leva le menton et le regarda d'un air suspicieux.

— Tu as l'air de très bien le connaître.

— Depuis qu'il est né, reconnut-il.

— Alors tu as acheté la villa ? Mais pourquoi ?

— Pour que nous puissions y vivre ensemble. Elle a besoin d'être habitée, de déborder d'enfants, d'amour et de vie. Je pense que nous y arriverions très bien. Et je suggère que nous vendions la maison de mon père. J'y ai peu de bons souvenirs.

— Mais que devient le projet de fusion ?

— Il y a un autre genre de fusion qui m'intéresse beaucoup plus, murmura-t-il.

— Mon amour, sois sérieux.

— Tu crois que je ne le suis pas ? s'offusqua-t-il en prenant sa main pour la poser sur son torse. Laisse-moi te dire ce que j'ai dit à mon père : je ne me marierai que par amour. Je n'ai jamais pu aimer Tina Mandrassis. Et le seul moment où j'ai envisagé un mariage arrangé, c'est quand je croyais qu'il m'était défendu de t'aimer. J'ai essayé de me persuader que sans toi plus rien n'avait d'importance, mais même alors, je n'arrivais pas à me décider à faire un mariage de raison. Alors, j'ai décidé d'opter pour le célibat.

— Et l'abstinence ? demanda Zoe d'une voix suave.

— J'aurais essayé, mais je ne crois pas que ce soit une situation qui convienne à aucun de nous deux, mon ange. Quant à la fusion, Mandrassis en a plus besoin que moi, et je ne serais pas étonné qu'il poursuive le projet même si je ne deviens pas son beau-fils. Et ne t'inquiète pas trop pour la belle Tina, elle a hérité de beaucoup d'argent par sa mère, elle ne manquera donc pas de prétendants.

— Alors que moi, je ne t'apporte rien, commenta Zoe.

— C'est ce que tu crois, dit-il malicieusement tandis que sa main s'égarait avec une délicate précision sur le corps de Zoe. Je vais devoir te rafraîchir la mémoire.

Elle essaya de ne pas rire mais échoua bien vite. Elle déclara, dans un pur soupir de béatitude :

— Je n'aurais jamais cru qu'on puisse être aussi heureux.

A ces mots, Andreas se pencha sur elle et l'embrassa lentement, tendrement.

— Et ce n'est que le début, murmura-t-il, mon amour, ma femme, ma vie.